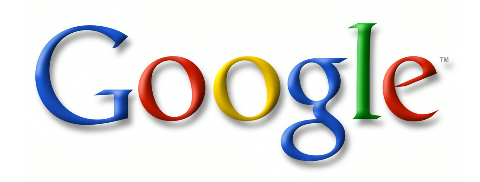



448.6 .H673
C.2
Historiens des XVIIe e
Stanford University Libraries
3 6105 047 727 255


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY









BOSSUET

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

(3e Partie)

Classe de 3e moderne (4e année).

LECTURE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS

Publiée sous la direction de E.-C. COUTANT, Directeur du Collège Chaptal.

NOTICE, ANALYSE ET EXTRAITS

BOSSUET

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

(3e Partie)

PAR

CAMILLE GUY

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1897

BOSSUET

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Bossuet naquit à Dijon en 1627. Il fut élevé chez les jésuites de Dijon, puis entra au collège de Navarre en 1642. Un des premiers spectacles qui s'offrit à sa vue fut celui de Richelieu mourant, couché dans une litière portée par trente hommes et rentrant en triomphe dans la ville qu'il allait bientôt quitter pour toujours. Bossuet en ressentit une vive impression, et ce souvenir lui inspira sans doute ses pages magnifiques sur le néant de la gloire humaine. Tout jeune encore, il fut conduit à l'hôtel de Rambouillet, où fréquentaient alors les Précieuses, et l'évêque de Lisieux l'y fit prêcher, à une heure tardive, devant une assemblée de courtisans et de beaux-esprits : « Jamais, dit Voiture, je n'avais entendu prêcher si tôt et si tard. »

Après des démêlés assez vifs avec la Sorbonne, il fut reçu bachelier en théologie, puis se rendit à Metz, où il écrivit ses premiers sermons. Mais sa renommée s'étendit bien vite jusqu'à Paris. Anne d'Autriche voulut l'entendre, et il prêcha successivement au couvent des Minimes, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques et à Saint-Thomas du Louvre. Enfin, à partir de 1662, il fut désigné pour prêcher le carême à la cour et exerça ce ministère pendant quatre années presque consécutives. C'est à cette époque que le journaliste à la mode, Loret, disait de lui :

> Qu'un jour son éloquence exquise
> Ferait grand bruit dedans l'Église.

A la suite de cette série de sermons, Bossuet fut doté de l'évêché de Condom (1669), et un an après il était nommé précepteur du Dauphin. Il prit sa tâche fort au sérieux, s'inspira des conseils judicieux de Montausier, gouverneur du jeune prince, et de Huet, le savant évêque d'Avranches, et composa quelques-uns des ouvrages nécessaires au jeune écolier.

Bossuet quitta ces fonctions délicates le 8 mars 1680. En mai 1681, il était nommé évêque de Meaux et premier aumônier de la Dau-

phine. Il se donna tout entier à ses fidèles, comme il s'était donné tout entier à son élève.

Il multiplia ses sermons et ses homélies ; on le rencontre sur tous les points de son diocèse, et il ne parle à la cour que pour prononcer l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, de la princesse Palatine, de Michel Le Tellier et du grand Condé.

Il se retira, à cette époque, de la chaire, et se confina dans la retraite. Mais son esprit n'avait rien perdu de sa vigueur, et, puisqu'il se taisait, ce fut la plume à la main qu'il continua sa propagande sacrée.

Il mourut en 1704, assez oublié, assez dédaigné même par la nouvelle génération des courtisans. Louis XIV lui-même le délaissait. Il avait survécu à sa gloire une quinzaine d'années.

NOTICE LITTÉRAIRE

SUR

LE DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Le *Discours sur l'histoire universelle* est un des trois ouvrages que Bossuet écrivit pour l'éducation du Dauphin. Ce prince était, du reste, d'une intelligence assez médiocre et d'une application peu régulière. Il fallait venir en aide à sa mémoire rétive et à son attention hésitante par des ouvrages qui lui fussent spécialement destinés. Ce fut ainsi que Bossuet écrivit successivement le *Discours sur l'histoire universelle*, qui parut dès 1681 ; la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, qui fut publiée en 1709, et le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, qui ne fut rendu public qu'en 1722.

Le *Discours sur l'histoire* devait primitivement avoir deux volumes, dont le deuxième aurait apprécié les événements historiques depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV. Il est douteux que ce volume ait été jamais écrit. Il en est de même des *Institutions de la France comparées à celles des autres nations*, dont on n'a retrouvé aucune trace dans les papiers du grand orateur.

Le *Discours sur l'histoire universelle* est divisé en trois parties. Dans la première, Bossuet passe rapidement en revue les principaux événements de l'histoire, depuis la création du monde jusqu'au règne de Charlemagne. C'est un résumé où, suivant l'expression de Bossuet lui-même, on voit « comme en un coup d'œil tout l'ordre des temps ». Cette première partie se subdivise elle-même en diverses périodes, auxquelles Bossuet a donné le nom d'époques. La méthode employée, en effet, est nouvelle. Autour de quelques faits d'une importance extrême, comme la fondation de Rome, les guerres médi-

ques, la destruction de Carthage, la naissance de Jésus-Christ, Bossuet groupe un certain nombre de faits moins considérables. C'est cet ensemble qu'il désigne sous le nom d'époque. Cette première partie fut publiée dès mars 1681.

Dans la deuxième, qui fut vraisemblablement la plus soignée, puisque Bossuet n'oubliait jamais qu'il était évêque, l'auteur examine la *suite de la Religion*. Ce n'est pas autre chose qu'une magnifique apologie de la religion chrétienne, et la réalisation du projet que Pascal avait conçu le premier et que la mort ne lui avait pas laissé le temps d'accomplir. Cette deuxième partie, plus aride, plus difficile à comprendre, ne fut communiquée au Dauphin qu'à l'âge de vingt ans.

Enfin, dans la troisième partie, partie purement historique, celle-là, Bossuet étudie les empires, les causes de leur grandeur et les raisons de leur décadence. Bossuet a deviné ici la philosophie de l'histoire et a frayé la route à Montesquieu. Il y a des rapports indéniables entre les *Empires* et la *Grandeur et Décadence des Romains*. Ce qu'il a voulu faire, Bossuet nous le dit lui-même : « Pour entendre à fond les choses humaines, il faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour tout dire en un mot, le caractère, tant des peuples en général que des princes en particulier. » Bossuet ici fait œuvre d'historien profane. Il considère avec une pénétration singulière et une sagacité extrême les peuples qui ont joué un rôle sur la terre, et explique nettement les raisons de leur disparition; s'il est quelquefois inexact sur les faits, si certaines appréciations historiques ont vieilli ou ne sont plus d'accord avec la science, il reste du moins au-dessus de toute critique, lorsqu'il juge en philosophe et en naturaliste. Aussi Nisard a-t-il pu dire que cette partie « était la plus populaire des trois ».

TROISIÈME PARTIE

LES EMPIRES

CHAPITRE PREMIER

Les révolutions des empires sont réglées par la Providence, et servent à humilier les princes.

Quoiqu'il n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraie Église que je vous ai représentée, la suite des empires, qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est guère moins profitable, je ne dirai pas seulement aux grands princes comme vous, mais encore aux particuliers qui contemplent dans ces grands objets les secrets de la divine Providence.

L'histoire de ces empires montre la liaison qu'ils ont avec l'histoire du peuple de Dieu, ou des Juifs. Dieu s'est servi des peuples d'Orient, Assyriens, Babyloniens, Perses, comme d'instrument pour punir ou protéger les peuples ; puis, quand ces peuples ont été soumis aux Romains, ceux-ci sont à leur tour devenus l'instrument de la propagation de la parole divine. « La domination romaine a été un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile. » C'est par eux et dans leur empire que naquit le christianisme.

1. *Révélation des grandes destinées de Rome.*

Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugements de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même; mys-

tère que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean[1], et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'Apocalypse. Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens; et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobres l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étaient encore en cet état au quatrième siècle de l'Église, et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre. Il livra donc aux Barbares cette ville *enivrée du sang des martyrs,* comme parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Babylone[2]. Rome même est appelée de

1. Il est question ici de saint Jean l'Évangéliste, qui fut le disciple le plus aimé du Christ. Il est l'auteur de l'Apocalypse. Il mourut en l'an 101.

2. Voir le chapitre VI de la deuxième partie du *Discours sur l'histoire universelle.*

ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux Barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite[1]. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première ; et c'est seulement après l'inondation des Barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non seulement détruits, mais encore oubliés.

Les empires du monde ont donc « servi à la religion et à la conservation du peuple de Dieu ; c'est pourquoi ce même Dieu qui a fait prédire à ses prophètes les divers états de son peuple leur a fait prédire aussi la succession des empires. » Rappel des prophéties contenues dans la Bible relativement aux empires d'Orient, et de celles de saint Jean relativement à Rome.

Cette étude apprend aux rois ces deux vérités fondamentales : 1° que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît, et 2° qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolus, aux desseins qu'il a sur son peuple.

Par l'exemple de la chute successive de tant et de si grands empires, les princes apprennent encore « qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines ».

CHAPITRE II

Les révolutions des empires ont des causes particulières que les princes doivent étudier.

Ce qui rend cette étude « plus agréable et plus utile », c'est qu'on y découvre les causes du progrès et de la déca-

1. Bossuet fait allusion aux sièges de Rome par Alaric en 410, par Genséric en 455 et par Attila.

dence des empires. Dieu a voulu « que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés ; et qu'à la réserve de certains corps extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents ».

2. *La vraie science de l'histoire.*

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines, doit les reprendre de plus haut ; et il lui faut oberver les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère tant des peuples dominants en général que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des États et à la fortune publique.

Le Dauphin, par la première partie de ce discours, a pu « observer déjà rapidement le génie des peuples et celui des grands hommes qui les ont conduits » ; il doit maintenant regarder les choses de plus près, « et accoutumer » son « esprit à rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées ».

CHAPITRE III

Les Scythes, les Éthiopiens et les Égyptiens.

Bossuet passe rapidement sur l'histoire légendaire de Bacchus et d'Hercule, même sur l'histoire des Scythes, qui « ont

plutôt fait des courses que des conquêtes », enfin sur celle des Éthiopiens. « Il n'y a rien de suivi, dit-il, dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées : si la nature y commence souvent de beaux sentiments, elle ne les achève jamais. »

3. Mœurs et usages des Égyptiens.

Les Égyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays y faisait les esprits solides et constants. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnaissance. La gloire qu'on leur a donnée, d'être les plus reconnaissants de tous les hommes, fait voir qu'ils étaient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnaît les grâces, aime à en faire; et, en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. Leurs lois étaient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisait pas, était puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Que si on ne pouvait secourir le malheureux, il fallait du moins dénoncer l'auteur de la violence; et il y avait des peines établies contre ceux qui manquaient à ce devoir. Ainsi les citoyens étaient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'État était uni contre les méchants. Il n'était pas permis d'être inutile à l'État : la loi assignait à chacun son emploi, qui se perpétuait de père en fils. On ne pouvait ni en avoir deux, ni changer de profession ; mais aussi toutes les professions étaient honorées. Il fallait qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps : leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les

plus basses. Ainsi, parmi les Égyptiens, les prêtres et les soldats avaient des marques d'honneur particulières : mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étaient en estime ; et on ne croyait pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public. Par ce moyen tous les arts venaient à leur perfection : l'honneur qui les nourrit s'y mêlait partout : on faisait mieux ce qu'on avait toujours vu faire, et à quoi on s'était uniquement exercé dès son enfance.

4. *L'observation des lois en Égypte.*

Mais il y avait une occupation qui devait être commune : c'était l'étude des lois et de la sagesse. L'ignorance de la religion et de la police du pays n'était excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avait son canton qui lui était assigné. Il n'en arrivait aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'était pas grande ; et, dans un si bel ordre, les fainéants ne savaient où se cacher.

Parmi de si bonnes lois, ce qu'il y avait de meilleur, c'est que tout le monde était nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle était un prodige en Égypte : tout s'y faisait toujours de même ; et l'exactitude qu'on y avait à garder les petites choses maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses lois. L'ordre des jugements servait à entretenir cet esprit. Trente juges étaient tirés des principales villes, pour composer la compagnie qui jugeait tout le royaume. On était accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays et les plus graves. Le prince leur assignait certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiraient rien des procès, et on ne s'était pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étaient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignait la fausse éloquence,

qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvait être expliquée d'une manière trop sèche. Le président du sénat portait un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendait une figure sans yeux, qu'on appelait la Vérité. Quand il la prenait, c'était le signal pour commencer la séance. Il l'appliquait au parti qui devait gagner sa cause, et c'était la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Égyptiens pour conserver leurs anciennes maximes, était de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimaient dans les esprits. Ces cérémonies s'observaient avec réflexion; et l'humeur sérieuse des Égyptiens, ne permettait pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avaient point d'affaires, et dont la vie était innocente, pouvaient éviter l'examen de ce sévère tribunal. Mais il y avait en Égypte une espèce de jugement tout à fait extraordinaire dont[1] personne n'échappait. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'était pas permis en Égypte de louer indifféremment tous les morts : il fallait avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement. L'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Le peuple admirait le pouvoir des lois, qui s'étendait jusqu'après la mort, et chacun, touché de l'exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'était convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissait honorablement : on faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance[2].

L'Égypte a dû à ces pratiques « d'avoir eu peu de mauvais

1. Locution aujourd'hui incorrecte. On dirait maintenant « à laquelle personne, etc. »

2. Cela signifie probablement « sans lui faire un mérite de sa situation sociale ni de la famille dont il était issu ».

princes. Ceux-ci étaient épargnés pendant leur vie : le repos public le voulait ainsi ; mais ils n'étaient pas exempts du jugement qu'il fallait subir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la sépulture, mais on en voit peu d'exemples, et, au contraire, la plupart des rois ont été si chéris des peuples, que chacun pleurait leur mort autant que celle de son père ou de ses enfants ».

5. *Les sciences en Égypte.*

Bossuet examine ensuite l'état des sciences et des arts chez les Égyptiens. « Les Égyptiens avaient l'esprit inventif, mais ils le tournaient aux choses utiles. »

Comme leur pays était uni, et leur ciel toujours pur et sans nuage, ils ont été les premiers à observer le cours des astres. Ils ont aussi les premiers réglé l'année. Ces observations les ont jetés naturellement dans l'arithmétique; et s'il est vrai, ce que dit Platon, que le soleil et la lune aient enseigné aux hommes la science des nombres, c'est-à-dire qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois et des ans, les Égyptiens sont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les planètes et les autres astres ne leur ont pas été moins connus; et ils ont trouvé cette grande année qui ramène tout le ciel à son premier point[1]. Pour reconnaître leurs terres tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie. Ils étaient grands observateurs de la nature, qui, dans un air si serein et sous un soleil si ardent, était forte et féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine. Ainsi toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevaient, et de leur vivant et après leur mort, de dignes récom-

1. Les Égyptiens comptaient l'année de 365 jours moins six heures. Après une période de 4 fois 365 ans, le retard était d'une année entière. Tous les 1,460 ans, on ajoutait une année de plus, ce qui faisait 1,461. Donc la grande année revenait après un laps de 1,460 années.

penses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures, et les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voie des bibliothèques est celui d'Égypte. Le titre qu'on leur donnait inspirait l'envie d'y entrer, et d'en pénétrer les secrets : on les appelait *le trésor des remèdes de l'âme*. Elle s'y guérissait de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, et la source de toutes les autres[1].

6. L'amour de la patrie. — Fertilité et richesse du pays.

Une des choses qu'on imprimait le plus fortement dans l'esprit des Égyptiens était l'estime et l'amour de leur patrie. Elle était, disaient-ils, le séjour des dieux : ils y avaient régné durant des milliers infinis d'années. Elle était la mère des hommes et des animaux, que la terre d'Égypte, arrosée du Nil, avait enfantés pendant que le reste de la nature était stérile. Les prêtres, qui composaient l'histoire d'Égypte de cette suite immense de siècles, qu'ils ne remplissaient que de fables et des généalogies de leurs dieux, le faisaient pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire était renfermée dans des bornes raisonnables; mais ils trouvaient beau de se perdre dans un abîme infini de temps qui semblait les approcher de l'éternité.

Cependant l'amour de la patrie avait des fondements plus solides. L'Égypte était, en effet, le plus beau pays de l'univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode, et le plus orné par les soins et la magnificence de ses rois.

Il n'y avait rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Égypte; mais ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays. Pour multiplier un fleuve si

1. Tous ces détails sont empruntés à Hérodote et à Diodore de Sicile.

bienfaisant, l'Égypte était traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyables. Le Nil portait partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait les villes entre elles, et la grande mer avec la mer Rouge ; entretenait le commerce au dedans et au dehors du royaume, et le fortifiait contre l'ennemi ; de sorte qu'il était tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Égypte. On lui abandonnait la campagne ; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardaient avec joie, de cette hauteur, toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs, creusés par les rois, tendaient leur sein aux eaux répandues. Ils avaient leurs décharges préparées ; de grandes écluses les ouvraient ou les fermaient, selon le besoin ; et les eaux ayant leur retraite ne séjournaient sur les terres qu'autant qu'il fallait pour les engraisser.

Tel était l'usage de ce grand lac, qu'on appelait le lac de Myris ou de Mœris : c'était le nom du roi qui l'avait fait faire. On est étonné quand on lit, ce qui néanmoins est certain, qu'il avait de tour environ cent quatre-vingts de nos lieues[1]. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant, on l'avait étendu principalement du côté de la Libye. La pêche en valait au prince des sommes immenses : et ainsi, quand la terre ne produisait rien, on en tirait des trésors en la couvrant d'eaux. Deux pyrami des, dont chacune portait sur un trône deux statues colossales, l'une de Myris, et l'autre de sa femme, s'élevaient de trois cents pieds au milieu du lac, et occupaient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisaient voir qu'on les avait érigées avant que le creux eût été rempli, et montraient qu'un lac de cette étendue avait été fait de main d'homme sous un seul prince.

Ceux qui ne savent pas jusques à quel point on peut

1. Hérodote parle de 3,600 stades, ce qui ferait 137 lieues, et non 180. Ce qui reste aujourd'hui du lac Mœris a 35 lieues de pourtour, et d'après ce que nous savons de l'ancien lac, son circuit devait être de 54 lieues.

ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des villes d'Égypte[1]. La richesse n'en était pas incroyable. Il n'y en avait point qui ne fût remplie de temples magnifiques et de superbes palais. L'architecture y montrait partout cette noble simplicité et cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étalaient des sculptures que la Grèce prenait pour modèles. Thèbes le pouvait disputer aux plus belles villes de l'univers. Ses cent portes, chantées par Homère, sont connues de tout le monde. Elle n'était pas moins peuplée qu'elle était vaste; et on a dit qu'elle pouvait faire sortir ensemble dix mille combattants par chacune de ses portes. Qu'il y ait, si l'on veut, de l'exagération dans ce nombre, toujours est-il assuré que son peuple était innombrable. Les Grecs et les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur, encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines : tant les restes en étaient augustes[2].

7. *Les monuments de l'Égypte.*

Bossuet regrette alors que les voyageurs français n'aient pas pénétré encore jusque-là, pour « découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, et enrichir notre architecture des inventions de l'Égypte; car les ouvrages des Égyptiens étaient faits pour lutter contre le temps. Leurs statues étaient des colosses. Leurs colonnes étaient immenses. L'Égypte visait au grand, et voulait frapper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la justesse des proportions. »

Puis vient la description des Pyramides.

L'Égypte n'avait point encore vu de grands édifices[3] que la tour de Babel, quand elle imagina ses pyramides, qui, par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des Barbares. Le bon goût des Égyp-

1. Hérodote parle de 20,000 villes toutes habitées, ce qui est sans doute exagéré, quoi qu'en pense Bossuet.

2. Ampère nous a laissé une description fort intéressante de Thèbes dans son *Voyage d'Égypte*.

3. De nos jours, on dirait de préférence « d'autres grands édifices » que la tour de Babel.

tiens leur fit aimer dès lors la solidité et la régularité toute nue. N'est-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple, auquel on a tant de peine à revenir quand le goût a été gâté par des nouveautés et des hardiesses bizarres ? Quoi qu'il en soit, les Égyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse réglée ; ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la variété infinie de la nature, et ils se vantaient d'être les seuls qui avaient fait, comme les dieux, des ouvrages immortels. Les inscriptions des pyramides n'étaient pas moins nobles que l'ouvrage : elles parlaient aux spectateurs. Une de ces pyramides, bâtie de brique, avertissait par son titre [1] qu'on se gardât bien de la comparer aux autres, et « qu'elle était autant au-dessus de toutes les pyramides que Jupiter était au-dessus de tous les dieux ».

Mais quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît partout. Ces pyramides étaient des tombeaux; encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre.

Je ne parlerais pas de ce beau palais qu'on appelait le Labyrinthe, si Hérodote, qui l'a vu, ne nous assurait qu'il était plus surprenant que les pyramides. On l'avait bâti sur le bord du lac de Myris, et on lui avait donné une vue proportionnée à sa grandeur. Au reste, ce n'était pas tant un seul palais qu'un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement, et qui communiquaient ensemble. Quinze cents chambres mêlées de terrasses s'arrangeaient autour de douze salles, et ne laissaient point de sortie à ceux qui s'engageaient à les visiter. Il y avait autant de bâtiments par-dessous terre. Ces bâtiments souterrains étaient destinés à la sépulture des rois ; et encore (qui le pourrait dire sans honte et sans déplorer l'aveuglement de l'esprit humain ?) à nourrir les crocodiles sacrés, dont une nation d'ailleurs si sage faisait ses dieux.

Vous vous étonnez de voir tant de magnificence dans

1. *Titre* a ici le sens d'inscription.

les sépulcres de l'Égypte. C'est qu'outre qu'on les érigeait comme des monuments sacrés, pour porter aux siècles futurs la mémoire des grands princes, on les regardait encore comme des demeures éternelles. Les maisons étaient appelées des hôtelleries, où l'on n'était qu'en passant, et pendant une vie trop courte pour terminer tous nos desseins : mais les maisons véritables étaient les tombeaux, que nous devions habiter durant des siècles infinis.

8. *L'éducation en Égypte.*

Au reste, ce n'était pas sur les choses inanimées que l'Égypte travaillait le plus. Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistait à former les hommes. La Grèce en était si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux grands législateurs, et les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allèrent apprendre la sagesse en Égypte. Dieu a voulu que Moïse même *fût instruit dans toute la sagesse des Égyptiens :* c'est par là qu'il a commencé *à être puissant en paroles et en œuvres.* La vraie sagesse se sert de tout ; et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains, qui viennent aussi de lui à leur manière.

Ces sages d'Égypte avaient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes et les enfants vigoureux. Par ce moyen, le peuple croissait en nombre et en forces. Le pays était sain naturellement ; mais la philosophie leur avait appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps aussi bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, était bien connu des anciens, et l'Égypte l'avait trouvé. Elle employait principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices. Dans un grand champ de bataille, qui a été vu par Hérodote, les crânes des Perses aisés à percer, et ceux des Égyptiens plus durs que les pierres auxquelles ils étaient mêlés, montraient la

mollesse des uns, et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnaient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots, se pratiquaient en Égypte avec une adresse admirable ; et il n'y avait point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Égyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejetaient la lutte comme un exercice qui donnait une force dangereuse et peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des athlètes, que la Grèce elle-même, qui la couronnait dans ses jeux, avait blâmée, comme peu convenable aux personnes libres ; mais, avec une certaine modération, elle était digne des honnêtes gens[1], et Diodore lui-même nous apprend que le Mercure des Égyptiens en avait inventé les règles, aussi bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même ce que dit encore cet auteur touchant la musique. Celle qu'il fait mépriser aux Égyptiens, comme capable de ramollir[2] les courages, était sans doute cette musique molle et efféminée qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse. Car, pour cette musique généreuse, dont les nobles accords élèvent l'esprit et le cœur, les Égyptiens n'avaient garde de la mépriser, puisque, selon Diodore même, leur Mercure l'avait inventée, et avait aussi inventé le plus grave des instruments de musique. Dans la procession solennelle des Égyptiens, où l'on portait en cérémonie les livres de Trismégiste[3], on voit marcher à la tête le chantre tenant en main *un symbole de la musique* (je ne sais pas ce que c'est) *et le livre des hymnes sacrés.* Enfin l'Égypte n'oubliait rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur, et fortifier le corps.

Après l'éloge de l'esprit politique des Égyptiens et de la solidité de leur armée bien exercée et bien disciplinée, Bossuet trace alors à grands traits l'histoire de quelques rois

1. L'honnête homme au XVII[e] siècle était l'homme honorable et éclairé qui appartenait aux classes supérieures de la nation.

2. Cela ne se dirait plus aujourd'hui. On écrirait « amollir ».

3. C'est le surnom que les Grecs donnaient au Mercure égyptien.

d'Égypte, celle surtout du fameux Sésostris, dont il célèbre les conquêtes.

Un rapide aperçu de l'histoire de la décadence après le règne de Sésostris et quelques réflexions sur l'incertitude des premiers temps de l'histoire égyptienne terminent ce chapitre.

CHAPITRE IV

Les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes et Cyrus.

L'insuffisance des renseignements que nous ont laissés les anciens sur le premier empire des Assyriens force Bossuet à traiter brièvement cette partie de son sujet.

Des débris de cet empire sortirent les royaumes de Ninive et de Babylone.

9. *Splendeur de Babylone.*

Babylone semblait être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étaient pleins d'esprit et de courage. De tout temps, la philosophie régnait parmi eux avec les beaux-arts, et l'Orient n'avait guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. L'antiquité admire les riches moissons d'un pays que la négligence de ses habitants laisse maintenant sans culture; et son abondance le fit regarder, sous les anciens rois de Perse, comme la troisième partie d'un si grand empire. Ainsi les rois d'Assyrie, enflés d'un accroissement qui ajoutait à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor Ier[1] crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignait tout l'univers. Nabuchodonosor II[2], superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouïs et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un dieu, que commander comme un

1. Il est difficile de savoir la place qu'il occupe dans l'histoire. M. Maspéro ne le mentionne pas dans sa chronologie.
2. Celui-là est connu. Mais c'était un prince babylonien et non ninivite. On ne sait pas grand'chose de précis sur ses conquêtes, dont parlent cependant tous les auteurs anciens.

roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone! Quelles murailles, quelles tours, quelles portes et quelle enceinte y vit-on paraître! Il semblait que l'ancienne tour de Babel allât être renouvelée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel.

Mais l'orgueil de ses rois réunit contre Babylone, avec les rois de Médie et les rois de Suse, une grande partie des peuples d'Orient. Cyrus, roi des Perses, établit sur les ruines des empires assyriens un puissant empire.

CHAPITRE V

Les Perses, les Grecs et Alexandre.

Les Perses se corrompirent rapidement. Cependant, même « en s'abandonnant aux plaisirs », ils conservèrent quelque chose de grand et de noble. Ils montrèrent une profonde horreur pour le mensonge et du mépris pour ceux qui vivaient d'emprunts. Une telle vie leur paraissait « fainéante, honteuse, servile ». Leur générosité naturelle les portait à bien traiter les rois vaincus.

Cependant, bien qu'ils ne fussent pas « sans politique », qu'ils connussent les règles de la justice, qu'ils eussent « des maximes de gouvernement », des conseils réglés pour les maintenir, et « une grande subordination dans tous les emplois », malgré le soin que leurs princes prenaient de faire fleurir l'agriculture, les peuples n'arrivèrent pas « à la connaissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner ». Platon cependant admire la manière dont étaient élevés les enfants des rois.

10. L'éducation des rois en Perse.

Dès l'âge de sept ans, on les tirait des mains des eunuques pour les faire monter à cheval et les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnait pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de

l'État. Le premier, dit Platon, leur apprenait la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes et selon les lois de Zoroastre[1], fils d'Oromase. Le second les accoutumait à dire la vérité, et à rendre la justice. Le troisième leur enseignait à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux-mêmes et de leurs désirs. Le quatrième fortifiait leur courage contre la crainte, qui en eût fait des esclaves, et leur eût ôté la confiance si nécessaire au commandement. Les jeunes seigneurs étaient élevés à la porte du roi[2] avec ses enfants. On prenait un soin particulier qu'ils ne vissent ni n'entendissent rien de malhonnête. On rendait compte au roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui en rendait était suivi, par son ordre, de châtiments et de récompenses. La jeunesse, qui les voyait, apprenait de bonne heure, avec la vertu, la science d'obéir et de commander. Avec une si belle institution, que ne devait-on pas espérer des rois de Perse et de leur noblesse, si on eût eu autant de soin de les bien conduire dans le progrès de leur âge, qu'on en avait de les bien instruire dans leur enfance?

11. Causes de décadence.

Mais alors les mœurs corrompues de la nation les entraînaient bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confesser que, malgré cette mollesse des Perses, malgré le soin qu'ils avaient de leur beauté et de leur parure, ils ne manquaient pas de valeur. Ils s'en sont toujours piqués, et ils en ont donné d'illustres marques. L'art militaire avait parmi eux la préférence qu'il méritait, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne surent ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arran-

1. Fondateur de la religion des Mages chez les Perses et les Mèdes.

2. Cela veut dire « le palais du roi ». C'est une expression consacrée en Orient. On dit encore aujourd'hui *la Porte* pour la cour de Turquie.

gement des troupes, l'ordre des marches et des campements, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyaient avoir tout fait quand ils avaient ramassé sans choix un peuple immense, qui allait au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvait embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînaient après eux seulement pour le plaisir. Car leur mollesse était si grande, qu'ils voulaient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisait sa demeure ordinaire...

« Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnaient les peuples qui ne savaient pas mieux la guerre qu'eux ». Ils vainquirent ainsi l'Égypte, l'Asie Mineure, les colonies grecques.

12. L'art militaire et le patriotisme en Grèce.

Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendaient adroits; des armées médiocres[1] à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits[2]; au reste, si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avaient tous qu'une même âme, tant on voyait de concert dans leurs mouvements.

Mais ce que la Grèce avait de plus grand, était une politique ferme et prévoyante, qui savait abandonner, hasarder et défendre ce qu'il fallait; et, ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendait invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage,

1. *Médiocre* signifie ici peu nombreuse, et non peu courageuse.

2. C'est un mot emprunté à la médecine du temps. Les esprits étaient des atomes légers qu'on opposait aux nerfs.

avaient été cultivés[1] de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là[2] qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux Olympiques. Mais ce que les Égyptiens leur avaient appris de meilleur était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'était pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'État qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé : les Grecs étaient instruits à se regarder, et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'État. Les pères nourrissaient leurs enfants dans cet esprit; et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen, qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne.

13. La liberté et la loi chez les Grecs.

Ainsi instruits par leurs premiers rois, ayant dans l'Aréopage un tribunal sévère, les Grecs « peu à peu se trouvent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques ». Leurs législateurs leur donnèrent « des lois simplement écrites, et en petit nombre », qui « tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays ».

1. *Cultivé* est ici pour civilisé.
2. Nous dirions aujourd'hui « c'est par eux que », etc.

L'idée de liberté, qu'une telle conduite inspirait, était admirable. Car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse : c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui enfin châtiait leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grèce en était charmée, et préférait les inconvénients de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoique en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tirait du sien était que les citoyens s'affectionnaient[1] d'autant plus à leur pays qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie, pour conserver l'État de la Grèce, n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'État; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes? Les poètes mêmes, qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instrui-

1. Expression qui serait aujourd'hui incorrecte; on écrirait « s'attacher à ».

saient plus encore qu'ils ne les divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui apprenait à bien régner[1]. Ce grand poète n'apprenait pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

14. Les Grecs et les Perses.

« La Grèce ainsi élevée » n'avait que du mépris pour les Asiatiques. Cette haine « leur était devenue comme naturelle ».

La Grèce était pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paraît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussi chacun se prépare à défendre sa liberté Quoique toutes les villes de Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit[2], et il ne s'agissait entre elles que de voir qui ferait le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie; et, après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui était capable de porter les armes[3]. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'était que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contents en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces Barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouïe. Contre de telles armées

1. Il y a là, sans doute, une allusion à Alexandre.

2. Cette assertion est inexacte au point de vue historique. Il est prouvé aujourd'hui que la guerre contre les Perses ne fut pas une guerre nationale. Quelques peuples seulement y prirent part.

3. Ce fut non par leur propre volonté, mais par l'ordre exprès de Thémistocle, que les Athéniens agirent ainsi.

et une telle conduite, la Perse se trouva faible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

La Perse essaya alors « de mettre la division entre les Grecs » et d'utiliser pour cela la rivalité d'Athènes et de Lacédémone.

15. Athènes et Lacédémone.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient, sans comparaison, les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avait à Athènes, ni plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir : la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimait la gloire et la liberté : mais, à Athènes, la liberté tendait naturellement à la licence; et, contrainte par des lois sévères, à Lacédémone, plus elle était réprimée au dedans, plus elle cherchait à s'étendre en dominant au dehors. Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviger[1]; et la mer, où elle régnait, l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir; et ses richesses, qui lui inspiraient ce désir, lui fournissaient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent était méprisé. Comme toutes ses lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là[2] naturellement elle voulait dominer; et plus elle était au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, était ferme dans ses

1. Toutes les éditions de Bossuet donnent *naviger*. C'était, du reste, l'orthographe du temps, ainsi que le constate Vaugelas. — 2. *Dès-là* pour dès lors.

maximes et dans ses desseins. Athènes était plus vive, et le peuple y était trop maître. La philosophie et les lois faisaient, à la vérité, de beaux effets dans des naturels si exquis ; mais la raison toute seule n'était pas capable de les retenir. Un sage Athénien, et qui connaissait admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte était nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent : la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyaient être. Les magistrats n'étaient plus écoutés; et comme la Perse était affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Les Perses cherchèrent à profiter de cette rivalité des deux villes en intervenant dans leur querelle. Mais les Grecs, plus avisés, finirent par cesser de recourir à cette intervention humiliante et reprirent même l'offensive; Agésilas et Xénophon s'illustraient en combattant en Asie; Philippe de Macédoine « se rendit le plus puissant de la Grèce », et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures; mais Alexandre, son fils, succéda à son royaume et à ses desseins.

16. Alexandre et Darius.

Il trouva les Macédoniens non seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus, par tant de succès, presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre; son esprit avec ce génie perçant et sublime; sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible, qui se sentait animé par les obstacles; avec cette ardeur immense d'accroître

tous les jours son nom, qui lui faisait préférer à tous les périls, à tous les travaux, et à mille morts, le moindre degré de gloire; enfin, avec cette confiance qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres, confiance qu'il inspirait non seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevait par ce moyen au-dessus des difficultés, et au-dessus d'eux-mêmes : vous jugerez aisément auquel des deux appartenait la victoire. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Rapidement Alexandre parvint jusque dans Babylone.

17. Triomphe et mort d'Alexandre.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu; et après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire

formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient, quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes; et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

Celle-ci fut suivie « du partage de son empire et de la ruine affreuse de sa maison ». Les royaumes formés des débris de son empire périrent les uns après les autres. « La cause commune de leur ruine est qu'ils furent contraints de céder à une plus grande puissance, qui fut la puissance romaine. »

CHAPITRE VI

L'empire romain, et, en passant, celui de Carthage, et sa mauvaise constitution.

18. Force du peuple romain.

Nous sommes enfin venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois, et que nous devons par conséquent mieux connaître que tous les autres empires. Vous entendez bien que je parle de l'empire romain. Vous en avez vu la longue et mémorable histoire dans

toute sa suite. Mais pour entendre parfaitement les causes de l'élévation de Rome, et celles des grands changements qui sont arrivés dans son état, considérez attentivement, avec les mœurs des Romains, les temps d'où dépendent tous les mouvements de ce vaste empire.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre; car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un État où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Bossuet donne quelques exemples de l'amour que les Romains avaient pour leur liberté et leur patrie (Horace, les fils de Brutus, Porsenna, etc.), puis il passe à l'éloge de leur pauvreté.

19. Mœurs simples du peuple romain; magnificence de Rome.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté, aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste, on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait querir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre; et

le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé [1], et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie, abandonnée pendant son absence [2]. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse [3]. Ainsi les richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin le Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mêmes [4] et les égouts de la ville, avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était at-

1. On sait que les généraux romains victorieux se rendaient au Capitole pour y offrir des sacrifices aux dieux. Cette cérémonie s'appelait le triomphe.

2. Bossuet aurait pu citer également l'exemple de Cincinnatus.

3. Il faut reconnaître aussi que Mummius était un ignorant et un homme borné, qui disait aux charretiers chargés de transporter à Rome les œuvres les plus admirables de l'art grec, qu'ils seraient tenus de les refaire, s'ils les détérioraient en route.

4. Ce mot désigne simplement le

testée par tous les historiens et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple ? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps le pouvait permettre. L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économe, et prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

20. La milice romaine.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès, je veux dire à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose, non seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois ; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres [1]. Il y allait de la vie, non seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu, sans le commandement du général. Qui mettait les armes bas devant l'ennemi,

grand égout que Tarquin avait fait construire et dont il reste encore aujourd'hui des ruines imposantes.

1. Bossuet fait ici allusion à Manlius, qui condamna son fils à mort pour avoir vaincu sans son ordre.

qui aimait mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la République. Vous avez vu, dans Florus et dans Cicéron, l'histoire de Régulus, qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire dans le temps où Rome, épuisée par tant de pertes, manquait le plus de soldats, le sénat aima mieux armer, contre sa coutume, huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auraient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais, dans la nécessité des affaires, on établit plus que jamais, comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devait ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime, les armées romaines, quoique défaites et rompues, combattaient et se ralliaient jusqu'à la dernière extrémité; et, comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied et quitté leur poste : de sorte que le courage avait plus besoin d'être réprimé, que la lâcheté n'avait besoin d'être excitée.

A la valeur, les Romains surent joindre l'esprit et l'invention; ils empruntèrent aux autres peuples ce qu'ils trouvaient de meilleur dans leur armement et dans leur tactique. C'est ainsi que « les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage et de l'art dans les Grecs, et tout cela soutenu par la conduite la plus raffinée, en triomphant d'Annibal; de sorte que rien n'égala jamais la gloire de leur milice ».

21. *Le sénat romain.*

A côté de la milice romaine, il faut admirer la politique du sénat.

A le prendre dans les bons temps de la République, il

n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zèle pour le bien public...

Pour le secret, Tite-Live nous en donne un exemple illustre. Pendant qu'on méditait la guerre contre Persée, Eumènes, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une assemblée composée de trois cents hommes. Qui croirait que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après, quand la guerre fut achevée ? Mais, ce qu'il y a de plus surprenant, est que Persée avait à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumènes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie, qui craignaient d'être enveloppées dans cette querelle, avaient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchèrent de découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs, le sénat fut impénétrable...

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grandes occasions, et surtout dans les grands périls. Alors on voyait tout le peuple tourner les yeux sur[1] cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avait appris aux Romains que de là étaient sortis tous les conseils qui avaient sauvé l'État. C'était dans le sénat que se conservaient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'était là que se formaient les desseins qu'on voyait se soutenir par leur propre suite, et ce qu'il y avait de plus grand dans le sénat, est qu'on n'y prenait jamais des résolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extrémités.

1. On dirait aujourd'hui « jeter les yeux *sur* », mais « tourner les yeux *vers* ».

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque, faible encore et dans sa naissance, elle se vit tout ensemble et divisée au dedans par les tribuns, et pressée au dehors par les Volsques, que Coriolan irrité menait contre sa patrie; ce fut, dis-je, en cet état que le sénat parut le plus intrépide. Les Volsques, toujours battus par les Romains, espérèrent de se venger, ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injustice; mais le plus dur, le plus difficile et le plus aigri. Ils voulaient se faire citoyens par force; et, après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne et du pays, ils menaçaient de tout perdre si on n'accordait leur demande. Rome n'avait ni armée ni chefs, et néanmoins dans ce triste état, et pendant qu'elle avait tout à craindre, on vit sortir tout à coup ce hardi décret du sénat, qu'on périrait plutôt que de rien céder à l'ennemi armé, et qu'on lui accorderait des conditions équitables, après qu'il aurait retiré ses armes...

La conduite du sénat romain, si forte contre les ennemis, n'était pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avaient quelquefois pour le peuple une juste condescendance, comme lorsque, dans une extrême nécessité[1], non seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur était ordinaire, mais encore[2] qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt, ajoutant que « les pauvres payaient un assez grand tribut à la république, en nourrissant leurs enfants »...

Mais quand le peuple méritait d'être blâmé, le sénat le faisait aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie, comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée et d'Aricie. L'histoire en est mémorable, et mérite de vous être racontée. Ces deux peuples

1. Il s'agit de la guerre avec Porsenna.

2. Construction vicieuse. Ce *que* est régi par *lorsque*, ce qui n'est ni élégant ni clair

étaient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendait[1]. Enfin, las de combattre, ils convinrent de se rapporter au jugement du peuple romain, dont l'équité était révérée par tous les voisins. Les tribus furent assemblées; et le peuple ayant connu, dans la discussion, que ces terres prétendues par d'autres lui appartenaient de droit, se les adjugea. Le sénat, quoique convaincu que le peuple dans le fond avait bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur générosité naturelle, ni qu'ils eussent lâchement trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étaient soumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fît cette compagnie pour empêcher un jugement d'un si pernicieux exemple, où les juges prenaient pour eux les terres contestées par les parties. Après que la sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit était le plus apparent, indignés d'un jugement si inique, étaient prêts à s'en venger par les armes. Le sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il était aussi sensible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avait été faite; qu'à la vérité il ne pouvait pas casser un décret du peuple, mais que si, après cette offense, ils voulaient bien se fier à la compagnie de la réparation qu'ils avaient raison de prétendre, le sénat prendrait un tel soin de leur satisfaction, qu'il ne leur resterait aucun sujet de plainte. Les Ardéates se fièrent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils reçurent un si prompt secours par les ordres du sénat, qu'ils se crurent trop bien payés de la terre qui leur avait été ôtée, et ne songeaient plus qu'à remercier de si fidèles amis. Mais le sénat ne fut pas content jusqu'à ce qu'en leur faisant rendre la terre que le peuple romain s'était adjugée, il abolit la mémoire d'un si infâme jugement[2].

1. Le verbe *prétendre* ne s'emploie plus activement.

2. Le sénat romain ne fut pas toujours aussi juste. On se souvient, par exemple, des traités passés avec les Gaulois, ou de l'histoire des Fourches Caudines.

Les récompenses et les châtiments n'étaient pas ordonnés avec moins de prudence.

Le sénat, dont l'approbation tenait lieu de récompense, savait louer et blâmer quand il fallait. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnaient publiquement aux soldats et aux officiers la louange ou le blâme qu'ils méritaient : mais eux-mêmes ils attendaient en suspens le jugement du sénat, qui jugeait de la sagesse des conseils, sans se laisser éblouir par le bonheur des événements. Les louanges étaient précieuses, parce qu'elles se donnaient avec connaissance : le blâme piquait au vif les cœurs généreux, et retenait les plus faibles dans le devoir. Les châtiments qui suivaient les mauvaises actions tenaient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensée les élevaient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution la plus propre à produire de grands hommes.

22. *Rome et Carthage.*

Le résultat d'une si habile politique fut que Rome ne perdit jamais confiance en elle-même ; on le vit bien dans la lutte contre Carthage ; un court parallèle entre cette ville et Rome suffit à montrer à qui devait infailliblement revenir la victoire.

Rome était dans sa force, et Carthage, qui avait commencé de baisser, ne se soutenait plus que par Annibal. Rome avait son sénat uni, et c'est précisément dans ces temps que s'y est trouvé ce concert tant loué dans le livre des Machabées. Le sénat de Carthage était divisé par de vieilles factions irréconciliables ; et la perte d'Annibal eût fait la joie de la plus notable partie des grands seigneurs. Rome, encore pauvre, et attachée à l'agriculture, nourrissait une milice admirable, qui ne respirait que la gloire, et ne songeait qu'à agrandir le nom romain.

Carthage, enrichie par son trafic, voyait tous ses citoyens attachés à leurs richesses, et nullement exercés dans la guerre. Au lieu que les armées romaines étaient presque toutes composées de citoyens, Carthage, au contraire, tenait pour maxime de n'avoir que des troupes étrangères, souvent autant à craindre à ceux qui les payent qu'à ceux contre qui on les emploie

23. Grandeur et décadence de l'empire romain.

Mais les « grandes qualités politiques et militaires des Romains » portèrent l'ambition de ce peuple au delà des limites où elle aurait dû justement se renfermer : il voulut conquérir l'univers ; il y réussit ; mais, dans cette vaste entreprise, il se montra souvent cruel et injuste. Il est vrai qu'ils réparèrent les maux de leurs conquêtes par leur bonne administration.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi, aussi bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate et le Tanaïs jusqu'aux Colonnes d'Hercule et à la mer Atlantique, toutes les terres et toutes les mers leur obéissaient : du milieu et comme du centre de la mer Méditerranée, ils embrassaient toute l'étendue de cette mer, pénétrant au long et au large tous les États d'alentour, et la tenant entre deux pour faire la communication de leur empire On est encore effrayé quand on considère que les nations qui font à présent des royaumes si redoutables, toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande-Bretagne presque tout entière, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses déserts affreux et impénétrables, la Grèce, la Thrace, la Syrie, l'Égypte, tous les royaumes de l'Asie Mineure, et ceux qui sont enfermés entre le Pont-Euxin et la mer Caspie [1], et les autres que j'oublie peut-être, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant plusieurs siècles que des provinces romaines. Tous

1. La mer Caspienne.

les peuples de notre monde, jusqu'aux plus barbares, ont respecté leur puissance; et les Romains y ont établi presque partout, avec leur empire, les lois et la politesse.

Grâce à leur politique habile, à l'établissement de colonies, à la sage précaution qu'ils prirent « de garder les postes principaux et d'accoutumer peu à peu les peuples étrangers aux mœurs romaines », ils purent faire régner la paix dans ce vaste empire.

Mais malgré cette grandeur du nom romain, malgré la politique profonde et toutes les belles institutions de cette fameuse république, elle portait en son sein la cause de sa ruine, dans la jalousie perpétuelle du peuple contre le sénat, ou plutôt des plébéiens contre les patriciens, « les uns alléguant toujours que la liberté excessive se détruit enfin elle-même; et les autres craignant au contraire que l'autorité, qui de sa nature croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie ».

Entre ces deux extrémités, un peuple d'ailleurs si sage ne put trouver le milieu. L'intérêt particulier qui fait que de part et d'autre on pousse plus loin qu'il ne faut même ce qu'on a commencé pour le bien public ne permettait pas qu'on demeurât dans des conseils modérés. Les esprits ambitieux et remuants excitaient les jalousies pour s'en prévaloir; et ces jalousies, tantôt plus couvertes et tantôt plus déclarées, selon les temps, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin causé ce grand changement qui arriva du temps de César, et les autres qui ont suivi.

CHAPITRE VII

La suite des changements de Rome est expliquée.

Bossuet retrace rapidement la suite des événements qui, « quoique arrivés en des temps assez éloignés, ont une liaison manifeste » et qui, « ramassés ensemble », contribuent à faire comprendre les transformations de l'État romain. Puis, après ce résumé, il indique rapidement « les causes de l'élévation et de la chute de Rome ».

24. Causes générales de l'élévation et de la chute de Rome.

Vous voyez que cet État fondé sur la guerre, et par là naturellement disposé à empiéter sur ses voisins, a mis tout l'univers sous le joug, pour avoir porté au plus haut point la politique et l'art militaire.

Vous voyez les causes des divisions de la république, et finalement de sa chute, dans les jalousies de ses citoyens, et dans l'amour de la liberté, poussé jusqu'à un excès et une délicatesse insupportables.

Vous n'avez plus de peine à distinguer tous les temps de Rome, soit que vous vouliez la considérer en elle-même, soit que vous la regardiez par rapport aux autres peuples; et vous voyez les changements qui devaient suivre la disposition des affaires en chaque temps.

25. Causes intérieures; différentes époques.

En elle-même vous la voyez au commencement dans un état monarchique établi selon ses lois primitives, ensuite dans sa liberté, et enfin soumise encore une fois au gouvernement monarchique, mais par force et par violence.

Il est aisé de concevoir de quelle sorte s'est formé l'État populaire, ensuite des commencements qu'il avait dès les temps de la royauté; et vous ne voyez pas dans une moindre évidence comment, dans la liberté, s'établissaient peu à peu les fondements de la nouvelle monarchie

Car de même que vous avez vu le projet de république dressé dans la monarchie par Servius Tullius [1], qui donna comme un premier goût de la liberté au peuple romain, vous avez aussi observé que la tyrannie de Sylla, quoique passagère, quoique courte, a fait voir que Rome,

1. Cette assertion est inexacte au point de vue historique. Servius Tullius favorisa les riches et non le peuple lui-même. Il substitua simplement le gouvernement des riches au gouvernement des nobles. Il n'est nullement question, dans sa réforme, de la démocratie.

malgré sa fierté, était autant capable de porter le joug que les peuples qu'elle tenait asservis.

Pour connaître ce qu'a opéré successivement cette jalousie furieuse entre les ordres, vous n'avez qu'à distinguer les deux temps que je vous ai expressément marqués : l'un, où le peuple était retenu dans certaines bornes par les périls qui l'environnaient de tous côtés ; et l'autre, où, n'ayant plus rien à craindre au dehors, il s'est abandonné sans réserve à sa passion.

Le caractère essentiel de chacun de ces deux temps est que dans l'un l'amour de la patrie et des lois retenait les esprits; et que dans l'autre tout se décidait par l'intérêt et par la force.

De là s'ensuivait encore que, dans le premier de ces deux temps, les hommes de commandement, qui aspiraient aux honneurs par les moyens légitimes, tenaient les soldats en bride et attachés à la république; au lieu que dans l'autre temps, où la violence emportait tout, ils ne songeaient qu'à les ménager, pour les faire entrer dans leurs desseins malgré l'autorité du sénat.

Par ce dernier état la guerre était nécessairement dans Rome, et par le génie de la guerre le commandement venait naturellement entre les mains d'un seul chef : mais parce que dans la guerre, où les lois ne peuvent plus rien, la seule force décide, il fallait que le plus fort demeurât le maître; par conséquent que l'empire retournât en la puissance d'un seul.

Et les choses s'y disposaient tellement par elles-mêmes, que Polybe, qui a vécu dans le temps le plus florissant de la république, a prévu, par la seule disposition des affaires, que l'État de Rome, à la longue, reviendrait à la monarchie.

La raison de ce changement est que la division entre les ordres n'a pu cesser parmi les Romains que par l'autorité d'un maître absolu, et que d'ailleurs la liberté était trop aimée pour être abandonnée volontairement. Il fallait donc peu à peu l'affaiblir par des prétextes spécieux, et

faire par ce moyen qu'elle pût être ruinée par la force ouverte.

La tromperie, selon Aristote, devait commencer en flattant le peuple, et devait naturellement être suivie de la violence.

26. *Différentes époques de la milice romaine.*

Mais de là on devait tomber dans un autre inconvénient par la puissance des gens de guerre, mal inévitable à cet état.

En effet, cette monarchie que formèrent les Césars s'étant érigée par les armes, il fallait qu'elle fût toute militaire ; et c'est pourquoi elle s'établit sous le nom d'empereur, titre propre et naturel du commandement des armées.

Par là vous avez pu voir que comme la république avait son faible inévitable, c'est-à-dire la jalousie entre le peuple et le sénat, la monarchie des Césars avait aussi le sien ; et ce faible était la licence des soldats qui les avaient faits.

Car il n'était pas possible que les gens de guerre, qui avaient changé le gouvernement et établi les empereurs, fussent longtemps sans s'apercevoir que c'était eux en effet qui disposaient de l'empire.

Vous pouvez maintenant ajouter aux temps que vous venez d'observer, ceux qui vous marquent l'état et le changement de la milice ; celui où elle est soumise et attachée au sénat et au peuple romain ; celui où elle s'attache à ses généraux ; celui où elle les élève à la puissance absolue, sous le titre militaire d'empereurs ; celui où, maîtresse en quelque façon de ses propres empereurs, qu'elle créait, elle les fait et les défait à sa fantaisie. De là le relâchement, de là les séditions et les guerres que vous avez vues ; de là enfin la ruine de la milice avec celle de l'empire.

Tels sont les temps remarquables qui nous marquent

les changements de l'état de Rome considérée en elle-même ; ceux qui nous la font connaître par rapport aux autres peuples ne sont pas moins aisés à discerner.

27 *Causes antérieures de décadence.*

Il y a le temps où elle combat contre ses égaux, et où elle est en péril. Il dure un peu plus de cinq cents ans, et finit à la ruine des Gaulois en Italie, et de l'empire des Carthaginois.

Celui où elle combat, toujours plus forte et sans péril, quelque grandes que soient les guerres qu'elle entreprenne. Il dure deux cents ans, et va jusqu'à l'établissement de l'empire des Césars.

Celui où elle conserve son empire et sa majesté. Il dure quatre cents ans, et finit au règne de Théodose le Grand.

Celui enfin où son empire, entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet état, qui dure aussi quatre cents ans, commence aux enfants de Théodose, et se termine enfin à Charlemagne.

28. *Causes particulières de la ruine de Rome.*

Je n'ignore pas, Monseigneur, qu'on pourrait ajouter aux causes de la ruine de Rome beaucoup d'incidents particuliers. Les rigueurs des créanciers sur leurs débiteurs ont excité de grandes et de fréquentes révoltes. La prodigieuse quantité de gladiateurs et d'esclaves dont Rome et l'Italie était surchargée, ont causé d'effroyables violences, et même des guerres sanglantes. Rome, épuisée par tant de guerres civiles et étrangères, se fit tant de nouveaux citoyens, ou par brigue ou par raison, qu'à peine pouvait-elle se reconnaître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avait naturalisés. Le sénat se remplissait de Barbares; le sang romain se mêlait : l'amour de la patrie, par lequel Rome s'était élevée au-dessus de tous les peuples du monde, n'était pas naturel à ces citoyens venus de dehors, et les autres se gâtaient par le mélange. Les partialités se multipliaient avec cette pro-

digieuse multiplicité de citoyens nouveaux; et les esprits turbulents y trouvaient de nouveaux moyens de brouiller et d'entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentait sans fin par le luxe, par les débauches, et par la fainéantise qui s'introduisait. Ceux qui se voyaient ruinés n'avaient de ressource que dans les séditions, et en tout cas se souciaient peu que tout pérît après eux. On sait que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands ambitieux, et les misérables qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de citoyens prévalaient dans Rome; et l'état mitoyen qui seul tient tout en balance dans les États populaires[1], étant le plus faible, il fallait que la république tombât.

On peut joindre encore à ceci l'humeur et le génie particulier de ceux qui ont causé les grands mouvements, je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jules César, d'Antoine et d'Auguste. J'en ai marqué quelque chose; mais je me suis attaché principalement à vous découvrir les causes universelles et la vraie racine du mal, c'est-à-dire cette jalousie entre les deux ordres, dont il vous était important de considérer toutes les suites.

CHAPITRE VIII

Dans ce dernier chapitre, Bossuet veut montrer que Dieu « tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes » Dieu, dit-il, aveugle ou confond la sagesse humaine et « l'embarrasse dans ses propres subtilités ». Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut. Par là se vérifie ce que dit l'apôtre, que « Dieu est heureux, et le seul puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs ».

1. Bossuet imite directement Aristote. Ce philosophe a défendu, en effet, les classes moyennes dans plusieurs de ses ouvrages.

JUGEMENTS SUR BOSSUET
ET
SUR LE « DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE »

XVIIe SIÈCLE

1. Que dirai-je de ce persoenage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminenee de ses talents? Orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un défenseur de la religion, une lumière de l'Église, parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église? Que n'est-il point? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

La Bruyère

XIXe SIÈCLE

2. Éloquence et théologie, voilà tout Bossuet : aussi, quelque sujet qu'il aborde, il se montrera théologien et orateur Il aborde l'histoire: l'histoire dans ses mains devient un discours religieux; c'est un récit des faits de Dieu ou plutôt de ses desseins accomplis par l'entremise de l'humanité qui les ignore. Des hauteurs où il se place pour considérer l'histoire, les empires ne lui apparaissent plus que comme des individus, et les destinées de ces individus ne sont que des scènes ou des actes d'un drame unique qui se dénoue par la naissance du Christ et la rédemption du genre humain. Le prologue, c'est la création; l'exposition, la chute de l'homme; le nœud, la dispersion des hommes, les progrès de l'idolâtrie et la durée du peuple de Dieu; la péripétie, la corruption et le déclin du peuple idolâtre; le dénouement, l'avènement du libérateur et le triomphe de sa doctrine. Géruzez.

3. Dans la constitution d'un État, Bossuet parait s'arrêter, si l'on s'en rapporte au traité de la *Politique tirée de l'Écri-*

ture sainte, au pouvoir absolu d'un seul, réglé par la religion et tempéré par la justice; le gouvernement de Louis XIV lui semble la forme dernière et la meilleure d'une société de chrétiens. Cependant, d'après le tableau de l'Égypte, qu'il compose avec complaisance des traits empruntés à Hérodote, à Diodore, à Tacite, sur un idéal qui lui appartient, on peut croire qu'il y aurait apporté quelques réformes. En effet, dans cette terre de sagesse et de piété telle qu'il la décrivit, « la vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et les peuples heureux ». En outre, il n'était pas permis d'être inutile à l'État; la loi assignait à chacun son emploi... Puis, « personne n'était humilié sous le bon plaisir d'autrui... » Une autre cause de calme et de prospérité, c'était l'inviolable respect de la loi, à tous les degrés, dans toutes les classes; seulement « les rois étaient obligés plus que les autres à vivre selon les lois. » GÉRUZEZ.

4. Une fois le point de départ admis, les symboles des âges antéhistoriques acceptés littéralement comme des faits de l'histoire positive, et la Judée posée comme le centre unique du monde, cette œuvre est construite avec une majesté qui saisit et enchaînée avec une force qui entraîne tout. Jamais l'ensemble des traditions n'avait été concentré ni coordonné par un tel logicien. L'impression produite sur l'esprit d'une génération déjà si encline aux idées de suite et d'unité dut être et fut prodigieuse... De magnifiques tableaux des révolutions des empires, des vues pleines de grandeur sur les Grecs et les Romains, illustrent la dernière partie du *Discours;* malgré sa condamnation systématique du paganisme, l'attrait du génie pour le génie emporte Bossuet toutes les fois qu'il est en présence des anciens et de leur gloire.

H. MARTIN.

5. Il faut admirer l'ordonnance et la belle exécution du *Discours sur l'histoire universelle;* mais le moyen d'admettre le point de départ et les conclusions de l'auteur? L'établissement du christianisme est un fait considérable; ce n'est pas le fait unique auquel tous les autres doivent être subordonnés. Les cadres où se meut l'humanité sont plus vastes que ceux où Bossuet l'enferme. De quel droit supprimer ces antiques civilisations de l'Inde et de la Chine? Est-il possible de

ne tenir aucun compte de ces faits d'une importance capitale qu'on appelle le mahométisme et la Réforme? Ce ne sont pas là de simples omissions. La doctrine qui laisse en dehors des événements d'une telle signification, est par cela même entachée d'inexactitude et compromise dans ses principes les plus essentiels. Mais cette doctrine elle-même, si incomplète et si étroite qu'elle soit, appartient-elle en propre à Bossuet? Elle est déjà en germe dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin.. Balzac lui-même, que Bossuet a beaucoup lu, a écrit de fort belles pages sur les conseils de la divine Providence et l'action de Dieu dans les choses humaines. C'est lui qui, parlant des grands drames qui se jouent dans le monde, a trouvé cette antithèse, si souvent retournée par Bossuet : Les hommes sont les acteurs, Dieu est le poète. Enfin Pascal, un des écrivains que Bossuet a le plus étudiés, lui traçait, pour ainsi dire, les cadres de son ouvrage dans cette phrase des *Pensées*, qui fût peut-être devenue un beau livre : « Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir sans le savoir pour la gloire de l'Évangile! » Tout le *Discours de l'histoire universelle* est là.

PAUL ALBERT.

6. Que dire maintenant de cette étude approfondie de l'esprit et des mœurs des grands peuples anciens par laquelle se termine le *Discours?* On a pu convaincre l'auteur, sur quelques points, de trop de déférence envers des historiens plus respectables par leur antiquité que par leurs lumières. On a pu apporter après lui de nouveaux documents au détail des institutions et des coutumes, entrer plus avant dans le mécanisme des gouvernements, décrire plus savamment, chez ces nations prépondérantes, les talents qu'elles ont possédés pour la paix et pour la guerre; enfin, comme le dit supérieurement M. Nisard, faire mieux connaître le détail d'exécution de leur grandeur ou analyser plus patiemment les diverses causes d'affaiblissement et de ruine sous lesquelles elles ont fléchi. Personne n'a su, comme Bossuet, pénétrer au fond de leur génie, en démêler les instincts, les ressources, les aptitudes, non seulement l'expliquer, ce génie, mais le retracer, le représenter au vif, à l'aide des circonstances les plus expressives et des traits de mœurs les plus caractéristiques que puisse fournir leur histoire. Aucun historien de ces peuples, par

conséquent, n'a mieux vu et mieux dit la raison de leur haute fortune et de leurs destinées extraordinaires.

P. JACQUINET.

7. « C'est comme une oraison funèbre des grands peuples de l'antiquité, dont la vie et la mort peuvent servir de leçon à la postérité tout entière; « car si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes ». L'*Histoire universelle* est donc à tous égards un chef-d'œuvre, d'autant plus qu'il n'y a peut-être pas dans toute la littérature française un ouvrage qui soit mieux écrit; le style de Bossuet, toujours admirable, est là d'une perfection désespérante.

A. GAZIER.

8. « Les dévots de Bossuet se sont rencontrés avec la grande masse des lecteurs et des critiques. Les uns et les autres ont rendu pleine justice à l'éloquence de l'orateur chrétien, à la gravité du moraliste et du philosophe, à la profondeur de l'historien, à l'incomparable souplesse, à l'infinie variété d'un génie qui a su marquer d'un trait si durable l'esprit, les mœurs, les idées, les aptitudes des peuples anciens, et aussi leurs institutions et leurs lois, leur tactique et leur politique... C'est un Père de l'Église qui, avec le ton des prophètes, montre les révolutions des empires réglées par la Providence, et servant à humilier les princes. C'est un stratégiste qui explique la marche de la légion et l'ordre de la phalange, les causes des désastres de l'armée perse et du succès des Grecs. C'est un jurisconsulte qui démêle le sens des lois romaines, un politique qui fait connaître le détail de l'administration des Égyptiens, un homme d'État qui met au jour les ressorts cachés de la conduite du sénat romain ou les menées secrètes du grand Roi, un ingénieur et un artiste qui décrit les travaux publics et les grandes œuvres de l'art pharaonique C'est surtout un moraliste qui dénonce hautement l'arrogance, compagne ordinaire de la condition royale, qui rappelle aux empires les plus solides qu'il faut toujours périr par quelque endroit, et qui interrompt souvent la chaîne du récit « pour donner aux puissants de ce monde de grandes et de terribles leçons ». A. GAZEAU.

9. Il est aisé de montrer ce qui manque à cette histoire

pour être vraiment universelle, et regretter le silence gardé sur les Hindous, les Chinois, les Américains. On peut trouver aussi un peu étroite l'idée maîtresse de Bossuet, qui fait converger tous les siècles et toutes les civilisations vers le berceau de l'enfant Jésus. On ne peut cependant reprocher à ce « Père de l'Église » d'avoir adopté pour point de vue philosophique le point de vue chrétien; et l'on doit admirer qu'avec les matériaux incomplets qui étaient à sa disposition, il ait pu dresser cette magnifique construction. Son livre n'en reste pas moins en France le premier qui se soit élevé à des aperçus d'ensemble. A. RAMBAUD.

10. Toute l'œuvre de Bossuet est oratoire... En histoire, le *Discours sur l'histoire universelle* est une dissertation destinée à montrer les vues de Dieu sur le monde et son dessein d'amener les peuples, par des voies tracées d'avance, au gouvernement suprême et à la discipline du christianisme... Cette constante préoccupation a imposé à Bossuet sa forme et son allure de style, qui sont continuellement d'un docteur et d'un orateur. Chez lui, les faits sont des preuves, les observations sont des arguments, les narrations sont des démonstrations. De là, cette qualité du style qu'on appelle le *mouvement*. Du mouvement oratoire naît la chaleur qui se répand sur tout l'ouvrage et le vivifie. Mouvement, chaleur, si l'on y ajoute l'*éclat d'imagination*, qu'il tient en partie de son commerce avec la Bible, et la grandeur, qu'il tient de son propre fonds, voilà les parties essentielles du génie oratoire de Bossuet.

E. FAGUET.

SUJETS DE DEVOIRS

1. Quelle est la valeur de l'*Histoire universelle* au point de vue historique ?

2. Indiquer ce qui manque à la troisième partie de l'*Histoire universelle* pour être complète. — Les omissions de Bossuet peuvent-elles se justifier ?

3. Comparer la troisième partie de l'*Histoire universelle* à la *Grandeur et Décadence des Romains*.

4. Donner l'analyse de la troisième partie de l'*Histoire universelle* et en marquer nettement les divisions.

5. Que pensez-vous du style de Bossuet dans l'*Histoire universelle ?* Comparez-le à celui des *Oraisons funèbres*.

6. Montrer nettement le rôle que Bossuet attribue à la Providence dans l'*Histoire universelle* et les conclusions qu'il en tire.

PLAN. — 1° *Doctrine de Bossuet* — Pour Bossuet, « Père de l'Église », l'histoire n'est que la démonstration de la Divinité : l'homme n'est rien; Dieu le mène à son gré : les événements, dirigés en apparence par l'homme, sont réglés en réalité par la volonté divine. L'histoire est aussi rigoureuse qu'un théorème.

2° *Application de la doctrine.* — Le centre du monde est le berceau du Christ ; Bethléem, la capitale de l'humanité. Les peuples glorieux ont été les instruments de Dieu ; les Barbares et les peuples dévastateurs, les agents de sa colère.

3° *Conséquences historiques de cette conception.* — *a*) Omission de civilisations brillantes, de peuples ayant joué un grand rôle dans l'histoire (les Hindous, les Chinois) ; *b*) impossibilité d'expliquer par là les révolutions religieuses, celles

de Mahomet, de Luther, etc. En définitive, synthèse trop souvent mesquine des événements, conclusions étroites.

4° *Conséquences morales et philosophiques.* — Par ce rôle de la Providence réglant la tragédie humaine et suscitant les acteurs nécessaires, destruction de l'idée de responsabilité et partant de toute sanction morale : un Marc-Aurèle, un Tamerlan placés sur le même rang comme exécuteurs des ordres de la Divinité.

5° *Conclusion.* — De là d'éloquentes pages de l'admirable orateur religieux qui a su s'élever aux idées d'ensemble et qui, le premier, a deviné la méthode critique; — de là aussi œuvre incomplète de l'historien, qui a faussé le sens des événements, en supprimant l'homme de sa démonstration.

FIN

4438

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

LES MÉMOIRES
DU DUC
DE SAINT-SIMON

Classe de seconde moderne (5e année).

LECTURE ET ANALYSE



PETITE BIBLIOTHÈQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS
Publiée sous la direction de E.-C. COUTANT, Directeur du Collège Chaptal.

NOTICE, ANALYSE ET EXTRAITS

LES MÉMOIRES
DU DUC
DE SAINT-SIMON

PAR

A. PARMENTIER

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15



NOTICE

La vie de Saint-Simon présente peu d'événements remarquables. Il naquit le 15 janvier 1675. Son père, Claude de Saint-Simon, avait fait fortune à la cour de Louis XIII, grâce à l'amitié qu'il avait su inspirer au roi, qui le créa duc et pair en 1685. Mal vu de Richelieu, Claude de Saint-Simon se retira dans son gouvernement de Blaye, où il passa désormais la plus grande partie de sa vie. C'est là que fut élevé Saint-Simon; il y reçut l'éducation des jeunes gentilshommes de son temps, ne montra qu'un goût médiocre pour les lettres et les sciences, mais témoigna de bonne heure une vive passion pour les études historiques. A seize ans, il entra dans la première compagnie des mousquetaires ; deux ans après il eut permission d'acheter un régiment de cavalerie et prit le titre de mestre de camp, c'est-à-dire de colonel. Il servit pendant quelques campagnes; mais en 1712, mécontent de ne point se voir porté dans une promotion de brigadiers, comme il s'en estimait digne, il quitta le service, prétextant le mauvais état de sa santé.

Il vécut dès lors à la cour; il s'était marié en 1695 avec Mlle de Lorges, dont le père, M. de Lorges, était neveu de Turenne, maréchal de France, capitaine des gardes du corps. Il mena désormais la vie inoccupée des courtisans de Versailles, assidu auprès du roi, qui l'aimait médiocrement, à cause de son esprit d'indépendance et de sa fierté nobiliaire [1]. Tenu ainsi dans une sorte de disgrâce, Saint-Simon songea à plusieurs reprises à quitter la cour; mais il fut retenu par les

1. « C'est chose étrange, disait le roi de lui, que M. de Saint-Simon ne songe qu'à étudier les rangs, et à faire des procès à tout le monde. » Le roi faisait allusion à un procès de préséance que, tout jeune encore, Saint-Simon avait soutenu, d'accord avec quelques autres ducs, contre M. de Luxembourg qui prétendait prendre le pas sur eux.

prières de sa femme et celles de ses amis, qu'il avait nombreux et choisis. C'étaient de grands seigneurs, comme M. de Beauvilliers ou M. de Chevreuse, des ministres comme le chancelier Pontchartrain ou Chamillart.

Le duc de Beauvilliers l'ayant mis en rapport avec le duc de Bourgogne, Saint-Simon eut pendant quelques mois des relations très actives avec le jeune prince; il s'entretenait avec lui de projets de réformes politiques et administratives, et pouvait espérer une haute situation dans le prochain gouvernement, quand la mort enleva le Dauphin. Le coup frappa Saint-Simon dans ses espérances et dans ses affections. Mais à son tour Louis XIV mourut, et l'arrivée aux affaires du duc d'Orléans, qu'il aimait depuis sa jeunesse, dont il était resté l'ami fidèle dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ouvrit enfin à Saint-Simon l'accès des affaires. Il prit place au conseil de régence, n'y montra que de médiocres capacités et vit rapidement décroître son influence. En 1721, il fut chargé d'aller négocier en Espagne le mariage de la fille de Philippe V avec le roi de France. Il rapporta de cette ambassade le titre de grand d'Espagne pour lui et pour le cadet de ses fils, et pour l'aîné la Toison d'or. A son retour, il demeura en froid avec le duc d'Orléans, qui s'abandonnait de plus en plus au cardinal Dubois, pour lequel Saint-Simon témoignait le plus profond mépris. Le duc d'Orléans mort, Saint-Simon quitta la cour et vécut désormais dans la retraite, tantôt dans son château de la Ferté-Vidame, entre Chartres et Dreux, tantôt à Paris, n'allant que rarement à la cour. Ses dernières années furent tristes; il vit mourir sa femme en 1743, puis l'un de ses fils en 1746; des embarras d'argent achevèrent d'assombrir sa vieillesse; il mourut enfin à Paris le 2 mars 1755.

Sa vie n'eut rien de saillant; l'homme cependant, tel qu'il apparaît dans ses *Mémoires*, présente un caractère d'une singulière originalité. C'était par-dessus tout « un homme fort sensible et qui savait bien aimer et haïr »; haïr, on s'en apercevra sans peine en parcourant ces extraits de ses *Mémoires;* aimer, il suffit de se rappeler le ton d'affectueux respect qu'il emploie toujours en parlant de son père, l'éloge reconnaissant qu'il fait de sa mère, « femme, dit-il, pleine de vertu, d'esprit et d'un grand sens, et qui ne songea qu'à plaire à son mari et à le conserver, à prendre soin de ses affaires et à

élever son fils de son mieux ». Ce n'est également qu'avec une profonde et charmante tendresse qu'il parle de sa femme, à différentes reprises ; dans son testament, il demande que son corps soit placé dans l'église de la Ferté, auprès de celui de sa très chère épouse, « et qu'il soit fait et mis anneaux, crochets et liens de fer qui attachent nos deux cercueils si étroitement ensemble et si bien rivés, qu'il soit impossible de les séparer l'un de l'autre sans les briser tous deux ». Il voulut aussi qu'on gravât sur la plaque du cercueil « ses incomparables vertus : sa piété inaltérable de toute sa vie si vraie, si sincère, si constante, si uniforme, si solide, si admirable, si singulièrement aimable, qui l'a rendue les délices et l'admiration de tout ce qui l'a connue..., qui a fait de moi l'homme le plus heureux, goûtant sans cesse l'inestimable prix de cette perle unique, qui, réunissant tout ce qu'il est possible d'aimable et d'estimable avec le don du plus excellent conseil, sans jamais la plus légère complaisance à elle-même, ressembla si bien à la femme forte décrite par le Saint-Esprit, de laquelle aussi la perte m'a rendu la vie à charge, et le plus malheureux de tous les hommes par l'amertume et les pointes que j'en ressens jour et nuit et presque tous les moments de ma vie ».

Il eut le mérite d'être, au milieu de la cour corrompue de la fin du règne, du petit nombre des très honnêtes gens ; ce fut, pourrait-on dire, en lui appliquant un éloge qu'il donne à d'autres, « un cœur élevé qui ne peut se frayer un chemin par des bassesses et qui ne connaît que la vérité ». Dans un autre passage de ses *Mémoires,* il se reconnaît « une âme franche, droite, naturelle, vraie, qui, au milieu des périls de la plus dangereuse cour du monde, n'a jamais pu se masquer sur rien et à qui il en a bien des fois coûté cher ». Sans avoir pu se résoudre à prendre leçon de ces expériences, il resta toute sa vie fidèle à ces principes. « Vous êtes immuable comme Dieu, et d'une suite enragée, » lui dit un jour le Régent. Sa piété était très vive, sa religion peut-être un peu courte ; son bon sens le tenait éloigné des querelles théologiques. « Je tiens tout parti détestable dans l'Église et dans l'État, disait-il. Il n'y a de parti que celui de Jésus-Christ. »

Cet observateur impitoyable de Louis XIV est peut-être, au XVIIe siècle, un des hommes qui ont à leur façon le mieux aimé leur pays. Le nom de la France revient à chaque instant sous

sa plume, et il a un sentiment très vif de la dignité de la couronne, une pitié très sincère de la souffrance du royaume. Pour sauvegarder l'une et porter remède à l'autre, il fit maint projet. « Le bonheur et la règle de l'État et après le renouvellement de notre dignité, avaient été dans tout le temps de ma vie l'objet le plus ardent de mes désirs qui laissaient bien loin derrière celui de ma fortune. » Sa politique était faite de regrets et de désirs; un de ces regrets, c'était le chagrin qu'il éprouvait de voir la toute-puissance du roi établie sur les ruines de la noblesse, « de tous les trois ordres le plus opprimé, dit-il, celui qui a le moins de renom, le seul néanmoins qui existât dans les temps reculés, celui qui a été constamment la ressource de l'État, le salut de la patrie, la gloire des rois,... dont le zèle, l'amour de la vertu, de la patrie, de ses légitimes souverains, n'a cessé, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à maintenant, d'être un exemple illustre à toutes les nations et de soutenir la sienne par des flots de son sang. » Il voyait avec un profond chagrin l'abaissement de sa dignité de duc et pair, impudemment prodiguée par le roi à ses favoris. « Je veux bien vous avouer, disait-il au duc de Bourbon, que ma passion la plus vive et la plus chère est celle de ma dignité et de mon rang; ma fortune ne va que bien loin après, et je la sacrifierais, présente et future, avec transport de joie, pour le rétablissement de ma dignité. » Il souhaite donc le rétablissement d'un gouvernement où le prince, n'abandonnant plus le pouvoir à des ministres roturiers, instruments de sa toute-puissance, irait chercher ses conseillers parmi les nobles, et au premier rang parmi les ducs. Il ne vit point ce jour tant souhaité; le mal enleva le dauphin qui semblait partager ses vues; la Régence ne lui donna pas satisfaction; le gouvernement des conseils qui avaient pris la place des ministres ne fut qu'un chaos d'intrigues et de cabales; Saint-Simon quitta les affaires avec dégoût : « J'ai appris dans les affaires que s'en mêler n'est beau et agréable qu'au dehors, et de plus, si j'y étais resté, à quelles conditions? et il serait temps de m'en retirer à présent où je n'aurais plus qu'à envisager le compte que j'aurais eu à rendre à Celui qui domine le temps et l'éternité, et qu'il demandera bien plus rigoureusement aux grands effectifs et aux puissants de ce monde, qu'à ceux qui se sont mêlés de peu ou de rien. »

Ses loisirs ne furent pas inoccupés ; peu d'hommes ont autant

travaillé que ce grand seigneur. Il employa la retraite à de nombreux travaux d'histoire et à la rédaction de ses *Mémoires*. Il faut se le représenter dans le cabinet de travail de son hôtel de la rue de Grenelle, aux fenêtres ornées de rideaux de damas jaune, assis devant son bureau à l'antique, de bois de placage à dessus de maroquin, entouré de portraits de famille, ayant sur sa table d'un côté le petit coffre de maroquin noir qui renfermait l'encrier et le poudrier de cuivre, de l'autre les miniatures de son père, de sa femme et de quelques parents. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, à couvrir de sa « petite écriture courante et pleine d'abréviations, quoique fort peu sujette aux ratures et aux renvois », de nouveaux feuillets ; si bien qu'à sa mort on ne retrouva pas moins de cent soixante-quinze portefeuilles, formant la collection de ses manuscrits, « tant ceux de sa main, il est vrai, que autres ».

Des nombreux ouvrages qu'il écrivit alors, le plus important pour nous, ce sont ses *Mémoires*. Il les commenca dans les loisirs d'une campagne en Allemagne en 1694 ; le plaisir qu'il avait pris à la lecture de ceux de Bassompierre le détermina, nous dit-il, à écrire, lui aussi, la relation des événements qui se passeraient de son temps. Dès lors il prit des notes en vue de ce travail, consignant sur une sorte de journal tout ce qui tenait à la vie de la cour et aux choses de la guerre, accumulant « les documents d'histoire, notes, copies de lettres, plans politiques, études, dissertations, extraits d'ouvrages imprimés ou manuscrits ». Mais il n'avait, paraît-il, rien encore écrit lorsqu'il reçut de son ami, le duc de Luynes, communication du manuscrit du *Journal* de Dangeau (1684-1720) ; l'aridité, la monotonie de ce travail, où l'auteur ne laissait jamais connaître son sentiment sur les gens et les faits, indignèrent l'impétueux Saint-Simon, qui couvrit les pages du manuscrit d'annotations. Puis il songea à suppléer à l'insuffisance du tableau que Dangeau avait tracé de ce temps, en retraçant lui-même, à l'aide de ses souvenirs et de ses notes, les spectacles qu'il avait eus sous les yeux ; quittant alors les travaux qu'il avait en cours sur l'histoire des familles nobles et sur les fonctions des ducs et pairs, il commença, à partir de 1738, à rédiger ses propres *Mémoires*, en se servant du *Journal* de Dangeau comme d'un guide qui lui fournissait le fil chronologique de sa narration et les menus évé-

nements. Cette rédaction fut interrompue un moment par la mort de Mme de Saint-Simon, en 1743, et définitivement terminée en 1751.

Saint-Simon était mort en 1755 ; le règlement de sa succession, très embrouillée par les questions d'argent, n'était pas encore terminé, lorsque le duc de Choiseul donna ordre de faire entrer au dépôt des archives étrangères les caisses qui contenaient les papiers de Saint-Simon, la plupart de ces papiers concernant le service du roi et de l'État.

Pendant le XVIIIe siècle, seuls, quelques privilégiés eurent connaissance des *Mémoires;* au nombre de ces heureux, furent l'abbé Voisenon, qui en fit des extraits; l'historien Duclos; Marmontel, qui a porté sur eux un jugement fort convenable; Mme du Deffand, qui, après avoir été un peu rebutée par le sans-façon du style, trouva à cette lecture « des plaisirs indicibles »; l'historien Lemontey. De 1781 à 1788, parurent des extraits qualifiés « d'informes » par le dernier éditeur de Saint-Simon, M. de Boislisle.

C'était tout ce que l'on connaissait des *Mémoires* de Saint-Simon, lorsque fut publiée en 1829 une édition complète, faite sur le manuscrit par un descendant du duc, le général marquis de Saint-Simon, qui avait obtenu de Louis XVIII de rentrer en possession du manuscrit. Cette première édition était très infidèle; on y avait fait des suppressions, on y avait rajeuni le style. La première édition qui donna exactement le texte fut celle de M. Chéruel, en 1856; de nos jours, un des hommes qui connaissent le mieux le XVIIe siècle, M. de Boislisle, a commencé une édition définitive, accompagnée de tous les commentaires indispensables pour éclairer et souvent rectifier les affirmations de l'historien.

INTRODUCTION

Le texte des *Mémoires* de Saint-Simon est précédé d'une sorte d'introduction écrite en juillet 1743. Elle porte ce titre: *Savoir s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire, singulièrement celle de son temps.*

Dans cet écrit Saint-Simon se pose cette question : « Un chrétien, et qui veut l'être, peut-il écrire et lire l'histoire ? » Il distingue dans l'histoire deux éléments : d'abord « les faits secs et les actions nues des personnages », qui, exposés tels quels, ne constituent qu'un pesant « amas de faits détachés et sans liaison, dont on ne peut faire aucun usage utile ni raisonnable ; et, d'autre part, « le caractère, les intrigues, les cabales de ces personnages, qui seuls rendent intelligibles » les causes et les suites des événements. Mais alors une grave objection se présente : « La charité peut-elle s'accommoder du récit de tant de passions et de vices, de la révélation de tant de ressorts criminels, de tant de vues honteuses, du démasquement de tant de personnes, pour qui sans cela on aurait conservé de l'estime, ou dont on aurait ignoré les vices et les défauts ? Une innocente ignorance n'est-elle pas préférable à une instruction si éloignée de la charité ? »

Ce scrupule est évidemment louable ; mais y conformer sa conduite, s'interdire de connaître dans les actions humaines le mal, que serait-ce, sinon croire que « Dieu demande ce qui est opposé à lui-même, puisqu'il est lumière et vérité, c'est-à-dire que l'on s'aveugle en faveur du mensonge, de peur de voir la vérité ; qu'il a donné des yeux pour les tenir exactement fermés sur tous les événements et les personnages du monde; du sens et de la raison, pour n'en faire d'autre usage que de les abrutir, et pour nous rendre pleinement grossiers, stupides, ridicules, et parfaitement incapables d'être soufferts parmi les plus charitables mêmes des autres hommes ? »

Agir ainsi serait donc aller à l'encontre des volontés du Créateur. « Servons-nous des facultés qu'il a plu à Dieu de nous donner, et ne croyons pas que la charité défende de voir toutes sortes de vérités, et de juger des événements qui arrivent, et de tout ce qui en est l'accompagnement. Nous nous devons pour le moins autant de charité qu'aux autres ; nous devons donc nous instruire pour n'être pas des hébétés, des stupides, des dupes continuelles... Faisons-nous un miroir de cette connaissance pour former et régler nos mœurs, fuir, éviter, abhorrer ce qui doit l'être, aimer, estimer, servir ce qui le mérite, et s'en approcher par l'imitation ou par une noble ou sainte émulation. »

Ce serait encore laisser aux méchants un bien grand avantage sur les bons, « s'il n'était pas permis aux bons de les désarmer, de les connaître, par conséquent de s'en garer ; d'en avertir à même fin, de recueillir ce qu'ils sont, ce qu'ils ont fait à propos des événements de la vie, et s'ils ont peu ou beaucoup figuré ; de les faire passer tels qu'ils sont et qu'ils ont été. » Ne serait-ce pas, en un mot, laisser les bons « comme bêtes brutes, exposés aux mauvais sans connaissance, par conséquent sans défense, et leur vertu enterrée avec eux ? »

Il faut se faire une idée plus juste des commandements de la charité. Elle nous défend les « contentions, les querelles, les injures, les haines, les calomnies, les médisances, les railleries piquantes, les mépris... Elle défend de nuire et de faire, même de souhaiter du mal à personne ; mais, quelque absolu que paraisse un commandement si étendu, il faut toutefois reconnaître qu'il a ses bornes et ses exceptions. La même charité qui impose toutes ces obligations n'impose pas celle de ne pas voir les choses et les gens tels qu'ils sont. Elle n'ordonne pas, sous prétexte d'aimer les personnes, parce que ce sont nos frères, d'aimer en eux leurs défauts, leurs vices, leurs mauvais desseins, leurs crimes ; elle n'ordonne pas de s'y exposer ; elle ne défend pas, mais elle veut même qu'on en avertisse ceux qu'ils menacent, même qu'ils regardent, pour qu'ils puissent s'en garantir, et elle ne défend pas de prendre tous les moyens légitimes pour s'en mettre à couvert. »

Il y a même un cas où la révélation des vices et des crimes des méchants devient un devoir de charité. « Ceux qui ont la confiance des généraux, des ministres, encore plus ceux qui ont celle des princes, ne doivent pas leur laisser ignorer les

mœurs, la conduite, les actions des hommes ; ils sont obligés de les leur faire connaître tels qu'ils sont, pour les garantir de pièges, de surprises, et surtout de mauvais choix. C'est une charité due à ceux qui gouvernent, et qui regarde très principalement le public, qui doit toujours être préféré au particulier. »

Écrire l'histoire est donc une étude parfaitement licite. Il suffit en outre de se rappeler de ce que doit être l'histoire, pour voir qu'elle nous fournit une leçon morale non moins belle, non moins profitable que les enseignements des livres de piété. En effet, « écrire l'histoire de son pays et de son temps, c'est repasser dans son esprit avec beaucoup de réflexion tout ce qu'on a vu, manié ou su d'original, sans reproche, qui s'est passé sur le théâtre du monde, et les diverses machines, souvent les riens apparents, qui ont mû les ressorts des événements qui ont eu le plus de suite et qui en ont enfanté d'autres : c'est se montrer à soi-même pied à pied le néant du monde, de ses craintes, de ses désirs, de ses espérances, de ses disgrâces, de ses fortunes, de ses travaux ; c'est se convaincre du rien de tout par la courte et rapide durée de toutes ces choses et de la vie des hommes ; c'est se rappeler un vif souvenir que nul des heureux du monde ne l'a été, et que la félicité ni même la tranquillité ne peut se trouver ici-bas ; c'est mettre en évidence que s'il était possible que cette multitude de gens de qui on fait une légère mention avait pu lire dans l'avenir le succès de leurs peines, de leurs sueurs, de leurs soins, de leurs intrigues, tous, à une douzaine tout au plus, se seraient arrêtés tout court dès l'entrée de leur vie, et auraient abandonné leurs vues et leurs plus chères prétentions ; et que cette douzaine encore, leur mort, qui termine le bonheur qu'ils s'étaient proposé, n'a fait qu'augmenter leur regret par le redoublement de leurs attaches, et rend pour eux comme non avenu tout ce à quoi ils étaient parvenus. »

Outre cet enseignement général, l'histoire fournit une utile instruction pratique à « ceux qui ont à vivre dans le commerce du monde, et plus encore s'ils sont portés en celui des affaires. Les exemples dont ils sont remplis les conduisent et les préservent d'autant plus aisément, qu'ils vivent dans les mêmes lieux où ces choses se sont passées, et dans un temps encore trop proche pour que ce ne soient pas les mêmes mœurs et le même genre de vie, de commerce et d'affaires. »

Enfin une dernière considération doit lever tout scrupule. « L'histoire n'attaque et ne révèle que les gens morts, et morts depuis trop longtemps pour que personne prenne part en eux. Ainsi la réputation, la fortune et l'intérêt des vivants n'y sont en rien altérés, et la vérité paraît sans inconvénient dans toute sa pureté. La raison de cela est claire : celui qui écrit l'histoire de son temps, qui ne s'attache qu'au vrai, qui ne ménage personne, se garde bien de le montrer. Que n'aurait-il point à craindre de tant de gens puissants, offensés en personne ou dans leurs proches par les vérités les plus certaines et en même temps les plus cruelles ? Il faudrait donc qu'un écrivain eût perdu le sens, pour laisser soupçonner seulement qu'il écrit. Son ouvrage doit mûrir sous la clef et les plus sûres serrures, passer ainsi à ses héritiers, qui feront sagement de laisser couler plus d'une génération ou deux, et de ne laisser paraître l'ouvrage que lorsque le temps l'aura mis à l'abri des ressentiments. »

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

PREMIÈRE PARTIE

LA COUR PENDANT LES DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE LOUIS XIV

Les *Mémoires* de Saint-Simon comprennent deux périodes historiques, que sépare la mort de Louis XIV. La première période commence en 1691, avec les débuts de Saint-Simon à l'armée, et s'étend jusqu'à la mort du roi ; la seconde comprend l'histoire du règne de Louis XV jusqu'à la mort du duc d'Orléans.

De la première partie, il est aisé de dégager les éléments d'un tableau de la cour pendant les dernières années du règne de Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER

1. Le roi.

La personne du roi occupe naturellement la première place dans ce tableau. Ce qui frappait d'abord dans la personne de Louis XIV, c'était cet air de majesté qui le faisait reconnaître immédiatement parmi toute la cour.

Au milieu de tous les autres hommes, sa taille, son port, les grâces, la beauté, et la grande mine qui succéda à la beauté, jusqu'au son de sa voix et à l'adresse et à la grâce naturelle et majestueuse de toute sa personne, le faisait distinguer, jusqu'à sa mort, comme le roi des abeilles...

Cette majesté apparaissait surtout dans les cérémonies officielles ou dans les fêtes de la cour.

Rien de pareil à lui aux revues, aux fêtes, et partout où un air de galanterie pouvait avoir lieu par la présence des dames.

... Jamais devant le monde rien de déplacé ni de hasardé; mais jusqu'au moindre geste, son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand, majestueux et toutefois très naturel, à quoi l'habitude et l'avantage incomparable et unique de toute sa figure donnait une grande facilité. Aussi, dans les choses sérieuses, les audiences d'ambassadeurs, les cérémonies, jamais homme n'a tant imposé; et il fallait commencer par s'accoutumer à le voir, si en le haranguant on ne voulait s'exposer à demeurer court. Ses réponses en ces occasions étaient toujours courtes, justes, pleines, et très rarement sans quelque chose d'obligeant, quelquefois même de flatteur, quand le discours le méritait. Le respect aussi qu'apportait sa présence en quelque lieu qu'il fût imposait un silence et jusqu'à une sorte de frayeur...

2. La politesse du roi.

A cette majesté se joignait une habile et savante politesse.

Jamais homme si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, ni qui distingua mieux l'âge, le mérite, le rang, et dans ses réponses le « Je verrai », et dans ses manières. Ces étages divers se marquaient exactement dans sa manière de saluer et de recevoir les révérences, lorsqu'on partait ou qu'on arrivait. Il était admirable à recevoir différemment les saluts à la tête des lignes, à l'armée ou aux revues. Mais surtout pour les femmes rien n'était pareil. Jamais il n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre, et qu'il connaissait pour telles, comme cela arrivait souvent à Marly. Aux dames, il ôtait

son chapeau tout à fait, mais de plus ou moins loin; aux gens titrés, à demi, et le tenait en l'air ou à son oreille quelques instants plus ou moins marqués. Aux seigneurs, mais qui l'étaient, il se contentait de mettre la main au chapeau. Il l'ôtait comme aux dames pour les princes du sang. S'il abordait des dames, il ne se couvrait qu'après les avoir quittées. Tout cela n'était que dehors, car dans la maison il n'était jamais couvert. Ses révérences plus ou moins marquées, mais toujours légères, avaient une grâce et une majesté incomparables, jusqu'à sa manière de se soulever à demi à son souper pour chaque dame assise[1] qui arrivait, non pour les autres, ni pour les princes du sang.

3. Médiocrité intellectuelle du roi.

Saint-Simon ne témoigne pas autant d'admiration pour l'intelligence et le caractère de Louis XIV.

L'esprit du roi était au-dessous du médiocre, mais très capable de se former. Il aima la gloire, il voulut l'ordre et la règle. Il était né sage, modéré, secret, maître de ses mouvements et de sa langue; le croira-t-on? il était né bon et juste, et Dieu lui avait donné assez pour être un bon roi, et peut-être même un assez grand roi. Tout le mal lui vint d'ailleurs. Sa première éducation fut tellement abandonnée, que personne n'osait approcher de son appartement. On lui a souvent ouï parler de ces temps avec amertume, jusque-là qu'il racontait qu'on le trouva un soir tombé dans le bassin du Palais-Royal, à Paris, où la cour demeurait alors.

Dans la suite, sa dépendance fut extrême. A peine lui apprit-on à lire et à écrire, et il demeura tellement ignorant, que les choses les plus connues d'histoire, d'événements, de fortune, de conduite, de naissances, de lois, il n'en sut

1. On désignait de ce nom les dames de la cour qui avaient le droit de s'asseoir en présence du roi.

jamais un mot. Il tomba, par ce défaut, et quelquefois en public, dans les absurdités les plus grossières.

4. Passion du roi pour la gloire.

Il fut malheureusement toute sa vie dominé par un invincible orgueil.

Ses ministres, ses généraux, ses maîtresses, ses courtisans, s'aperçurent, bientôt après qu'il fut le maître, de son faible plutôt que de son goût pour la gloire. Ils le louèrent à l'envi et le gâtèrent. Les louanges, disons mieux, la flatterie lui plaisait à tel point que les plus grossières étaient bien reçues, les plus basses encore mieux savourées. Ce n'était que par là qu'on s'approchait de lui, et ceux qu'il aima n'en furent redevables qu'à heureusement rencontrer et à ne jamais se lasser en ce genre. C'est ce qui donna tant d'autorité à ses ministres, par les occasions continuelles qu'ils avaient de l'encenser, surtout de lui attribuer toutes choses et de les avoir apprises de lui. La souplesse, la bassesse, l'air admirant, dépendant, rampant, plus que tout l'air de néant sinon par lui, étaient les uniques voies de lui plaire. Pour peu qu'on s'en écartât, on n'y revenait plus.

Ce poison ne fit que s'étendre. Il parvint jusqu'à un comble incroyable dans un prince qui n'était pas dépourvu d'esprit et qui avait de l'expérience. Lui-même, sans avoir ni voix ni musique, chantait dans ses particuliers les endroits les plus à sa louange des prologues des opéras. On l'y voyait baigné, et jusqu'à ses soupers publics au grand couvert[1], où il y avait quelquefois des violons, il chantonnait entre ses dents les mêmes louanges quand on jouait des airs qui étaient faits dessus.

De là ce désir de gloire qui l'arrachait par intervalles à l'amour; de là cette facilité à Louvois de l'engager en

1. On appelait ainsi les repas que le roi prenait en présence de toute la cour

de grandes guerres, tantôt pour culbuter Colbert, tantôt pour se maintenir ou s'accroître, et de lui persuader en même temps qu'il était plus grand capitaine qu'aucun de ses généraux, et pour les projets et pour les expéditions, en quoi les généraux l'aidaient eux-mêmes pour plaire au roi. Je dis les Condé, les Turenne, à plus forte raison tous ceux qui leur ont succédé. Il s'appropriait tout avec une facilité et une complaisance admirable en lui-même, et se croyait tel qu'ils le dépeignaient en lui parlant. De là ce goût des revues, qu'il poussa si loin, que ses ennemis l'appelaient « le roi des revues » ; ce goût des sièges pour y montrer sa bravoure à bon marché, s'y faire retenir de force, étaler sa capacité, sa prévoyance, sa vigilance, ses fatigues, auxquelles son corps robuste et admirablement conformé était merveilleusement propre, sans souffrir de la faim, de la soif, du froid, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais temps. Il était sensible aussi à entendre admirer, le long des camps, son grand air et sa grande mine, son adresse à cheval et tous ses travaux. C'était de ses campagnes et de ses troupes qu'il entretenait le plus ses maîtresses, quelquefois ses courtisans. Il parlait bien, en bons termes, avec justesse ; il faisait un conte mieux qu'homme du monde, et aussi bien un récit. Ses discours les plus communs n'étaient jamais dépourvus d'une naturelle et sensible majesté.

Les courtisans, par leurs flatteries, développèrent encore la passion démesurée que le roi avait de la gloire. De là

lui vint cet orgueil tel que ce n'est point trop de dire que sans la crainte du diable que Dieu lui laissa jusque dans ses plus grands désordres, il se serait fait adorer et aurait trouvé des adorateurs.

5. Goût du roi pour la magnificence.

Cet orgueil lui fit aimer

en tout la splendeur, la magnificence, la profusion. Ce

goût, il le tourna en maximes par politique, l'inspira en tout à sa cour. C'était lui plaire que de s'y jeter en tables, en habits, en équipages, en bâtiments, en jeu. C'étaient des occasions pour qu'il parlât aux gens. Le fond était qu'il tendait et parvint par là à épuiser tout le monde en mettant le luxe en honneur, et pour certaines parties en nécessité, et réduisit ainsi peu à peu tout le monde à dépendre entièrement de ses bienfaits pour subsister. Il y trouva encore la satisfaction de son orgueil par une cour superbe en tout et par une plus grande confusion qui anéantissait de plus en plus les distinctions naturelles.

6. Goût du roi pour les détails.

La médiocre intelligence du prince se marquait encore, suivant Saint-Simon, dans son goût exagéré des détails de l'administration.

Son esprit, naturellement porté au petit, se plut en toutes sortes de détails. Il entra sans cesse dans les derniers sur les troupes : habillements, armements, évolutions, exercices, discipline, en un mot toutes sortes de bas détails. Il ne s'en occupait pas moins sur ses bâtiments, sa maison civile, ses extraordinaires de bouche ; il croyait toujours apprendre quelque chose à ceux qui en ces genres-là en savaient le plus, qui de leur part recevaient en novices des leçons qu'ils savaient par cœur depuis longtemps. Ces pertes de temps, qui paraissaient au roi avec tout le mérite d'une application continuelle, étaient le triomphe de ses ministres, qui, avec un peu d'art et d'expérience à le tourner, faisaient venir comme de lui ce qu'ils voulaient eux-mêmes, et qui conduisaient le grand selon leurs vues et trop souvent selon leur intérêt, tandis qu'ils s'applaudissaient de le voir se noyer dans les détails.

7. Bonheur du roi.

En présence de cette médiocrité du roi, Saint-Simon n'hésite pas à déclarer que sa grandeur fut due aux circonstances plus qu'à lui-même, et qu'en toutes choses il fut un « prince heureux ».

On l'a vu, grand, riche, conquérant, arbitre de l'Europe, redouté, admiré tant qu'ont duré les ministres et les capitaines qui ont véritablement mérité ce nom. A leur fin, la machine a roulé quelques temps encore d'impulsion, et sur leur compte. Mais tôt après, le tuf s'est montré, les fautes, les erreurs se sont multipliées, la décadence est arrivée à grands pas, sans toutefois ouvrir les yeux à ce maître despotique si jaloux de tout faire et de tout diriger par lui-même, et qui semblait se dédommager des mépris du dehors par le tremblement que sa terreur redoublait en dedans. Prince heureux s'il en fut jamais, en figure unique, en force corporelle, en santé égale et ferme, et presque jamais interrompue, en siècle si fécond et libéral pour lui en tous genres qu'il a pu en ce sens être comparé au siècle d'Auguste; en sujets adorateurs prodiguant leurs biens, leur sang, leurs talents, la plupart jusqu'à leur réputation, quelques-uns même leur honneur, et beaucoup trop leur conscience et leur religion, pour le servir, souvent même seulement pour lui plaire. Heureux surtout en famille, s'il n'en avait eu que de légitime; en mère contente des respects et d'un certain crédit; en frère dont la vie anéantie par de déplorables goûts, et d'ailleurs futile par elle-même, se noyait dans la bagatelle, se contentait d'argent, se retenait par sa propre crainte et par celle de ses favoris, et n'était guère moins bas courtisan que ceux qui voulaient faire leur fortune; une épouse vertueuse, amoureuse de lui, infatigablement patiente, devenue véritablement Française, d'ailleurs absolument incapable; un fils unique toute sa vie à la lisière, qui à cinquante ans ne savait encore que

gémir sous le poids de la contrainte et du discrédit, qui, environné et éclairé de toutes parts, n'osait que ce qui lui était permis, et qui, absorbé dans la matière, ne pouvait causer la plus légère inquiétude; en petit-fils dont l'âge et l'exemple du père, les brassières dans lesquelles ils étaient scellés, rassuraient contre les grands talents de l'aîné [1], sur la grandeur du second, qui de son trône reçut toujours la loi de son aïeul dans une soumission parfaite [2], et sur les fougues de l'enfance du troisième, qui ne tinrent rien de ce dont elles avaient inquiété [3]; un neveu qui, avec des pointes de débauche, tremblait devant lui, en qui son esprit, ses talents, ses velléités légères et les fous propos de quelques débordés qu'il ramassait, disparaissaient au moindre mot, souvent au moindre regard [4]. Descendant plus bas, des princes du sang de même trempe, à commencer par le grand Condé, devenu la frayeur et la bassesse même, jusque devant les ministres, depuis son retour à la paix des Pyrénées; M. le Prince son fils, le plus vil et le plus prostitué des courtisans; M. le Duc avec un courage plus élevé, mais farouche, féroce, par cela même le plus hors de mesure de pouvoir se faire craindre, et avec ce caractère, aussi timide que pas un des siens à l'égard du roi et du gouvernement; des deux princes de Conti si aimables, l'aîné mort sitôt, l'autre avec tout son esprit, sa valeur, ses grâces, son savoir, le cri public en sa faveur jusqu'au milieu de la cour, mourant de peur de tout, accablé sous la haine du roi, dont les dégoûts lui coûtèrent enfin la vie [5].

Les plus grands seigneurs, lassés et ruinés des longs troubles, et assujettis par nécessité. Leurs successeurs séparés, désunis, livrés à l'ignorance, au frivole, aux plaisirs, aux folles dépenses, et, pour ceux qui pensaient

1. Le duc de Bourgogne; voyez page 39.

2. Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne sous le nom de Philippe V; page 122.

3. Le duc de Berry; page 44.

4. Le duc d'Orléans; page 107.

5. On trouvera le portrait de ce prince page 51.

le moins mal, à la fortune, et dès lors à la servitude et à l'unique ambition de la cour. Des parlements subjugués à coups redoublés, appauvris, peu à peu l'ancienne magistrature éteinte avec la doctrine et la sévérité des mœurs, farcis en la place d'enfants de gens d'affaires, de sots du bel air, ou d'ignorants pédants, avares, usuriers, aimant le sac, souvent vendeurs de justice, et de quelques chefs glorieux jusqu'à l'insolence, d'ailleurs vides de tout. Nul corps ensemble, et, par laps de temps, presque personne qui osât, même à part soi, avoir aucun dessein, beaucoup moins s'en ouvrir à qui que ce soit. Enfin, jusqu'à la division des familles les plus proches parmi les considérables, l'entière méconnaissance des parents et des parentes, si ce n'est à porter les deuils les plus éloignés; peu à peu tous les devoirs absorbés par un seul que la nécessité fit, qui fut de craindre et de tâcher à plaire. De là cette intérieure tranquillité jamais troublée que par la folie momentanée du chevalier de Rohan, frère du père de M. de Soubise [1], qui la paya incontinent de sa tête, et par ce mouvement des Cévennes qui inquiéta plus qu'il ne valut, dura peu et fut sans aucune suite, quoique arrivé en pleine et fâcheuse guerre contre toute l'Europe [2].

De là cette autorité sans bornes qui put tout ce qu'elle voulut et qui trop souvent voulut tout ce qu'elle put, et qui ne trouva jamais la plus légère résistance, si on excepte plutôt des apparences que des réalités, sur des matières de Rome, et en dernier lieu sur la constitution [3]. C'est là ce qui s'appelle vivre et régner.

1. Allusion à une conspiration fomentée par ce personnage en Normandie en 1675.

2. La guerre des Camisards.

3. Allusion aux querelles religieuses de la fin du règne.

8. Grandeur du roi dans les revers.

Mais Saint-Simon reconnaît que si Louis XIV, dans le cours de sa vie, montra souvent un esprit étroit et mesquin, rien n'égala la constance avec laquelle il supporta les maux de tout genre qui le frappèrent pendant les dernières années de son règne.

Accablé au dehors par des ennemis irrités qui se jouaient de son impuissance qu'ils voyaient sans ressource, et qui insultaient à sa gloire passée, il se trouvait sans secours, sans ministres, sans généraux, pour les avoir faits et soutenus par goût et par fantaisie, et par le fatal orgueil de les avoir voulu et cru former lui-même. Déchiré au dedans par les catastrophes les plus intimes et les plus poignantes, sans consolation de personne, en proie à sa propre faiblesse, réduit à lutter seul contre les horreurs mille fois plus affreuses que ses plus sensibles malheurs, qui lui étaient sans cesse présentées par ce qui lui restait de plus cher et de plus intime, et qui abusait ouvertement et sans aucun frein de la dépendance où il s'était laissé tomber et dont il ne pouvait et ne voulait pas même se relever quoiqu'il en sentît tout le poids, incapable d'ailleurs, et par un goût invinciblement dominant, et par une habitude tournée en nature, de faire aucune réflexion sur l'intérêt et la conduite de ses geôliers ; au milieu de ces fers domestiques, cette constance, cette fermeté d'âme, cette égalité extérieure, ce soin toujours le même de tenir tant qu'il pouvait le timon, cette espérance contre toute espérance, par courage, par sagesse, par non-aveuglement, ces dehors du même roi en toutes choses, c'est ce dont peu d'hommes auraient été capables, c'est ce qui aurait pu lui mériter le nom de grand, qui lui avait été si prématuré. Ce fut aussi ce qui lui acquit la véritable admiration de toute l'Europe, celle de tous ses sujets qui en furent témoins, et ce qui lui ra-

mena tant de cœurs qu'un règne si long et si dur lui avait aliénés.

9. Mme de Maintenon.

A côté du roi, se tenant dans une ombre discrète, se place Mme de Maintenon, mariée secrètement à Louis XIV depuis 1685. C'est un des personnages les plus exécrés de Saint-Simon, qui lui impute la plus grande partie des fautes de la fin du règne de Louis XIV.

C'était une femme de beaucoup d'esprit, que les meilleures compagnies, où elle avait d'abord été soufferte, et dont bientôt elle fit le plaisir, avaient fort polie et ornée de la science du monde, et que la galanterie avait achevé de tourner au plus agréable. Ses divers états l'avaient rendue flatteuse, insinuante, complaisante, cherchant toujours à plaire. Le besoin de l'intrigue, toutes celles qu'elle avait vues, en plus d'un genre, et de beaucoup desquelles elle avait été, tant pour elle-même que pour en servir d'autres, l'y avaient formée et lui en avaient donné le goût, l'habitude et toutes les adresses. Une grâce incomparable à tout, un air d'aisance, et toutefois de retenue et de respect, qui par sa longue bassesse lui était devenu naturel, aidait merveilleusement ses talents, avec un langage doux, juste, en bons termes, et naturellement éloquent et court. Son beau temps, car elle avait trois ou quatre ans de plus que le roi, avait été celui des conversations, de la belle galanterie, en un mot de ce qu'on appelait les ruelles, lui en avait tellement donné l'esprit, qu'elle en retint toujours le goût et la plus forte teinture. Le précieux et le guindé ajouté à l'air de ce temps-là, qui en tenoit un peu, s'était augmenté par le vernis de l'importance, et s'accrut depuis par celui de la dévotion, qui devint le caractère principal et qui fit semblant d'absorber tout le reste. Il lui était capital pour se maintenir où il l'avait portée et ne le fut pas moins pour gouverner. Ce dernier point était son être, tout le reste y fut sacrifié

sans réserve. La droiture et la franchise étaient trop difficiles à accorder avec une telle vue et avec une telle fortune ensuite, pour imaginer qu'elle en retint plus que la parure. Elle n'était pas ainsi tellement fausse que ce fût son véritable goût, mais la nécessité lui en avait de longue main donné l'habitude, et sa légèreté naturelle la faisait paraître au double de fausseté plus qu'elle n'en avait.

Elle n'avait de suite eu rien que par contrainte et par force. Son goût était de voltiger en connaissances, et en amis comme en amusements, excepté quelques amis fidèles de l'ancien temps, sur qui elle ne varia point, et quelques nouveaux des derniers temps qui lui étaient devenus nécessaires. A l'égard des amusements, elle ne les put guère varier depuis qu'elle se vit reine. Son inégalité tomba en plein sur le solide et fit par là de grands maux. Aisément engouée, elle l'était à l'excès ; aussi facilement déprise, elle se dégoûtait de même, et l'un et l'autre très souvent sans cause ni raison.

Son habile politique lui acquit une extrême puissance.

Les suites, les succès, l'entière confiance, la rare dépendance, la toute-puissance, l'adoration publique universelle, les ministres, les généraux d'armée, la famille royale la plus proche, tout en un mot à ses pieds ; tout bon et tout bien par elle, tout réprouvé sans elle, les hommes, les affaires, les choses, les choix, les justices, les grâces, la religion, tout sans exception en sa main, et le roi et l'État ses victimes, quelle elle fut, cette fée incroyable, et comment elle gouverna sans lacune, sans obstacle, sans nuage le plus léger, plus de trente ans entiers, et même trente-deux, c'est l'incomparable spectacle qu'il s'agit de se retracer, et qui a été celui de toute l'Europe.

CHAPITRE II

LA FAMILLE ROYALE

1. Monsieur.

On désignait sous ce titre le frère du roi, Philippe d'Orléans. Son rang lui donnait une place importante à la cour ; sa nullité et la politique jalouse de Louis XIV le tinrent toujours éloigné des affaires.

C'était un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout avec une longue perruque tout étalée en devant, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toutes sortes de parfums, et en toutes choses la propreté même. On l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge. Le nez fort long, la bouche et les yeux beaux, le visage plein, mais fort long. Tous ses portraits lui ressemblent. J'étais piqué à le voir qu'il fît souvenir qu'il était fils de Louis XIII à ceux de ce grand prince, duquel, à la valeur près, il était si complètement dissemblable.

... Du reste, Monsieur, qui avec beaucoup de valeur avait gagné la bataille de Cassel[1], et qui en avait toujours montré une fort naturelle en tous les sièges où il s'était trouvé, n'avait d'ailleurs que les mauvaises qualités des femmes. Avec plus de monde que d'esprit, et nulle lecture, quoique avec une connaissance étendue et juste des maisons[2], des naissances et des alliances, il n'était capable de rien. Personne de si mou de corps et d'esprit, de plus faible, de plus timide, de plus trompé, de plus gouverné, ni de plus méprisé par ses favoris, et très souvent malmené par eux. Tracassier et incapable de garder au-

1. Philippe d'Orléans remporta cette victoire sur Guillaume III en 1677.

2. Saint-Simon désigne par ce mot la généalogie des familles de la cour.

cun secret, soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa cour pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser et redisant des uns aux autres.

Cependant

le gros de la cour perdit en Monsieur : c'était lui qui y jetait les amusements, l'âme, les plaisirs, et quand il la quittait tout y semblait sans vie et sans action.

2. Insensibilité du roi à la mort de son frère.

La mort de son frère émut peu Louis XIV ; il voulut que, malgré ce deuil, on continuât le train de vie habituel de la cour.

Après un si affreux spectacle, tant de larmes et tant de tendresse, personne ne douta que les trois jours qui restaient du voyage de Marly ne fussent extrêmement tristes, lorsque, ce même lendemain de la mort de Monsieur ; des dames du palais entrant chez Mme de Maintenon où était le roi avec elle et Mme la duchesse de Bourgogne sur le midi, elles l'entendirent de la pièce où elles se tenaient, joignant la sienne, chantant des prologues d'opéra. Un peu après, le roi, voyant Mme la duchesse de Bourgogne fort triste en un coin de la chambre, demanda avec surprise à Mme de Maintenon ce qu'elle avait à être si mélancolique, et se mit à la réveiller, puis à jouer avec elle et quelques dames du palais qu'il fit entrer pour les amuser tous deux. Ce ne fut pas tout que ce particulier. Au sortir du dîner ordinaire, c'est-à-dire un peu après deux heures, et vingt-six heures après la mort de Monsieur, Mgr le duc de Bourgogne demanda au duc de Montfort s'il voulait jouer au brelan. « Au brelan ! s'écria Montfort avec un étonnement extrême, vous n'y songez donc pas, Monsieur est encore tout chaud. — Pardonnez-moi, répondit le prince, j'y songe fort bien; mais le roi ne veut pas qu'on s'ennuie à Marly, m'a or-

donné de faire jouer tout le monde, et, de peur que personne ne l'osât faire le premier, d'en donner moi l'exemple. » De sorte qu'ils se mirent à faire un brelan, et que le salon fut bientôt rempli de tables de jeu.

Cette insensibilité semble d'ailleurs être naturelle à la famille des Bourbons, témoin l'étrange conduite du petit-fils de Louis XIV, le roi d'Espagne, Philippe V, au moment de la mort de sa première femme.

Le roi d'Espagne en fut extrêmement touché, mais un peu à la royale. On l'obligea à chasser et à aller tirer pour prendre l'air. Il se trouva en une de ces promenades lors du transport du corps de la reine à l'Escurial[1], et à portée du convoi. Il le regarda, le suivit des yeux, et continua sa chasse. Ces princes sont-ils faits comme les autres humains ? »

3. Madame.

Monsieur avait épousé en secondes noces Charlotte-Élisabeth de Bavière, connue sous le nom de princesse Palatine. Elle portait le titre de Madame. C'était une singulière personne.

Elle était forte, courageuse, Allemande au dernier point, franche, droite, bonne et bienfaisante, noble et grande en toutes ses manières, et petite au dernier point, surtout ce qui regardait ce qui lui était dû. Elle était sauvage, toujours enfermée à écrire, hors les courts temps de cour chez elle; du reste, seule avec ses dames : dure, rude, se prenant aisément d'aversion et redoutable par les sorties qu'elle faisait quelquefois, et sur quiconque; nulle complaisance, nul tour dans l'esprit, quoiqu'elle ne manquât pas d'esprit; nulle flexibilité; jalouse, comme on l'a dit, jusqu'à la dernière petitesse, de tout ce qui lui était dû; la figure et le rustre d'un

1. Palais où se trouvait la sépulture des princes espagnols.

Suisse, capable avec cela d'une amitié tendre et inviolable.

Elle témoignait peu de sympathie pour son mari, et les gens dont il s'entourait; à Saint-Cloud,

elle boudait souvent la compagnie,... et passait toute la journée dans un cabinet qu'elle s'était choisi, où les fenêtres étaient à plus de dix pieds de terre, à considérer les portraits des Palatins et d'autres princes allemands dont elle l'avait tapissé, et à écrire des volumes de lettres tous les jours de sa vie et de sa main, dont elle faisait elle-même les copies qu'elle gardait.

4. Monseigneur.

Le dauphin, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, qui portait le titre de Monseigneur, fut constamment éclipsé par la gloire de son père; Saint-Simon le tient en médiocre estime.

Monseigneur était plutôt grand que petit, fort gros, mais sans être trop entassé, l'air fort haut et fort noble, sans rien de rude, et il aurait eu le visage fort agréable si M. le prince de Conti, le dernier mort, ne lui avait pas cassé le nez par malheur en jouant étant tous deux enfants. Il était d'un fort beau blond; il avait le visage fort rouge de hâle partout et fort plein, mais sans aucune physionomie; les plus belles jambes du monde, les pieds singulièrement petits et maigres. Il tâtonnait toujours en marchant et mettait le pied à deux fois; il avait toujours peur de tomber, et il se faisait aider pour peu que le chemin ne fût pas parfaitement droit et uni.

Monseigneur était sans vice ni vertu, sans lumières ni connaissances quelconques, radicalement incapable d'en acquérir, très paresseux, sans imagination ni produc-

1. Nous possédons encore aujourd'hui la plus grande partie de cette correspondance; c'est une des sources les plus précieuses de l'histoire de la fin du règne de Louis XIV.

tion, sans goût, sans choix, sans discernement, né pour l'ennui qu'il communiquait aux autres et pour être une boule roulante au hasard par l'impulsion d'autrui, opiniâtre et petit en tout à l'excès, de l'incroyable facilité à se prévenir et à tout croire qu'on a vue; livré aux plus pernicieuses mains, incapable d'en sortir ni de s'en apercevoir, absorbé dans sa graisse et dans ses ténèbres, et que, sans avoir aucune volonté de mal faire, il eût été un roi pernicieux.

5. Mort de Monseigneur.

Le récit de la mort de Monseigneur, la description de la cour à ce moment, comptent parmi les pages capitales des *Mémoires*. Le prince était brusquement tombé malade à Meudon; mais sa maladie avait d'abord paru peu sérieuse.

Pendant que le roi soupait ainsi tranquillement, la tête commença à tourner à ceux qui étaient dans la chambre de Monseigneur. Fagon[1] et les autres entassèrent remèdes sur remèdes sans en attendre l'effet. Le curé, qui tous les soirs avant de se retirer chez lui allait savoir des nouvelles, trouva, contre l'ordinaire, toutes les portes ouvertes et les valets éperdus. Il entra dans la chambre, où voyant de quoi il n'était que trop tardivement question, il courut au lit, prit la main de Monseigneur, lui parla de Dieu; et le voyant plein de connaissance, mais presque hors d'état de parler, il en tira ce qu'il put par une confession dont qui que ce soit ne s'était avisé, lui suggéra des actes de contrition. Le pauvre prince en répéta distinctement quelques mots, confusément les autres, se frappant la poitrine, serra la main au curé, parut pénétré des meilleurs sentiments, et reçut d'un air contrit et désireux l'absolution du curé.

Cependant le roi sortait de table, et pensa tomber à la renverse lorsque Fagon se présentant à lui lui cria, tout

1. Premier médecin du roi.

troublé, que tout était perdu. On peut juger quelle horreur saisit tout le monde en ce passage si subit d'une sécurité entière à la plus désespérée extrémité.

Le roi, à peine à lui-même, prit à l'instant le chemin de l'appartement de Monseigneur et réprima très sèchement l'indiscret empressement de quelques courtisans à le retenir, disant qu'il voulait voir encore son fils, et s'il n'y avait plus de remède. Comme il était près d'entrer dans la chambre, Mme la princesse de Conti, qui avait eu le temps d'accourir chez Monseigneur dans ce court intervalle de la sortie de table, se présenta pour l'empêcher d'entrer. Elle le repoussa même des mains et lui dit qu'il ne fallait plus désormais penser qu'à lui-même. Alors le roi, presque en faiblesse d'un renversement si subit et si entier, se laissa aller sur un canapé qui se trouva à l'entrée de la porte du cabinet par lequel il était entré, qui donnait dans la chambre. Il demandait des nouvelles à tout ce qui en sortait, sans que presque personne osât lui répondre. En descendant chez Monseigneur, car il logeait au-dessus de lui, il avait envoyé chercher le P. Tellier[1], qui venait de se mettre au lit; il fut bientôt habillé et arrivé dans la chambre; mais il n'était plus temps, à ce qu'ont dit depuis tous les domestiques, quoique le jésuite, peut-être pour consoler le roi, lui eût assuré qu'il avait donné une absolution bien fondée. Mme de Maintenon, accourue auprès du roi et assise sur le même canapé, tâchait de pleurer. Elle essayait d'emmener le roi, dont les carrosses étaient déjà prêts dans la cour, mais il n'y eut pas moyen de l'y faire résoudre que Monseigneur ne fût expiré.

Le roi se décida alors à partir.

... L'appartement était de plain-pied à la cour; et comme il se présenta pour monter en carrosse, il trouva devant lui la berline de Monseigneur Il fit signe de la main

1. Confesseur du roi.

qu'on lui amenât un autre carrosse, par la peine que lui faisait celui-là. Il n'en fut pas néanmoins tellement occupé que, voyant Pontchartrain[1], il ne l'appelât pour lui dire d'avertir son père et les autres ministres de se trouver le lendemain matin un peu tard à Marly pour le conseil d'État ordinaire du mercredi. Sans commenter ce sang-froid, je me contenterai de rapporter la surprise extrême de tous les témoins et de tous ceux qui l'apprirent. Pontchartrain répondit que, ne s'agissant que d'affaires courantes, il vaudrait mieux remettre le conseil d'un jour que de l'en importuner. Le roi y consentit. Il monta avec peine en carrosse, appuyé des deux côtés; Mme de Maintenon tout de suite après, qui se mit à côté de lui; Mme la duchesse et Mme la princesse de Conti montèrent après elle et se mirent sur le devant. Une foule d'officiers de Monseigneur se jetèrent à genoux tout du long de la cour, des deux côtés, sur le passage du roi, lui criant avec des hurlements étranges d'avoir compassion d'eux, qui avaient tout perdu et qui mouraient de faim.

Le roi revint à Versailles; sitôt la nouvelle connue, Saint-Simon courut au château; la cour lui offrit alors un spectacle dont son esprit curieux se délecta.

... Enfoncé en moi-même, je ne laissai pas de percer de mes regards clandestins chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement, d'y délecter ma curiosité, d'y nourrir les idées que je m'étais formées de chaque personnage, qui ne m'ont jamais guère trompé, et de tirer de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est si rarement maître, et qui par là, à qui connaît la carte et les gens, deviennent des indictions sûres des liaisons et des sentiments les moins visibles en tous autres temps rassis.

Autour des enfants de Monseigneur, le duc de Bourgogne

1. Secrétaire de la marine.

et le duc de Berry, s'était aussitôt rassemblée la cour. Comme la foule s'entassait dans un petit salon de l'appartement, le duc de Beauvilliers, premier gentilhomme de la chambre, fit passer les princes dans le salon, une pièce plus vaste, auprès de la grande galerie des Glaces.

Les deux princes, ayant chacun sa princesse à son côté, s'assirent sur un même canapé près des fenêtres, le dos à la galerie, tout le monde épars, assis et debout et en confusion dans ce salon, et les dames les plus familières par terre aux pieds ou proche du canapé des princes.

Là, dans la chambre et par tout l'appartement, on lisait apertement sur les visages. Monseigneur n'était plus; on le savait, on le disait, nulle contrainte ne retenait plus à son égard, et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle confus de cette nuit si rassemblée.

Les premières pièces offraient les mugissements continus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux, et pour les consoler d'une autre qu'ils ne prévoyaient qu'avec transissement, et qui par celle-ci devenait la leur propre. Parmi eux s'en remarquaient d'autres des plus éveillés de gens principaux de la cour, qui étaient accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étaient balayeurs.

Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés,

et de cabale frappée, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les plus politiques, les yeux fichés à terre et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement si peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière; les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots qui avaient le caquet en partage, les questions et le redoublement du désespoir des affligés, et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenaient aussi tenaces en place que les plus touchés, en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements, mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leur corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis ou mal debout; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux; les accidents momentanés qui arrivaient de ces rencontres; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer; un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux, les distinguaient malgré qu'ils en eussent.

Les deux princes et les deux princesses assises à leurs côtés, prenant soin d'eux, étaient les plus exposés à la pleine vue. Mgr le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douceur, des larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berry, tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes

pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande, et poussait non des sanglots, mais des cris, mais des hurlements. Il se taisait parfois, mais de suffocation, puis éclatait, mais avec un tel bruit, et un bruit si fort la trompette forcée du désespoir, que la plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume ou par un aiguillon de bienséance. Cela fut au point qu'il fallut le déshabiller là même, et se précautionner de remèdes et de gens de la faculté. Mme la duchesse de Berry était hors d'elle. Le désespoir le plus amer était peint avec horreur sur son visage. On y voyait comme écrite une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt; des intervalles secs, mais profonds et farouches, puis un torrent de larmes et de gestes involontaires, et cependant retenus, qui montraient une amertume d'âme extrême, fruit de la méditation profonde qui venait de précéder[1]. Souvent réveillée par les cris de son époux, prompte à le secourir, à le soutenir, à l'embrasser, à lui présenter quelque chose à sentir, on voyait un soin vif pour lui, mais tôt après une chute profonde en elle-même, puis un torrent de larmes qui lui aidaient à suffoquer ses cris. Mme la duchesse de Bourgogne consolait aussi son époux, et y avait moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée, à quoi pourtant, sans rien montrer de faux, on voyait bien qu'elle faisait de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie, mais qui se refuse au plus grand besoin. Le fréquent moucher répondait aux cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle et souvent entretenues avec soin fournissaient à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux et barbouiller le visage, et cependant le coup d'œil fréquemment dérobé se promenait sur l'assistance et sur la contenance de chacun.

1. Dans la suite de ses *Mémoires*, Saint-Simon nous apprend que cette ambitieuse avait été désolée, lors de la mort de Monseigneur, de voir son beau-frère et sa belle-sœur, le duc et la duchesse de Bourgogne, parvenir aux rangs de dauphin et de dauphine.

Le duc de Beauvilliers, debout auprès d'eux, l'air tranquille et froid, comme à chose non avenue ou à spectacle ordinaire, donnait ses ordres pour le soulagement des princes, pour que peu de gens entrassent, quoique les portes fussent ouvertes à chacun[1], en un mot pour tout ce qu'il était besoin, sans empressement, sans se méprendre en quoi que ce soit, ni aux gens ni aux choses ; vous l'auriez cru au lever ou au petit coucher servant à l'ordinaire. Ce flegme dura sans la moindre altération, également éloigné d'être aise par la religion, et de cacher aussi le peu d'affliction qu'il ressentait pour conserver toujours la vérité.

Madame, rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant, fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir crier et pleurer parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarades.

Cette arrivée de Madame ne fut pas le seul incident burlesque qui égaya un moment cette triste scène.

Dans la galerie[2] et dans ce salon, il y avait plusieurs lits de veille, comme dans tout le grand appartement, pour la sûreté, où couchaient des Suisses de l'appartement et des frotteurs, et il y avait été mis à l'ordinaire avant les mauvaises nouvelles de Meudon.

Quelques dames étaient appuyées auprès d'un de ces lits et causaient.

Au fort de la conversation de ces dames, Mme de Castries, qui touchait au lit, le sentit remuer et en fut fort effrayée, car elle l'était de tout, quoique avec beaucoup d'esprit. Un moment après elles virent un gros bras presque

1. Il exerçait ces fonctions à titre de premier gentilhomme de la chambre.

2. Il s'agit ici de la grande galerie des Glaces.

nu relever tout à coup le pavillon, qui leur montra un bon gros Suisse entre deux draps, demi-éveillé et tout ébahi, très long à reconnaître son monde, qu'il regardait fixement l'un après l'autre, et qui enfin, ne jugeant pas à propos de se lever en si grande compagnie, se renfonça dans son lit et ferma son pavillon. Le bonhomme s'était apparemment couché avant que personne eût rien appris, et avait assez profondément dormi depuis pour ne s'être réveillé qu'alors. Les plus tristes spectacles sont assez souvent sujets aux contrastes les plus ridicules.

Ce spectale inspire à Saint-Simon de curieuses réflexions sur la cour.

Il faut avouer que, pour qui est bien au fait de la carte intime d'une cour, les premiers spectacles d'événements rares de cette nature, si intéressants à tant de divers égards, sont d'une satisfaction extrême. Chaque visage vous rappelle les soins, les intrigues, les sueurs employés à l'avancement des fortunes, à la formation, à la force des cabales; les adresses à se maintenir et en écarter d'autres, les moyens de toute espèce mis en œuvre pour cela; les liaisons plus ou moins avancées, les éloignements, les froideurs, les haines, les mauvais offices, les manèges, les avances, les ménagements, les petitesses, les bassesses de chacun; le déconcertement des uns au milieu ou au comble de leurs espérances; la stupeur de ceux qui en jouissaient en plein, le poids donné du même coup à leurs contraires et à la cabale opposée; la vertu de ressort qui pousse dans cet instant leurs menées et leurs concerts à bien, la satisfaction extrême et inespérée de ceux-là, et j'en étais des plus avant, la rage qu'en conçoivent les autres, leur embarras et leur dépit à le cacher. La promptitude des yeux à voler partout en sondant les âmes, à la faveur de ce premier trouble de surprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait cru de quelques-uns faute de cœur ou d'assez d'esprit en eux, et

plus en d'autres qu'on avait pensé, tout cet amas d'objets vifs et de choses si importantes forme un plaisir à qui le sait prendre qui, tout peu solide qu'il devient, est un des plus grands dont on puisse jouir dans une cour.

6. Le duc de Bourgogne.

La mort de Monseigneur donna le titre de dauphin à son fils, le duc de Bourgogne, le prince favori de Saint-Simon, pour lequel il n'a pas assez d'éloges.

Il était plutôt petit que grand, le visage long et brun, le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux, toujours perçant, et une physionomie agréable, haute, fine, spirituelle jusqu'à inspirer de l'esprit. Le bas du visage assez pointu, et le nez long, élevé, mais point beau, n'allait pas si bien; des cheveux châtains si crépus et en telle quantité qu'ils bouffaient à l'excès; les lèvres et la bouche agréables quand il ne parlait point, mais, quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le râtelier supérieur s'avançait trop et emboîtait presque celui de dessous, ce qui, en parlant et en riant, faisait un effet désagréable. Il avait les plus belles jambes et les plus beaux pieds qu'après le roi j'aie jamais vus à personne, mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion du corps.

Mais dans son enfance sa taille avait dévié, et il devint légèrement bossu.

Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux, tant d'esprit si élevé, et parvenu à la vertu la plus extraordinaire et à la plus éminente et à la plus solide piété, ce prince ne se vit jamais tel qu'il était pour sa taille, ou ne s'y accoutuma jamais. C'était une faiblesse qui mettait en garde contre les distractions et les indiscrétions, et qui donnait de la peine à ceux de ses gens qui, dans son habil-

lement et dans l'arrangement de ses cheveux, masquaient ce défaut naturel le plus qu'il leur était possible, mais bien en garde de lui laisser sentir qu'ils aperçussent ce qui était si visible. Il en faut conclure qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exactement parfait.

Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de belles passions, et toutes si ardentes, n'était pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers[1], qui en sentait également les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience, la variété des remèdes.

Cette éducation, où Fénelon eut le principal rôle, transforma le jeune prince.

Mais Dieu, qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et entre dix-huit et vingt ans il accomplit son œuvre. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs, et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné. La brièveté des jours faisait toute sa douleur. Il mit toute sa force et sa consolation dans la prière, et ses préservatifs en de pieuses lectures. Son goût pour les sciences abstraites, sa facilité à les pénétrer, lui déroba d'abord un temps qu'il reconnut bientôt devoir à l'instruction des choses de son état et à la bienséance d'un rang destiné à régner et à tenir en attendant une cour.

L'apprentissage de la dévotion et l'appréhension de sa faiblesse pour les plaisirs le rendirent d'abord sauvage. La vigilance sur lui-même, à qui il ne passait rien et à qui il croyait devoir ne rien passer, le renferma dans son cabinet comme dans un asile impénétrable aux occasions.

1. Gouverneur du prince.

Que le monde est étrange! il l'eût abhorré dans son premier état, et il fut tenté de mépriser le second. Le prince le sentit, et le supporta; il attacha avec joie cette sorte d'opprobre à la croix de son Sauveur, pour se confondre soi-même dans l'amer souvenir de son orgueil passé. Ce qui lui fut de plus pénible, il le trouva dans les traits appesantis de sa plus intime famille. Le roi, avec sa dévotion et sa régularité d'écorce, vit bientôt avec un secret dépit un prince de cet âge censurer, sans le vouloir, sa vie par la sienne, se refuser un bureau neuf, pour donner aux pauvres le prix qui y était destiné, et le remercier modestement d'une dorure nouvelle dont on voulait rajeunir son petit appartement.

... Cependant, rentré de plus en plus en lui-même par le scrupule de déplaire au roi, de rebuter Monseigneur, de donner aux autres de l'éloignement de la vertu, l'écorce rude et dure peu à peu s'adoucit, mais sans intéresser la solidité du trône. Il comprit enfin ce que c'est que quitter Dieu pour Dieu, et que la pratique fidèle des devoirs propres de l'état où Dieu a mis est la piété solide, qui lui est la plus agréable. Il se mit donc à s'appliquer presque uniquement aux choses qui pouvaient l'instruire au gouvernement; il se prêta plus au monde, il le fit même avec tant de grâce et un air si naturel, qu'on sentit bientôt sa raison de s'y être refusé, et sa peine à ne faire que s'y prêter, et le monde qui se plaît tant à être aimé commença à devenir réconciliable.

Malheureusement une mort prématurée enleva le jeune prince en 1712. Ce coup frappa rudement Saint-Simon, qui vit dans cette fin si rapide un châtiment infligé par Dieu à la France.

Grand Dieu! quel spectacle vous donnâtes en lui!... quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix! on ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances, elle s'éleva bien au-dessus. Quelles tendres mais tranquilles vues! quel surcroît de détachement! quels vifs élans d'ac-

tions de grâces d'être préservé du sceptre et du compte qu'il en faut rendre ! quelle soumission, et combien parfaite! quel ardent amour de Dieu! quel perçant regard sur son néant et ses péchés! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde! quelle religieuse et humble crainte! quelle tempérée confiance! quelle sage paix! quelles lectures! quelles prières continuelles! quel ardent désir des derniers sacrements! quel profond recueillement! quelle invincible patience! quelle douceur, quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchait! quelle charité pure qui le pressait d'aller à Dieu! La France tomba enfin sous ce dernier châtiment; Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas. La terre n'en était pas digne, il était mûr déjà pour la bienheureuse éternité.

7. La duchesse de Bourgogne.

Quelques jours avant le duc de Bourgogne était morte sa femme, Marie-Adélaïde de Savoie, fille du duc de Savoie, qui avait épousé le jeune prince en 1697.

Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtain brun fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries, dont elle parlait et se moquait la première, le plus beau teint et la plus belle peau, peu de gorge, mais admirable, le cou long avec un soupçon de goitre qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue; aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nuées : elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était

en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

Elle voulait plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaieté jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par les grâces, la justesse et la perfection de sa danse. Elle aimait le jeu, s'amusait au petit jeu, car tout l'amusait; elle préférait le gros, y était nette, exacte, la plus belle joueuse du monde, et en un instant faisait le jeu de chacun, également gaie et amusée à faire, les après-dînées, des lectures sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses; on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien jusqu'à sa santé, elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses, et sans cesse, pour gagner le roi et Mme de Maintenon, et le roi par elle.

Elle y réussit pleinement.

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec Mme de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que ma tante, pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus

importantes, entrant chez le roi à toute heure, même des moments pendant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle fut contre Pontchartrain[1], qu'elle nommait quelquefois au roi « votre vilain borgne », ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre Chamillart. Si libre, qu'entendant un soir le roi et Mme de Maintenon parler avec affection de la cour d'Angleterre dans les commencements qu'on espéra la paix pour la reine Anne : « Ma tante, se mit-elle à dire, il faut convenir qu'en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois; et savez-vous bien pourquoi, ma tante? » Et toujours courant et gambadant : « C'est que sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes sous les reines. » L'admirable est qu'ils en rirent tous deux et qu'ils trouvèrent qu'elle avait raison.

La mort de la duchesse de Bourgogne laissa un grand vide dans la cour.

Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements même, et toutes espèces de grâces; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour; elle l'animait tout entière, elle en remplissait tous les lieux à la fois, elle y occupait tout, elle en pénétrait tout l'intérieur. Si la cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais princesse si regrettée, jamais il n'en fut si digne de l'être; aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux qui n'a pu être diminué.

8. Le duc de Berry.

Monseigneur avait eu trois fils : le duc de Bourgogne, le duc de Berry et le duc d'Anjou. Le duc d'Anjou devint roi

1. (1676-1747.) Fils de Pontchartrain qui fut chancelier, succéda à son père comme secrétaire d'État à la marine, en 1693, et fut forcé de se démettre de sa charge au début de la Régence.

2. Voyez page 52.

d'Espagne, sous le nom de Philippe V; le duc de Berry continua à vivre à la cour de France; il n'avait pas, suivant Saint-Simon, la haute valeur de son aîné.

M. le duc de Berry était de la hauteur ordinaire de la plupart des hommes, assez gros, et de partout, d'un beau blond, un visage frais, assez beau, et qui marquait une brillante santé. Il était fait pour la société et pour les plaisirs, qu'il aimait tous; le meilleur homme, le plus doux, le plus compatissant, le plus accessible, sans gloire et sans vanité, mais non sans dignité, ni sans se sentir. Il avait un esprit médiocre, sans aucunes vues et sans imagination, mais un très bon sens, et le sens droit, capable d'écouter, d'entendre, et de prendre toujours le bon parti entre plusieurs spécieux. Il aimait la vérité, la justice, la raison; tout ce qui était contraire à la religion le peinait à l'excès; sans avoir une piété marquée, il n'était pas sans fermeté, et haïssait la contrainte.

Malheureusement il montra dans son enfance peu de goût pour l'étude.

Cela lui émoussa l'esprit, lui abattit le courage, et le rendit d'une timidité si outrée qu'il en devint inepte à la plupart des choses, jusqu'aux bienséances de son état, jusqu'à ne savoir que dire aux gens avec qui il n'était pas accoutumé, et n'oser ni répondre ni faire une honnêteté, dans la crainte de mal dire, enfin jusqu'à s'être persuadé qu'il n'était qu'un sot et une bête propre à rien. Il le sentait et il en était outré.

9. Les légitimés.

Louis XIV n'avait eu d'enfant légitime que Monseigneur; mais de ses maîtresses, il avait eu d'autres enfants : de Mlle de La Vallière, il eut le comte de Vermandois et Mlle de Blois, qui épousa le prince de Conti; de Mme de Montespan, il eut le duc du Maine, le comte de Toulouse, et deux filles dont l'une

épousa le duc de Bourbon, et l'autre le duc d'Orléans. Pendant les dernières années de sa vie, Louis XIV voulut donner aux enfants qu'il avait eus de ses maîtresses les mêmes honneurs et les mêmes droits qu'aux descendants de son fils légitime. Cette prétention excite au plus haut point l'indignation de Saint-Simon; il la réprouve comme opposée aux lois du royaume, comme odieuse à la noblesse, parmi laquelle elle place au premier rang des enfants sans naissance; comme contraire aux enseignements de la religion, puisqu'elle consacre les fruits d'un double adultère. Aussi fut-il toute sa vie l'ennemi déclaré des princes légitimés, et en particulier de celui que la faveur de Louis XIV avait le plus comblé, le duc du Maine, dont il trace ainsi le portrait.

Avec de l'esprit, je ne dirai pas comme un ange, mais comme un démon, auquel il ressemblait si fort en malignité, en noirceur, en perversité d'âme, en desservices à tous, en services à personne, en marches profondes, en orgueil le plus superbe, en fausseté exquise, en artifices sans nombre, en simulations sans mesure, et encore en agréments, en l'art d'amuser, de divertir, de charmer quand il voulait plaire; c'était un poltron accompli de cœur et d'esprit, et, à force de l'être, le poltron le plus dangereux et le plus propre, pourvu que ce fût par-dessous terre, à se porter aux plus terribles extrémités pour parer ce qu'il jugeait avoir à craindre, et se porter aussi à toutes les souplesses et les bassesses les plus rampantes, auxquelles le diable ne perdait rien.

Il était de plus poussé par une femme de même trempe [1], dont l'esprit, et elle en avait aussi infiniment, avait achevé de se gâter et de se corrompre par la lecture des romans et des pièces de théâtre, dans les passions desquelles elle s'abandonnait tellement qu'elle a passé des années à les apprendre par cœur, et à les jouer publiquement elle-même. Elle avait du courage à l'excès, entreprenante, audacieuse, furieuse, ne connaissant que la passion présente et y postposant tout, indignée contre la pru-

1. C'était une fille du grand Condé.

dence et les mesures de son mari, qu'elle appelait mesures de faiblesse, à qui elle reprochait l'honneur qu'elle lui avait fait de l'épouser, qu'elle rendit petit et souple devant elle en le traitant comme un nègre, le ruinant de fond en comble sans qu'il osât proférer une parole, souffrant tout d'elle dans la frayeur qu'il en avait et dans la terreur que la tête acheva tout à fait de lui tourner. Quoiqu'il lui cachât assez de choses, l'ascendant qu'elle avait sur lui était incroyable, et c'était à coups de bâton qu'elle le poussait en avant.

Nul concert avec le comte de Toulouse; c'était un homme fort court, mais l'honneur, la vertu, la droiture, la vérité, l'équité même, avec un accueil aussi gracieux qu'un froid naturel, mais glacial, le pouvait permettre; de la valeur et de l'envie de faire, mais par les bonnes voies, et en qui le sens droit et juste, pour le très ordinaire, suppléait à l'esprit; fort appliqué d'ailleurs à savoir sa marine de guerre et de commerce et l'entendant très bien[1].

LES PRINCES DU SANG

La famille royale comprend encore les princes du sang; les plus importants sont les membres de la famille de Bourbon-Condé; ces princes ont fourni à Saint-Simon les originaux de quelques-uns de ses plus remarquables portraits.

1. Monsieur le Prince.

C'est d'abord M. le Prince, le fils aîné du grand Condé; on donnait, au XVIIe siècle, dans la maison de Condé, ce titre à l'aîné.

C'était un petit homme très mince et très maigre et dont le visage, d'assez petite mine, ne laissait pas d'imposer par le feu et l'audace de ses yeux, et un composé

1. Il occupait les fonctions de grand amiral de France.

des plus rares qui se soit guère rencontré. Personne n'a eu plus d'esprit et de toutes sortes d'esprit, ni rarement tant de savoir en presque tous les genres, et pour la plupart à fond, jusqu'aux arts et aux mécaniques, avec un goût exquis et universel. Jamais encore une valeur plus franche et plus naturelle, ni une plus grande envie de faire; et quand il voulait plaire, jamais tant de discernement, de grâces, de gentillesse, de politesse, de noblesse, tant d'art caché coulant comme de source. Personne aussi n'a jamais porté si loin l'invention, l'exécution, l'industrie, les agréments ni la magnificence des fêtes, dont il savait surprendre et enchanter, et dans toutes les espèces imaginables.

Jamais aussi tant de talents inutiles, tant de génie sans usage, tant et de si continuelle et si vive imagination, uniquement propre à être son bourreau et le fléau des autres; jamais tant d'épines et de danger dans le commerce, tant et de si sordide avarice, et de ménages bas et honteux, d'injustice, de rapines, de violences; jamais encore tant de hauteur, de prétentions sourdes, nouvelles, adroitement conduites, de subtilités d'usages, d'artifices à les introduire imperceptiblement, puis de s'en avantager, d'entreprises hardies et inouïes, de conquêtes à force ouverte, jamais en même temps une si vile bassesse, bassesse sans mesure aux plus petits besoins, ou possibilité d'en avoir; de là cette cour rampante aux gens de robe et des finances, aux commis et aux valets principaux, cette attention servile aux ministres, ce raffinement abject de courtisan auprès du roi, de là encore ses hauts et bas continuels avec tout le reste. Fils dénaturé, cruel père, mari terrible, maître détestable, pernicieux voisin, sans amitié, sans amis, incapable d'en avoir, jaloux, soupçonneux, inquiet sans aucune relâche, plein de manèges et d'artifices à découvrir et à scruter tout, à quoi il était occupé sans cesse, aidé d'une vivacité extrême et d'une pénétration surprenante, colère et d'un emportement à se porter aux derniers excès, même sur des bagatelles,

difficile en tout à l'excès, jamais d'accord avec lui-même et tenant tout chez lui dans le tremblement; à tout prendre, la fougue et l'avarice étaient ses maîtres qui le gourmandaient toujours. Avec cela un homme dont on avait peine à se défendre quand il avait entrepris d'obtenir par les grâces, le tour, la délicatesse de l'insinuation et de la flatterie, l'éloquence naturelle qu'il employait, mais parfaitement ingrat des services les plus grands, si la reconnaissance ne lui était utile à mieux.

2. Monsieur le Duc[1].

Le petit-fils de Condé, M. le Duc (Louis III), n'était, à en croire Saint-Simon, ni moins original ni moins redoutable que son père.

C'était un homme très considérablement plus petit que les plus petits hommes, qui, sans être gras, était gros de partout, la tête grosse à surprendre, et un visage qui faisait peur... Il était d'un jaune livide, l'air presque toujours furieux, mais en tout temps si fier, si audacieux, qu'on avait peine à s'accoutumer avec lui. Il avait de l'esprit, de la lecture, des restes d'une excellente éducation, de la politesse et des grâces même quand il voulait, mais il voulait très rarement; il n'avait ni l'avarice, ni l'injustice, ni la bassesse de ses pères, mais il en avait toute la valeur, et avait montré de l'application et de l'intelligence à la guerre. Il en avait aussi toute la malignité et toutes les adresses pour accroître son rang par des usurpations fines, et plus d'audace et d'emportement qu'eux encore à embler[2]. Ses mœurs perverses lui parurent une vertu, et d'étranges vengeances qu'il exerça plus d'une fois, et dont un particulier se serait bien mal trouvé, un apanage de sa grandeur. Sa férocité était extrême et se montrait en

1. Après la mort du précédent, on ne donna plus à l'aîné, dans la famille des Condés, que le titre de Monsieur le Duc.
2. Vieux mot souvent employé par Saint-Simon, qui signifie voler.

tout. C'était une meule toujours en l'air qui faisait fuir devant elle, et dont ses amis n'étaient jamais en sûreté, tantôt par des insultes extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles en face, et des chansons qu'il savait faire sur-le-champ, qui emportaient la pièce et qui ne s'effaçaient jamais ; aussi fut-il payé en même monnaie plus cruellement encore. D'amis il n'en eut point, mais des connaissances plus familières, la plupart étrangement choisies, et la plupart obscures comme il l'était lui-même autant que le pouvait être un homme de ce rang. Ces prétendus amis le fuyaient, il courait après eux pour éviter la solitude, et quand il en découvrait quelque repas, il y tombait comme par la cheminée, et leur faisait une sortie de s'être cachés de lui.

3. La duchesse.

La femme de ce duc était une fille naturelle de Louis XIV et de Mme de Montespan, Mlle de Nantes ; elle n'a pas trop à se louer non plus de Saint-Simon.

Dans une taille contrefaite, mais qui s'apercevait peu, sa figure était formée par les plus tendres amours, et son esprit était fait pour se jouer d'eux à son gré sans en être dominé. Tout amusement semblait le sien ; aisée avec tout le monde, elle avait l'art de mettre chacun à son aise ; rien en elle qui n'allât naturellement à plaire avec une grâce nonpareille, jusque dans ses moindres actions, avec un esprit tout aussi naturel, qui avait mille charmes. N'aimant personne, connue pour telle, on ne se pouvait défendre de la rechercher ni de se persuader jusqu'aux personnes qui lui étaient les plus étrangères, d'avoir réussi auprès d'elle. Les gens qui avaient le plus lieu de la craindre, elle les enchaînait, et ceux qui avaient le plus de raisons de la haïr avaient besoin de se les rappeler souvent, pour résister à ses charmes. Jamais la moindre humeur, en aucun temps ; enjouée, gaie, plaisante avec le sel le plus fin, invulnérable aux surprises et aux con-

tretemps, libre dans les moments les plus inquiets et les plus contraints, elle avait passé sa jeunesse dans le frivole et dans les plaisirs, qui, en tout genre et toutes les fois qu'elle le put, allèrent à la débauche. Avec ces qualités, beaucoup d'esprit, de sens pour la cabale et les affaires, avec une souplesse qui ne lui coûtait rien; mais peu de conduite pour les choses de long cours, méprisante, moqueuse, piquante, incapable d'amitié et fort capable de haine, et alors méchante, fière, implacable, féconde en artifices noirs et en chansons les plus cruelles dont elle affublait gaiement les personnes qu'elle semblait aimer et qui passaient leur vie avec elle. C'était la sirène des poètes, qui en avait tous les charmes et les périls. Avec l'âge, l'ambition était venue, mais sans quitter le goût des plaisirs, et ce frivole lui servit longtemps à masquer le solide.

4. Le prince de Conti.

Bien différent des précédents était Louis-François de Bourbon, prince de Conti, petit-neveu du grand Condé. Il avait servi avec distinction dans la guerre de la succession d'Augsbourg et faillit devenir roi de Pologne.

Sa figure avait été charmante. Jusqu'aux défauts de son corps et de son esprit avaient des grâces infinies. Des épaules trop hautes, la tête un peu penchée de côté, un rire qui eût tenu du braire dans un autre, enfin une distraction étrange. Galant avec toutes les femmes, amoureux de plusieurs, bien traité de beaucoup, il était encore coquet avec les hommes. Il prenait à tâche de plaire au cordonnier, au laquais, au porteur de chaise, comme au ministre d'État, au grand seigneur, au général d'armée, et si naturellement, que le succès en était certain. Il fut aussi les constantes délices du monde, de la cour, des armées, la divinité du peuple, l'idole des soldats, le héros des officiers, l'espérance de ce qu'il y avait de plus distingué, l'amour du parlement, l'ami avec discernement

des savants, et souvent l'admiration de la Sorbonne, des jurisconsultes, des astronomes et des mathématiciens les plus profonds. C'était un très bel esprit, lumineux, juste, exact, vaste, étendu, d'une lecture infinie, qui n'oubliait rien, qui possédait les histoires générales et particulières, qui connaissait les généalogies, leurs chimères et leurs réalités, qui savait où il avait appris chaque chose et chaque fait, qui en discernait les sources, et qui retenait et jugeait de même tout ce [que] la conversation lui avait appris, sans confusion, sans mélange, sans méprise, avec une singulière netteté.

Tout en lui prenait un air aisé. Il avait la valeur des héros, leur maintien à la guerre, leur simplicité partout, qui toutefois cachait beaucoup d'art. Les marques de leur talent pourraient passer pour le dernier coup de pinceau de son portrait, mais comme tous les hommes il avait sa contre-partie. Cet homme si aimable, si charmant, si délicieux, n'aimait rien. Il avait et voulait des amis, comme on veut et comme on a des meubles.

5. Rapports des membres de la famille royale entre eux.

Ils ne laissaient pas que d'être très difficiles; à chaque instant se produisaient entre les membres de la famille des compétitions d'amour-propre, des jalousies de rang et d'honneur, qui produisaient force « picoteries », dont Saint-Simon nous fournit un exemple dans le récit suivant:

A un dîner pendant lequel Monseigneur était à la chasse, et où sa table était tenue par Mme la princesse de Conti[1], le roi s'amusa à badiner avec Mme la Duchesse[2], et sortit de cette gravité qu'il ne quittait jamais, pour, à la surprise de la compagnie, jouer avec elle aux olives[3]. Cela fit boire quelques coups à Mme la Duchesse; le roi fit semblant d'en boire un ou deux, et cet amusement dura

1. Fille légitimée de Louis XIV.
2. Sœur de la précédente.
3. On ne sait ce que c'était que ce jeu.

jusqu'aux fruits et à la sortie de table. Le roi, passant devant Mme la princesse de Conti pour aller chez Mme de Maintenon, choqué peut-être du sérieux qu'il lui remarqua, lui dit assez sèchement que sa gravité ne s'accommodait pas de leur ivrognerie. La princesse, piquée, laisse passer le roi, puis, se tournant à Mme de Châtillon, dans ce moment de chaos où chacun se lavait la bouche, lui dit qu'elle aimait mieux être grave que sac à vin (entendant quelques repas un peu allongés que ses sœurs avaient faits depuis peu ensemble). Ce mot fut entendu de Mme la duchesse de Chartres[1], qui répondit assez haut, de sa voix lente et tremblante, qu'elle aimait mieux être sac à vin que sac à guenilles : par où elle entendait Clermont et les officiers des gardes du corps, qui avaient été, les uns chassés, les autres éloignés à cause d'elle. Ce mot fut si cruel qu'il ne reçut point de répartie, et qu'il courut sur-le-champ par Marly, et de là par Paris, et partout. Mme la Duchesse, qui, avec bien de la grâce et de l'esprit, a l'art des chansons salées, en fit d'étranges sur ce même ton. Mme la princesse de Conti au désespoir, et qui n'avait pas les mêmes armes, ne sut que devenir. Monsieur, le roi des tracasseries, entra dans celle-ci, qu'il trouva de part et d'autre trop forte. Monseigneur s'en mêla aussi ; il leur donna un dîner à Meudon, où Mme la princesse de Conti alla seule et y arriva la première ; les deux autres y furent menées par Monsieur. Elles se parlèrent peu ; tout fut aride, et elles revinrent de tout point comme elles étaient allées.

CHAPITRE III

MINISTRES, COURTISANS, PRÉLATS ET MAGISTRATS

Après ces grands personnages, apparaît dans les *Mémoires* la foule des gens de cour, grands seigneurs, ministres, cour-

1. Autre fille légitimée de Louis XIV, connue plus tard sous le nom de duchesse d'Orléans. Voyez page 107.

tisans de second ordre, ecclésiastiques, etc. Le roi tenait à voir réunie autour de lui une cour nombreuse ; aussi la matière n'a-t-elle pas manqué à Saint-Simon.

I

LES MINISTRES

1. Puissance des ministres.

Dans la cour de Louis XIV, la première place après la famille royale appartient à ses ministres. C'est pour Saint-Simon un amer désespoir de voir ces gens de petite origine, en général, prendre ainsi le pas sur les ducs et pairs les mieux qualifiés. Comment ces roturiers sont-ils arrivés à ce haut degré de puissance ? Par l'effet même de la politique de Louis XIV.

... La vanité et l'orgueil, qui vont toujours croissant, qu'on nourrissait et qu'on augmentait en lui sans cesse, sans même qu'il s'en aperçût, et même jusque dans les chaires par les prédicateurs en sa présence, devinrent la base de l'exaltation de ses ministres par-dessus toute grandeur. Il se persuadait par leur adresse que la leur n'était que la sienne, qui, au comble en lui, ne se pouvait plus mesurer, tandis qu'en eux, elle l'augmentait d'une manière sensible, puisqu'ils n'étaient rien par eux-mêmes, et utile en rendant plus respectables les organes de ces commandements, qui les faisaient mieux obéir. De là, les secrétaires d'État et les ministres successivement à quitter le manteau, puis le rabat, après l'habit noir[1], ensuite l'uni, le simple, le modeste, afin de s'habiller comme des gens de qualité ; de là à en prendre les manières, puis les avantages, et par échelons admis à manger avec le roi ; et leurs femmes, d'abord sous des prétextes personnels, comme Mme Colbert, longtemps avant Mme de Louvois, enfin, des années après elles, toutes à titre de droit des places de leur mari, man-

1. Les vêtements de couleur noire.

ger et entrer dans les carrosses et n'être en rien différentes des personnes de qualité.

2. Histoire d'un ministre.

L'histoire de Chamillart montre comment se faisait et se défaisait un ministre pendant les dernières années du règne de Louis XIV.

C'était un grand homme, qui marchait en dandinant, et dont la physionomie ouverte ne disait mot que de la douceur et de la bonté et tenait parfaitement parole. Son père, maître des requêtes, mourut en 1675, intendant à Caen, où il avait été près de dix ans. L'année suivante, le fils fut conseiller au parlement. Il était sage, appliqué, peu éclairé, et il aima toujours la bonne compagnie. Il était de bon commerce et fort honnête homme. Il aimait le jeu, mais le jeu de commerce, et jouait bien tous les jeux. Cela l'initia un peu hors de sa robe; mais sa fortune fut d'exceller au billard. Le roi, qui s'amusait fort de ce jeu, dont le goût lui dura fort longtemps, y faisait presque tous les soirs d'hiver des parties avec M. de Vendôme et M. le Grand [1], et tantôt le maréchal de Villeroy, tantôt le duc de Grammont. Ils surent que Chamillart y jouait fort bien, ils voulurent en essayer à Paris. Ils en furent si contents, qu'ils en parlèrent au roi, et le vantèrent tant, qu'il dit à M. le Grand de l'amener la première fois qu'il irait à Paris. Il vint donc, et le roi trouva qu'on ne lui en avait rien dit de trop. M. de Vendôme et M. le Grand l'avaient pris en amitié et en protection encore plus que les deux autres, et firent en sorte qu'il fut admis une fois pour toutes dans la partie du roi, où il était plus fort de tous. Il s'y comporta si modestement et si bien, qu'il plut au roi et au courtisan, dont il se trouva protégé à l'envi au lieu d'en être moqué, comme il arrive

1. On appelait ainsi, par abréviation, le grand écuyer chargé de la surveillance des écuries du roi.

à un nouveau venu et de la ville. Le roi le goûta de plus en plus, et il en parla tant à Mme de Maintenon qu'elle le voulut voir. Il s'en tira si bien avec elle, que, peut-être pour flatter le goût du roi, elle lui dit de la venir voir quelquefois, et à la fin, elle le goûta autant pour le moins que le roi. Malgré ces voyages continuels à Versailles, où il ne couchait point, il fut assidu les matins au palais, et continua d'y rapporter[1]. Cela lui acquit l'affection de ses confrères, qui lui surent gré de faire son métier comme l'un d'eux, et de vivre avec eux à l'ordinaire, sans donner dans l'impertinence qui suit souvent les distinctions en beaucoup de gens, et cela lui fit un mérite à la cour et auprès du roi.

Peu à peu le roi le fit maître des requêtes, lui donna un logement au château, le nomma en 1686 intendant de Rouen, puis intendant des finances, l'admit aux voyages de Marly, et enfin l'appela au contrôle général des finances. Il avait été soutenu dans cette rapide carrière par la faveur de Mme de Maintenon.

3. Bruits fâcheux sur Chamillart.

Cette faveur se maintint pendant de longues années, jusqu'en 1709; mais alors une de ces cabales de cour si fréquentes se forma contre Chamillart; il fut abandonné de sa protectrice, Mme de Maintenon, mécontente, s'il faut en croire Saint-Simon, de voir Chamillart ne plus lui donner une part aussi grande dans la direction des affaires; de toute part, le ministre fut attaqué. Néanmoins le roi tenait bon.

Il était ébranlé par raison, mais le cœur tenait ferme. Il le regardait comme son choix, comme son ouvrage dans tous ses emplois, jusqu'au comble où il l'avait porté, et dans ce comble même comme son disciple. Pas un de ses ministres ne lui avait tenu les rênes si lâches, et depuis que toute puissance lui eut été confiée, le roi

1. D'y faire et lire des rapports à titre de conseiller au parlement.

n'en avait jamais senti le joug. Tout l'hommage lui en était reporté. Une habitude longue avant qu'il fût en place, une dernière confiance depuis plus de dix ans, sans aucune amertume la plus passagère, le réciproque attentif de cette confiance par une obéissance douce et un compte exact de tout, avait joint le favori au ministre. Une admiration vraie et continuelle, une complaisance naturelle, avait poussé le goût jusqu'où il voulait aller. C'était donc beaucoup que tant de coups concertés et redoublés eussent pu ébranler la raison. Elle l'était; mais quel obstacle ne restait-il point à vaincre par ce qui vient d'être expliqué! Plus il était grand et plus il irritait, et plus il donnait d'inquiétude à ceux qui formaient l'attaque et qui commandaient les travailleurs.

Mais la campagne dirigée contre le ministre était savamment menée; médisances, critiques acerbes, railleries fréquentes, tout était employé contre lui; d'Harcourt, qui convoitait sa place, ne s'y ménageait pas.

Le maréchal d'Harcourt le mettait savamment en pièces dans tous les particuliers[1] qu'il avait. Un jour, entre autres, qu'il déclamait rudement contre lui chez Mme de Maintenon, à qui il ne pouvait douter que cela ne déplaisait pas, elle lui demanda qui donc il mettrait à sa place. « M. Fagon, Madame, » lui répondit-il froidement. Elle se mit à rire, et à lui remontrer qu'il n'était point question de plaisanter. « Je ne plaisante point aussi, Madame, répliqua-t-il. M. Fagon est bon médecin, et point homme de guerre; M. Chamillart est magistrat, et point homme de guerre non plus. M. Fagon, de plus, est homme de beaucoup d'esprit et de sens; M. Chamillart n'a ni l'un ni l'autre. M. Fagon, d'entrée et faute d'expérience, pourra faire des fautes : il les corrigera bientôt à force d'esprit et de réflexion; M. Chamillart en fait aussi, et ne cesse d'en faire et qui perdront l'État, et avec cela il n'y a en

1. Conversations particulières.

lui aucune ressource; ainsi, je vous répète très sérieusement que M. Fagon y vaudrait beaucoup mieux.

Enfin le roi se décida, et chargea le duc de Beauvilliers d'aller dire à Chamillart

qu'il était obligé, pour le bien de ses affaires, de lui demander la démission de sa charge;... que néanmoins il voulait qu'il demeurât assuré de son amitié, de son estime, de la satisfaction qu'il avait de ses services.

4. Disgrâce de Chamillart.

Le duc de Beauvilliers, assisté de son beau-frère le duc de Chevreuse, alla le jour même porter cette triste nouvelle au ministre, qui la reçut avec un grand courage.

Ils entrèrent avec un air de consternation qu'il est aisé d'imaginer. A cet abord, le malheureux ministre sentit incontinent qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, et sans leur donner le temps de parler : « Qu'y a-t-il donc, Messieurs? leur dit-il, d'un visage tranquille et serein. Si ce que vous avez à me dire ne regarde que moi, vous pouvez parler, il y a longtemps que je suis préparé à tout. » Cette fermeté si douce les toucha encore davantage. A peine purent-ils lui dire ce qui les amenait. Chamillart l'entendit sans changer de visage, et du même air et du même ton dont il les avait interrogés d'abord : « Le roi est le maître, répondit-il. J'ai tâché de le servir de mon mieux, je souhaite qu'un autre le fasse plus à son gré et plus heureusement. C'est beaucoup de pouvoir compter sur ses bontés, et d'en recevoir en ce moment tant de marques. » Puis il leur demanda s'il ne lui était pas permis de lui écrire, et s'ils ne voulaient pas bien lui faire l'amitié de se charger de sa lettre; et sur ce qu'ils l'assurèrent qu'oui, et que cela ne leur était pas défendu, du même sang-froid il se mit incontinent à écrire une page et demie de respects et de remerciements, qu'il leur

lut tout de suite, comme tout de suite il l'avait écrite en leur présence. Il venait d'achever le mémoire que le roi lui avait demandé le matin ; il le dit aux deux ducs, comme en s'en réjouissant, le leur donna pour le remettre au roi, puis cacheta sa lettre, y mit le dessus et la leur donna. Après quelques propos d'amitié, il leur parla admirablement sur son fils et sur l'honneur qu'il avait d'être leur neveu par sa femme. Après quoi les deux ducs se retirèrent, et il se prépara à partir.

Le soir même, Saint-Simon alla porter ses compliments de condoléance à l'ancien ministre, son ami.

... J'allai, au sortir de table, avec Mme de Saint-Simon et la duchesse de Lauzun. Quel spectacle ! une foule de gens oisifs et curieux et prompts aux compliments, un domestique éperdu, une famille désolée, des femmes en pleurs dont les sanglots étaient les paroles, nulle contrainte en une si amère douleur. A cet aspect, qui n'eût cherché la chambre de parade et le goupillon pour rendre ce devoir au mort ? On avait besoin d'effort pour se souvenir qu'il n'y en avait point, et pour ne trouver pas à redire qu'il n'y eût pas de tenture et d'appareil funèbre ; et on était effrayé de voir ce mort, sur qui on venait pleurer, marcher et parler d'un air doux, tranquille, le front serein, sans rien de contraint ni d'affecté, attentif à chacun, point ou très peu différent de ce qu'il avait coutume d'être.

II

QUELQUES TYPES DE COURTISANS

Presque tous les personnages un peu importants de la cour ont été soit esquissés, soit abondamment expliqués par Saint-Simon. Dans cette vaste galerie on peut détacher quelques figures qui nous présentent en bien ou en mal les différentes catégories de courtisans. Tous ou presque tous se ressem-

blent en un point : tous ou presque tous ne poursuivirent qu'un but, « l'intérêt propre, premier mobile ou plutôt unique de tous les mouvements des cours ».

1. Villars.

Villars, le vainqueur de Denain, pour qui Saint-Simon se montre particulièrement dur, nous fournira le type du courtisan présomptueux et vain.

C'était un assez grand homme, brun, bien fait, devenu gros en vieillissant, sans en être appesanti, avec une physionomie vive, ouverte, sortante et véritablement un peu folle, à quoi les gestes et la contenance répondaient. Une ambition démesurée qui ne s'arrêtait pas pour les moyens; une grande opinion de soi, qu'il n'a jamais guère communiquée qu'au roi; une galanterie dont l'écorce était toujours romanesque; grande bassesse et grande souplesse auprès de qui le pouvait servir, étant lui-même incapable d'aimer ni de servir personne, ni d'aucune sorte de reconnaissance. Une valeur brillante, une grande activité, une audace sans pareille, une effronterie qui soutenait tout et ne s'arrêtait pour rien, avec une fanfaronnerie poussée aux derniers excès et qui ne le quittait jamais. Assez d'esprit pour imposer aux sots par sa propre confiance, de la facilité à parler, mais avec une abondance et une continuité d'autant plus rebutante, que c'était toujours avec l'art de revenir à soi, de se vanter, de se louer, d'avoir tout prévu, tout conseillé, tout fait, sans jamais, tant qu'il put, en laisser de part à personne. Sous une magnificence de Gascon, une avarice extrême, une avidité de harpie, qui lui a valu des monts d'or pillés à la guerre, et quand il vint à la tête des armées, pillés haut la main et en faisant lui-même des plaisanteries, sans pudeur d'y employer des détachements exprès, et de diriger à cette fin les mouvements de son armée. Incapable d'aucun détail de subsistance, de convoi, de fourrage, de marche, qu'il abandonnait à

qui de ses officiers généraux en voulait prendre la peine, mais s'en donnant toujours l'honneur. Son adresse consistait à faire valoir les moindres choses et tous les hasards. Les compliments suppléaient chez lui à tout. Mais il n'en fallait rien attendre de plus solide. Lui-même n'était rien moins. Toujours occupé de futilités quand il n'en était pas arraché par la nécessité imminente des affaires. C'était un répertoire de romans, de comédies et d'opéras, dont il citait à tout propos des bribes, même aux conférences les plus sérieuses.

2. Huxelles.

Avec Huxelles, général et diplomate, l'un des négociateurs de la paix d'Utrecht, nous avons le type du courtisan bas et flatteur, qui, suivant Saint-Simon, ne dut sa fortune qu'à ses vilenies.

C'était un grand et assez gros homme, tout d'une venue, qui marchait lentement et comme se traînant, un grand visage couperosé, mais assez agréable, quoique de physionomie refrognée par de gros sourcils, sous lesquels deux petits yeux vifs ne laissaient rien échapper à leurs regards, il ressemblait tout à fait à ces gros brutaux de marchands de bœufs. Paresseux, voluptueux à l'excès de toutes sortes de commodités, de chère exquise grande, journalière, en choix de compagnie ;... glorieux jusqu'à ses généraux et ses camarades, et ce qu'il y avait de plus distingué, pour qui, par un air de paresse, il ne se levait pas de son siège, allait peu chez le général, et ne montait presque jamais à cheval pendant les campagnes ; bas, souple, flatteur auprès des ministres et des gens dont il croyait avoir à craindre ou à espérer, dominant sur tout le reste sans nul ménagement, ce qui mêlait les compagnies et les esseulait assez souvent. Sa grosse tête sous une grosse perruque, un silence rarement interrompu, et toujours en peu de mots, quelques sourires à propos, un air d'autorité et de poids, qu'il tirait plus de celui de

son corps et de sa place que de lui-même, et cette lourde tête offusquée d'une perruque vaste, lui donnèrent la réputation d'une bonne tête, qui toutefois était meilleure à peindre par le Rembrandt pour une tête forte qu'à consulter. Timide de cœur et d'esprit, faux, corrompu dans le cœur comme dans les mœurs, jaloux, envieux, n'ayant que son but, sans contrainte des moyens, pourvu qu'il pût se conserver une écorce de probité et de vertu feinte, mais qui laissait voir le jour à travers et qui cédait même au besoin véritable ; avec de l'esprit et quelque lecture, assez peu instruit et rien moins qu'homme de guerre, sinon quelquefois dans le discours ; en tout genre le père des difficultés, sans trouver jamais de solution à pas une ; fin, délié, profondément caché, incapable d'amitié que relative à soi, ni de servir personne, toujours occupé de ruses et de cabales de courtisan, avec la simplicité la plus composée que j'aie vue de ma vie, un grand chapeau clabaud[1] toujours sur ses yeux, un habit gris dont il coulait la pièce à fond, sans jamais d'or que les boutons, et boutonné tout du long, sans vestige de cordon bleu, et son Saint-Esprit[2] caché sous sa perruque ; toujours des voies obliques, jamais rien de net, et se conservant partout des portes de derrière, esclave du public et n'approuvant aucun particulier.

Un curieux exemple de la bassesse d'Huxelles nous est donné par sa conduite avec Mlle Choin, la maîtresse de Monseigneur.

Il devint son courtisan (à Mlle Choin), jusqu'à la bassesse d'envoyer tous les jours de la rue Neuve-Saint-Augustin, où il logeait, auprès du Petit-Saint-Antoine, où elle demeu-

1. *Un grand chapeau clabaud.* « On dit figurément qu'un chapeau fait le clabaud quand les bords pendent de tous côtés, c'est-à-dire qu'il baisse l'oreille, comme font les chiens clabauds, » chiens courants à grandes oreilles pendantes. (*Dictionnaire* de Furetière.)

2. Il s'agit de l'ordre du Saint-Esprit, fondé par Henri III en 1578. La croix se portait suspendue en écharpe au bout d'un ruban bleu céleste.

rait, des têtes de lapin à sa chienne. Par elle il fut approché de Monseigneur, il eut avec lui des entretiens secrets à Meudon, et ce prince, à qui il n'en fallait pas tant pour l'éblouir, prit une estime pour lui jusqu'à le croire propre à tout, et à s'en expliquer autant qu'il le pouvait oser. Dès qu'il fut mort, la pauvre chienne fut oubliée, plus de têtes de lapins; la maîtresse le fut aussi.

3. Villeroy.

Villeroy, le général tant de fois battu dans la guerre de la succession d'Espagne, représente le courtisan inutile et glorieux qui ne dut sa fortune qu'à la constante faveur du prince.

Il avait cet esprit de cour et du monde que le grand usage donne, et que les intrigues et les vues aiguisent, avec ce jargon qu'on y apprend, qui n'a que le tuf, mais qui éblouit les sots, et que l'habitude de la familiarité du roi, de la faveur, des distinctions, du commandement, rendait plus brillant, et dont la fatuité suprême faisait tout le fond. C'était un homme fait exprès pour présider à un bal, pour être le juge d'un carrousel, et, s'il avait eu de la voix, pour chanter à l'Opéra les rôles de rois et de héros; fort propre encore à donner les modes, et à rien du tout au delà. Il ne se connaissait ni en gens ni en choses, pas même en celles de plaisir, et parlait et agissait sur parole; grand admirateur de qui lui imposait, et conséquemment dupe parfaite,... incapable de bon conseil,... incapable encore de toute affaire, même d'en rien comprendre par delà l'écorce, au point que, lorsqu'il fut dans le conseil, le roi était peiné de cette ineptie, au point d'en baisser la tête, d'en rougir et de perdre sa peine à le redresser, et à tâcher de lui faire comprendre le point dont il s'agissait. C'est ce que j'ai su longtemps après de Torcy[1], qui était étonné au dernier point de la sottise en affaires

1. Ami de Saint-Simon, secrétaire des affaires étrangères pendant les dernières années du règne.

d'un homme de cet âge si rompu à la cour. Il y était en effet si rompu qu'il en était corrompu. Il se piquait néanmoins d'être fort honnête homme; mais comme il n'avait point de sens, il montrait la corde fort aisément, aux occasions même peu délicates, où son peu de cervelle le trahissait, peu retenu d'ailleurs quand ses vues, ses espérances et son intérêt, même l'envie de plaire et de flatter, ne s'accordaient pas avec la probité.

C'était toujours, hors des choses communes, un embarras et une confiance dont le mélange devenait ridicule. On distinguait l'un d'avec l'autre, on voyait qu'il ne savait où il en était; quelque sproposito[1] prononcé avec autorité, étayé de ses grands airs, était ordinairement sa ressource. Il était brave de sa personne; pour la capacité militaire on en a vu les funestes fruits. Sa politesse avait une hauteur qui repoussait; et ses manières étaient par elles-mêmes insultantes quand il se croyait affranchi de la politesse par le caractère des gens. Aussi était-ce l'homme du monde le moins aimé, et dont le commerce était le plus insupportable, parce qu'on n'y trouvait qu'un tissu de fatuité, de recherche et d'applaudissement de soi, de montre de faveur et de grandeur de fortune, un tissu de questions qui en interrompaient les réponses, qui souvent ne les attendaient pas, et qui toujours étaient sans aucun rapport ensemble. D'ailleurs nulle chose que des contes de cour, d'aventure, de galanteries; nulle lecture, nulle instruction, ignorance crasse sur tout, plates plaisanteries, force vent et parfait vide.

Villeroy expia quelquefois cruellement l'immense fortune qu'il devait uniquement à la faveur du roi.

Un jour que le petit couvert[2] était servi, et que le roi était encore chez Mme de Maintenon, les courtisans étaient autour de la table du roi à l'attendre, et M. de Gesvres,

1. Mot italien qui signifie proposition, affirmation.

2. Ce terme désigne les repas pris par le roi sans que la cour y assiste, dans sa chambre à coucher.

pour le servir. Le maréchal de Villeroy arriva avec ce bruit et ces airs qu'il avait pris de tout temps, et que sa faveur et ses emplois rendaient plus superbes. Je ne sais si cela impatienta le vieux Gesvres plus qu'à l'ordinaire, mais dès qu'il le vit arriver derrière un coin du fauteul du roi, où il se mettait toujours : « Monsieur le maréchal, se prit-il à lui dire tout d'un coup, la table et le fauteuil entre deux, il faut avouer que vous et moi nous sommes bien heureux. » Le maréchal, étonné d'un propos que rien n'amenait, en convint d'un air modeste, et, secouant sa tête et sa perruque, voulut le rompre en parlant à quelqu'un; mais l'autre, qui n'avait pas si bien commencé pour rien, continue, l'apostrophe pour le faire écouter, admire la fortune du Villeroy qui avait épousé une Créqui, et de son père qui épouse une Luxembourg, et de là, des charges, des gouvernements, des dignités, des biens sans nombre, et les pères de ces gens-là des secrétaires d'État : « Arrêtons-nous là, Monsieur le maréchal, s'écria-t-il, n'allons pas plus loin; car, qui étaient leurs pères à ces deux secrétaires d'État? De petits commis, et commis eux-mêmes; et de qui venaient-ils? Le vôtre, d'un vendeur de marée de halles, et le mien d'un porteballe, et peut-être de pis. Messieurs, s'adressant à la compagnie tout de suite, est-ce que je ne n'ai pas raison de trouver notre fortune prodigieuse, à M. le maréchal et à moi? N'est-il pas vrai, donc, Monsieur le maréchal, que nous sommes bien heureux? » Puis à regarder, à se pavaner et à rire. Le maréchal eût voulu être mort, beaucoup mieux encore l'étrangler; mais que faire d'un homme qui, pour vous dire une cruauté, s'en dit à lui-même le premier? Tout le monde se tut et baissa la vue; il y en eut plus d'un qui ne fut pas fâché de regarder le maréchal du coin de l'œil, et de voir ses grandes manières si plaisamment humiliées. Le roi vint et finit le spectacle et l'embarras, mais il ne fit que suspendre. Ce fut la matière de la conversation de plusieurs jours, et le divertissement de la malignité et de l'envie si ordinaires à la cour.

4. Vendôme.

Celui-ci, s'il faut en croire Saint-Simon, qui le traite avec une extrême dureté, est le type du courtisan ambitieux, vaniteux et malhonnête.

Il était d'une taille ordinaire pour la hauteur, un peu gros, mais vigoureux, fort et alerte; un visage fort noble et l'air haut; de la grâce naturelle dans le maintien et dans la parole; beaucoup d'esprit naturel, qu'il n'avait jamais cultivé; une énonciation facile, soutenue d'une hardiesse naturelle, qui se tourna depuis en audace la plus effrénée; beaucoup de connaissance du monde, de la cour, des personnages successifs, et, sous une apparente incurie, un soin et une adresse continuelle à en profiter en tout genre; surtout admirable courtisan, et qui sut tirer avantage de ses plus grands vices, à l'abri du faible du roi pour sa naissance[1]; poli par art, mais avec un choix et une mesure avare; insolent à l'excès dès qu'il crut le pouvoir oser impunément, et en même temps familier et populaire avec le commun, par une affectation qui voilait la vanité et le faisait aimer du vulgaire; au fond, l'orgueil même, et un orgueil qui voulait tout, qui dévorait tout. A mesure que son rang s'éleva et que sa faveur augmenta, sa hauteur, son peu de ménagement, son opiniâtreté jusqu'à l'entêtement, tout cela crût en proportion, jusqu'à se rendre inutile toute espèce d'avis, et se rendre inaccessible qu'à un nombre très petit de familiers et à des valets. La louange, puis l'admiration, enfin l'adoration, furent le canal unique par lequel on put approcher ce demi-dieu, qui soutenait des thèses ineptes sans que personne osât, non pas contredire, mais ne pas approfondir.

Sa paresse était à un point qui ne se peut concevoir. Il a pensé être enlevé plus d'une fois pour s'être opiniâtré dans un logement plus commode, mais trop éloigné, et

1. Vendôme était bâtard.

risqué le succès de ses campagnes, donné même des avantages considérables à l'ennemi, par ne se pouvoir résoudre à quitter un camp où il se trouvait logé à son aise. Il voyait peu à l'armée par lui-même, il s'en fiait à ses familiers, que très souvent encore il n'en croyait pas. Sa journée, dont il ne pouvait troubler l'ordre ordinaire, ne lui permettait guère de faire autrement. Sa saleté était extrême, il en tirait vanité ; les sots le trouvaient un homme simple.

5. Le duc d'Antin.

Avec d'Antin, fils unique de M. et de Mme de Montespan, nous nous trouvons en présence d'une autre variété d'ambitieux, qui a quelque chose de plus raffiné et de plus poli.

Né avec beaucoup d'esprit naturel, il tenait de ce langage charmant de sa mère et du gascon de son père, mais avec un tour et des grâces naturelles qui prévenaient toujours. Beau comme le jour étant jeune, il en conserva de grands restes jusqu'à la fin de sa vie, mais une beauté mâle et une physionomie d'esprit. Personne n'avait plus d'agréments, de mémoire, de lumière, de connaissance des hommes et de chacun, d'art et de ménagements pour savoir les prendre, plaire, s'insinuer et parler toutes sortes de langages ; beaucoup de connaissances et des talents sans nombre, qui le rendaient propre à tout, après quelque lecture. Un corps robuste et qui sans peine fournissait à tout répondait au génie, et quoique peu à peu devenu fort gros, il ne lui refusait ni veilles ni fatigues. Brutal par tempérament, doux, poli par jugement, accueillant, empressé à plaire, jamais il ne lui arrivait de dire du mal de personne. Il sacrifia tout à l'ambition et aux richesses, quoique prodigue, et fut le plus habile et le plus raffiné courtisan de son temps, comme le plus incompréhensiblement assidu.

Nul ne sut apporter dans la flatterie un art plus consommé

que d'Antin. La réception qu'il fit au roi dans son château de Petit-Bourg demeura célèbre à ce titre.

C'est un prodige que les détails jusqu'où d'Antin porta les soins pour faire sa cour de ce passage, et pour la faire jusqu'aux derniers valets. Il gagna ceux de Mme de Maintenon, pendant qu'elle était à Saint-Cyr, pour entrer chez elle. Il y prit un plan de la disposition de sa chambre, de ses meubles, jusqu'à ses livres, à l'inégalité dans laquelle ils se trouvaient rangés ou jetés sur sa table, jusqu'aux endroits des livres qui se trouvèrent marqués. Tout se trouva chez elle à Petit-Bourg précisément comme à Versailles, et ce raffinement fut fort remarqué. Ses attentions pour tout ce qui était considérable en crédit, maîtres ou valets, et valets principaux de ceux-là, furent à proportion, et pareillement les soins, la politesse, la propreté pour tous les autres. Meuble, commodités de toutes les sortes, abondance et délicatesse dans un grand nombre de tables, profusion de toute espèce de rafraîchissements, service prompt et à la main sitôt que quelqu'un tournait la tête, prévention[1], prévoyance, magnificence en tout, singularités différentes, musique excellente, jeux, bidets et calèches nombreuses et galantes pour la promenade, en un mot tout ce que peut étaler la profusion la plus recherchée et la plus entendue. Il trouva moyen de voir tout ce qui était dans Petit-Bourg, chacun dans sa chambre, souvent jusqu'aux valets, et de faire à tous les honneurs de chez lui, comme s'il n'y eût eu que la personne à qui il les faisait actuellement. Le roi arriva de bonne heure, se promena fort et loua beaucoup. Il fit après entrer d'Antin chez Mme de Maintenon avec lui, qui lui montra le plan de tout Petit-Bourg. Tout en fut approuvé, excepté une allée de marronniers qui faisait merveilles au jardin et à tout le reste, mais qui ôtait la vue de la chambre du roi. D'Antin ne dit mot, mais le lendemain matin le roi, à son réveil, ayant porté la vue

1. Ce mot est pris ici dans le sens de prévenance.

à ses fenêtres, trouva la plus belle vue du monde, et non plus d'allée ni de traces que s'il n'y en eût jamais eu où elle était la veille; ni traces de travail ni de passage dans toute cette longueur, ni nulle part auprès, que si elle n'eût jamais existé. Personne ne s'était aperçu d'aucun bruit, d'aucun embarras; les arbres étaient disparus, le terrain uni au point qu'il semblait que ce ne pouvait être que l'opération de la baguette de quelque fée bienfaisante du château enchanté. Les applaudissements récompensèrent la galanterie.

6. D'Harcourt.

D'Harcourt est encore un ambitieux, mais digne au moins par sa tenue et son intelligence de la haute fortune qu'il convoite.

Harcourt, avec les manières les plus polies, les plus affables, les plus engageantes, les plus ouvertes, était l'homme du monde le plus haut, le plus indifférent, excepté à sa fortune, le plus méprisant, avec toutefois le bon esprit de consulter, soit pour gagner des gens, soit pour faire sien ce qu'il en tirait de bon. Il avait beaucoup d'esprit, juste, étendu, aisé à se retourner et à prendre toutes sortes de formes, surtout séduisant, avec beaucoup de grâces dans l'esprit. Sa conversation la plus ordinaire était charmante; personne n'était de meilleure compagnie: ployant, doux, accessible, facile à se faire tout à tous, et par là s'était fait extrêmement aimer partout et s'était fait une réputation. Il parlait d'affaires avec une facilité et une éloquence naturelle et simple. Les expressions qui entraînaient coulaient de source; la force et la noblesse les accompagnaient toujours. Il ne fallait pas toutefois s'y fier si les affaires étaient mêlées avec ses vues, il ne souffrait pas patiemment ce qui les contredisait. Le sophisme le plus entrelacé et le mieux poussé lui était familier. Il savait y donner un air simple et vrai et jeter force poudre aux yeux par des interrogations

hardies et quelquefois par des disparates quand il en avait besoin. L'écorce du bien public et de la probité, qu'il montrait avec celle de la délicatesse pour persuader sans avoir l'air de s'en parer, n'avait rien qui pût le contraindre. Jamais elle ne lui passa l'épiderme. Il avait l'art d'éviter d'y être pris; mais s'il lui arrivait de se prendre dans le bourbier, une plaisanterie venait à son secours, un conte, une hauteur; en un mot, il payait d'effronterie et ne se détournait pas de son chemin. Il mariait merveilleusement l'air, le langage et les manières de la cour et du grand monde avec le propos, les façons et la liberté militaire, qui l'une à l'autre se donnaient du prix. Droit et franc quand rien ne l'en détournait; au moindre besoin la fausseté même et la plus profonde, et toujours plein de vues pour soi et de desseins personnels. Naturellement gai, d'un travail facile, et jamais incommodé par inquiétude, ni à la guerre, ni dans le cabinet; jamais impatient, jamais important, jamais affairé, toujours occupé et toujours ne paraissant rien à faire ; sans nul secours domestique pour le dehors et pour sa fortune, en tout un homme très capable, très lumineux, très sensé; un bel esprit net, vaste, judicieux, mais avare, intéressé, rapportant tout à soi, fidèle uniquement à soi, d'une probité beaucoup plus qu'équivoque et radicalement corrompue par l'ambition la plus effrénée. Il était l'homme de la cour le plus propre à devenir le principal personnage, le plus adroit en détours, le plus fertile en souterrains et en manèges, que le liant de son esprit entretenait avec un grand art, soutenu par une suite continuelle en tout ce qu'il se proposait.

7. Dangeau.

A côté de ces courtisans ambitieux, flatteurs et souvent malhonnêtes, Dangeau présente au moins le mérite d'une incontestable honnêteté.

C'était un grand homme, fort bien fait, devenu gros

avec l'âge, ayant toujours le visage agréable, mais qui promettait ce qu'il tenait, une fadeur à faire vomir.

Toute sa vie, il resta pénétré d'admiration pour le roi, dont il se fit l'historiographe naïf et bénévole.

Dès le commencement qu'il vint à la cour, c'est-à-dire vers la mort de la reine mère, il se mit à écrire tous les soirs les nouvelles de la journée, et il a été fidèle à ce travail jusqu'à sa mort. Il le fut aussi à les écrire comme une gazette, sans aucun raisonnement, en sorte qu'on n'y voit que les événements avec une date exacte, sans un mot de leur cause, encore moins d'aucune intrigue ni d'aucune sorte de mouvement de cour ni d'entre les particuliers. La bassesse d'un humble courtisan, le culte du maître et de tout ce qui est ou sent la faveur, la prodigalité des plus fades et des plus misérables louanges, l'encens éternel et suffoquant jusque des actions du roi les plus indifférentes, la terreur et la faveur suprême qui ne l'abandonnent nulle part pour ne blesser personne, excuser tout, principalement dans les généraux et les autres personnes du goût du roi, de Mme de Maintenon, des ministres, toutes ces choses éclatent dans toutes les pages, dont il est rare que chaque journée en remplisse plus d'une, et dégoûtent merveilleusement. Tout ce que le roi a fait chaque jour, même de plus indifférent, et souvent les premiers princes et les ministres les plus accrédités, quelquefois d'autres sortes de personnages, s'y trouvent avec sécheresse pour les faits, mais tant qu'il se peut avec les plus serviles louanges, et pour des choses que nul autre que lui ne s'aviserait de louer.

Il est difficile de comprendre comment un homme a pu avoir la patience et la persévérance d'écrire un pareil ouvrage tous les jours pendant plus de cinquante ans, si maigre, si sec, si contraint, si précautionné, si littéral, à n'écrire que des écorces de la plus repoussante aridité... Avec tout cela, ses *Mémoires* sont remplis de faits que

taisent les gazettes, gagneront beaucoup en vieillissant, serviront beaucoup à qui voudra écrire plus solidement, pour l'exactitude de la chronologie, et pour éviter confusion. Enfin ils représentent, avec la plus désirable précision, le tableau extérieur de la cour, des journées, de tout ce qui le compose, les occupations, les amusements, le partage de la vie du roi, le gros de celle de tout le monde, en sorte que rien ne serait plus désirable pour l'histoire que d'avoir de semblables Mémoires de tous les règnes, s'il était possible, depuis Charles V, qui jetteraient une lumière merveilleuse parmi cette futilité sur tout ce qui a été écrit de ces règnes.

8. Le maréchal de Duras.

Veut-on au contraire un des rares courtisans dont l'esprit fût demeuré indépendant? Voici le maréchal de Duras, doyen des maréchaux de France.

C'était un grand homme maigre, d'un visage majestueux et d'une taille parfaite, le maître de tous en sa jeunesse et longtemps depuis dans tous les exercices, galant et fort bien avec les dames, de l'esprit beaucoup et un esprit libre et à traits perçants dont il ne se refusa jamais aucun; vif, mais poli, et avec considération, choix et dignité, magnifique en table et en équipages, beaucoup de hauteur sans aucune bassesse, même sans complaisance; toujours en garde contre les favoris et les ministres, toujours tirant sur eux et toujours les faisant compter avec lui. Avec ses qualités, je n'ai jamais compris comment il a pu faire une si grande fortune. Jusques aux princes du sang et aux filles du roi, il ne contraignait aucun de ses dits, et le roi même, en parlant à lui, en éprouva plus d'une fois et devant tout le monde, puis riait et regardait la compagnie, qui baissait les yeux. Le roi, parlant un jour des majors, du détail desquels il s'était entêté alors, M. de Duras, qui n'aimait point celui

des gardes du corps, et qui entendit que le roi ne désapprouvait pas qu'ils se fissent haïr : « Par..., dit-il au roi, derrière lequel il avait le bâton, et traînant Brissac par le bras pour le montrer au roi, si le mérite d'un major est d'être haï, voici bien le meilleur de France, car c'est celui qui l'est le plus. » Le roi se mit à rire, et Brissac confondu. Une autre fois que le roi parlait du P. de La Chaise[1] : « Il sera damné, dit M. de Duras, à tous les mille diables ; mais je le comprends d'un moine, dans la contrainte, la soumission, la pauvreté, qui se tire de tout cela pour être dans l'abondance, régner dans son ordre, se mêler de tout et avoir le clergé, la cour et tout le monde à ses pieds; mais ce qui m'étonne, c'est qu'il puisse, lui, trouver un confesseur , car celui-là se damne bien sûrement avec lui, et pour cela n'en a pas un morceau de plus, ni un grain de liberté, ni de considération dans son couvent. Il faut être fou pour se damner à si bon marché. »

9. Boufflers.

Avec Boufflers, le glorieux défenseur de Lille en 1709, nous abordons enfin le petit nombre de ceux qui trouvent grâce devant Saint-Simon ; il fait de ce courtisan un bel éloge. Il lui reconnaît

une probité sans la plus légère tache, une générosité aussi parfaitement pure, une noblesse en tout du premier ordre, et une vertu vraie et sincère, qui ont continuellement éclaté dans tout le cours de sa conduite et de sa vie. Il fut exactement juste pour le mérite et les actions des autres, sans acception ni distinction, et à ses propres dépens, bon et adroit à excuser les fautes, hardi à saisir les occasions de remettre en selle les gens les plus disgraciés. Il eut une passion extrême pour l'État, son honneur, sa prospérité ; il n'en eut pas moins par admiration et par reconnaissance pour la gloire et pour la personne

1. Jésuite confesseur du roi.

du roi. Personne n'aima mieux sa famille et ses amis, et ne fut plus exactement honnête homme, ni plus fidèle à tous ses devoirs. Les gens d'honneur et les bons officiers lui étaient en singulière estime, et, avec une magnificence de roi, il sut être réglé autant qu'il le put et singulièrement désintéressé, il fut sensible à l'estime, à l'amitié, à la confiance. Discret et secret au dernier point, et d'une rare modestie en tout temps,... il tira tout de son amour du bien, de l'excellente droiture de ses intentions, et d'un travail en tout genre au-dessus des forces ordinaires qui, nonobstant le peu d'étendue de ses lumières, tira souvent de lui des mémoires, des projets et des lettres d'affaires très justes et très sensés, dont il m'a montré plusieurs.

La plus belle page de la vie de Boufflers fut son admirable défense de Lille.

Accessible à toute heure, prévenant pour tous, attentif à éviter, autant qu'il le pouvait, la fatigue aux autres et les périls inutiles, il fatiguait pour tous, se trouvait partout et sans cesse voyait et disposait par lui-même, et s'exposait continuellement. Il couchait tout habillé aux attaques, et il ne se mit pas trois fois au lit depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la chamade[1]. On ne peut comprendre comment un homme de son âge et usé à la guerre put soutenir un pareil travail de corps et d'esprit, et sans sortir jamais de son sang-froid et de son égalité. On lui reprocha qu'il s'exposait trop : il le faisait pour tout voir par ses yeux et pourvoir à tout à mesure ; il le faisait aussi pour l'exemple et pour sa propre inquiétude que tout allât et s'exécutât bien. Il fut légèrement blessé plusieurs fois, s'en cachait tant qu'il pouvait et n'en changeait rien à sa conduite journalière ; mais, un coup à la tête l'ayant renversé, il fut porté chez lui malgré lui. On le voulut saigner, il s'y opposa, de peur que cela lui ôtât des forces, et voulut sortir. Sa maison était investie, il

1. Sonnerie de guerre par laquelle les assiégés demandaient à capituler.

fut menacé par les cris des soldats, qu'ils quitteraient leurs postes s'ils le revoyaient de plus de vingt-quatre heures de là; il les passa assiégé chez lui, forcé à se faire saigner et à se reposer. Quand il reparut, on ne vit jamais tant de joie. Abondance à sa table, sans aucune délicatesse, il se traita toujours à proportion comme les autres pour les vivres, et outre ce qu'il avait porté d'argent pour soi, il en emprunta encore en arrivant tout ce qu'il put, et s'en servit libéralement pour le service, pour donner aux soldats et secourir des officiers avec une simplicité admirable dans toutes les actions; et voilà comme il arrive quelquefois que la bonté et la droiture de l'âme étend l'esprit et l'éclaire dans les grandes occasions. »

10. M. de Beauvilliers.

Mais parmi les seigneurs de la cour, ceux qui pour Saint-Simon représentent l'idéal du courtisan honnête, vertueux, dévoué sans bassesse au roi et à l'État, ce sont ses amis le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse. Le duc de Beauvilliers fut, comme chef du conseil royal des finances, comme ministre d'État et comme gouverneur du duc de Bourgogne, un des personnages les plus importants de la dernière partie du règne de Louis XIV.

Il était grand, fort maigre, le visage long et coloré, un fort grand nez aquilin, la bouche enfoncée, des yeux d'esprit et perçants, le sourire agréable, l'air fort doux, mais ordinairement fort sérieux et concentré. Il était né vif, bouillant, emporté, aimant tous les plaisirs. Beaucoup d'esprit naturel, le sens extrêmement droit, une grande justesse, souvent trop de précision; l'énonciation aisée, agréable, exacte, naturelle; l'appréhension vive, le discernement bon, une sagesse singulière, une prévoyance qui s'étendait vastement, mais sans s'égarer; une simplicité et une sagacité extrêmes, et qui ne se nuisaient point l'une à l'autre, et depuis que Dieu l'eut touché, ce qui arriva de très bonne heure, je crois pouvoir avancer qu'il

ne perdit jamais sa présence, d'où on peut juger, éclairé comme il était, jusqu'à quel point il porta la piété. Doux, modeste, égal, poli avec distinction, assez prévenant, d'un accès facile et honnête jusqu'aux plus petites gens; ne montrant point sa dévotion, sans la cacher aussi, et n'en incommodant personne, mais veillant toutefois ses domestiques, peut-être de trop près; sincèrement humble, sans préjudice de ce qu'il devait à ce qu'il était, et si détaché de tout, que je ne crois pas que les plus saints moines l'aient été davantage. L'extrême dérangement des affaires de son père lui avait néanmoins donné une grande attention aux siennes (ce qu'il croyait un devoir, qui ne l'empêchait pas d'être vraiment magnifique en tout, parce qu'il estimait que cela était de son état).

Sa charité pour le prochain le resserrait dans des entraves qui le raccourcissaient par la contrainte de ses lèvres, de ses oreilles, de ses pensées. Le ministère, la politique, la crainte trop grande du roi, augmentèrent encore cette attention continuelle sur lui-même, d'où naissait un contraint, un concentré, dirai-je même un pincé, qui éloignait de lui, et un goût de particulier très resserré, et de solitude qui convenait peu à ses emplois, qui l'isolait, qui, excepté ses fonctions, parmi lesquelles je range sa table ouverte le matin, lui faisait un désert de la cour et lui laissait ignorer tout ce qui n'était pas les affaires où ses emplois l'engageaient nécessairement.

Il avait encore

le cœur droit, tendre, peu étendu; mais ce qu'il aimait il l'aimait bien, pourvu qu'il pût aussi l'estimer.

Il avait été gouverneur du duc de Bourgogne et il fut profondément atteint par la mort de son élève chéri.

Alors, si on ose hasarder ce terme, les jointures de son âme avec son corps furent ébranlées, il aperçut d'un coup d'œil les funestes suites qui résultaient sur la France, il

éprouva les plus horribles effets de la tendresse, il entra dans le néant que cet horrible vide laissait, il en vivifia son plein sacrifice, il dompta la nature éperdue par un effort si terrible qu'il m'a souvent avoué que celui de ses enfants ne lui avait en comparaison presque rien coûté. Tout fut mis au pied de la croix. Avide de profiter de toute l'amertume d'un calice si exquis, il n'en perdit pas une seule goutte dans ses affreuses fonctions à Saint-Denis, à Notre-Dame [1], auprès du roi, avec une supériorité sur soi-même qui passait la portée de l'homme. La mort du duc de Chevreuse [2] combla en lui la destruction de l'homme animal. Sa solitude là fut moins qu'une prison. Des sacrifices sanglants devinrent le tissu de sa vie. L'épurement sublime de son âme sans verser une larme vers Dieu acheva la dissolution de la matière et fit de sa mort un holocauste.

11. Mme de Beauvilliers.

M. de Beauvilliers avait épousé une fille de Colbert.

Il n'y eut point de femme à la cour qui eût plus d'esprit que celle-là, plus pénétrant, plus fin, plus juste, mais plus sage et plus réglé, et qui ne fût plus maîtresse. Jamais elle n'en voulait montrer, mais elle ne pouvait faire qu'on ne s'en aperçût dès qu'elle ouvrait la bouche, souvent même sans parler. Il était naturellement rempli de grâce, avec une si grande facilité d'expression, qu'elle en était parée, jusqu'à en faire oublier sa laideur, qui, bien que sans difformité ni dégoût, et avec une taille ordinaire et bien prise, était peu commune. Il y avait même un tour galant dans son esprit. Elle aimait à donner, et je n'ai vu qu'elle et la chancelière [3] qui eussent l'art de le faire avec un tour et des grâces aussi parfaites. Son goût

1. Ce fut lui qui fut en effet chargé de présider aux cérémonies des obsèques du dauphin.

2. Son beau-frère et son ami le plus intime; voyez pages 75 et 78.

3. Mme de Pontchartrain.

était exquis et général; meubles, parures de tout âge, table, en un mot sur tout; fort noble, fort magnifique, fort polie, mais avec beaucoup de distinction et de dignité. Elle aurait eu du penchant pour le monde. Une piété sincère dès ses premières années, et le désir de plaire à M. de Beauvilliers, la retenait, mais elle y était fort propre; et indépendamment de commerce avec elle, on le sentait à la manière grande, noble, aisée, accueillante avec discernement, dont elle savait tenir sa maison ou la cour; et les étrangers qualifiés abondaient à dîner.

12. M. de Chevreuse.

Le duc de Chevreuse, dont le rôle politique fut moins important que celui de Beauvilliers, n'est ni moins estimé ni moins loué que le précédent par Saint-Simon.

Jamais homme ne posséda son âme en paix comme celui-là; comme dit le psaume, il la portait dans ses mains. Le désordre de ses affaires, la disgrâce de l'orage du quiétisme[1] qui fut au moment de le renverser, la perte de ses enfants, celle de ce parfait dauphin[2], nul événement ne put l'émouvoir ni le tirer de ses occupations et de sa situation ordinaire avec un cœur bon et tendre toutefois. Il offrait tout à Dieu, qu'il ne perdait jamais de vue; et dans cette même vue, il dirigeait sa vie et toute la suite de ses actions. Jusque avec ses valets il était doux, modeste, poli; en liberté dans un intérieur d'amis et de famille intime, il était gai et d'excellente compagnie, sans rien de contraint pour lui ni pour les autres, dont il aimait l'amusement et le plaisir; mais si particulier par le mépris intime du monde et le goût et l'habitude du cabinet, qu'il n'était presque pas possible de l'en tirer...

1. Doctrine prêchée en Espagne par le jésuite Molina, répandue en France par Mme Guyon et Fénelon, qui tire son nom de l'état de repos (en latin *quies*) et de tranquillité où l'âme parvenait en s'abîmant dans la contemplation et l'amour de Dieu.

2. Le duc de Bourgogne.

13. Intimité des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers.

Les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers et leurs femmes[1] se trouvèrent si parfaitement faits l'un pour l'autre, que ce ne fut qu'un cœur, qu'une âme, qu'une même pensée, un même sentiment toute leur vie, une amitié, une considération, une déférence, une confiance réciproques. Elle était pareille entre les deux sœurs, et la devint bientôt entre les deux beaux-frères. Vivant tous deux à la cour, attachés par leurs charges et par la place de dames du palais de leurs femmes[2], ils se voyaient sans cesse et mangeaient par semaine l'un chez l'autre, ce qui dura jusqu'à ce que les grands emplois du duc de Beauvilliers l'obligèrent à tenir une table publique; ils ne s'en voyaient guère moins, rarement une seule fois par jour tant qu'ils vécurent. Il était rare aussi d'être ami de l'un à un certain point, sans l'être aussi de l'autre et de leurs épouses.

III

LES ECCLÉSIASTIQUES

La cour présente encore à Saint-Simon un grand nombre de prélats; le respect qu'il porte à la religion n'atteint point sa perspicacité; et il signale avec autant d'âpreté les ambitions et les manœuvres des ecclésiastiques que celles des grands seigneurs.

1. Le confesseur du roi : le P. Tellier.

Le véritable chef du clergé, c'est alors le confesseur du roi; ce poste fut occupé à partir de 1709 par un jésuite, le P. Tellier. Ce personnage, ardemment dévoué aux intérêts de son ordre, n'avait vécu, depuis qu'il y était entré, que du désir d'en accroître encore la fortune.

Cette cause dans toutes ses branches lui était devenue

1. C'étaient les deux sœurs, filles de Colbert.

2. Les dames du palais avaient pour fonctions de tenir compagnie à leur maîtresse et de la suivre partout.

la plus personnelle et tellement son unique affaire, qu'il n'avait jamais eu d'application ni travail que par rapport à celle-là, infatigable dans l'un et dans l'autre. Tout ménagement, tout tempérament là-dessus lui était odieux; il n'en souffrait que par force ou par des raisons d'en aller plus sûrement à ses fins. Tout ce qui en ce genre n'avait pas cet objet était un crime à ses yeux et une faiblesse indigne.

Sa vie était dure par goût et par habitude; il ne connaissait qu'un travail assidu et sans interruption, il l'exigeait pareil des autres sans aucun égard et ne comprenait pas qu'on en dût avoir. Sa tête et sa santé étaient de fer, sa conduite en était aussi, son naturel cruel et farouche. Confit dans les maximes et dans la politique de la société, autant que la dureté de son caractère s'y pouvait ployer, il était profondément faux, trompeur, caché sous mille plis et replis, et quand il put se montrer et se faire craindre, exigeant tout, ne donnant rien, se moquant des paroles les plus expressément données, lorsqu'il ne lui importait plus de les tenir, et poursuivant avec fureur ceux qui les avaient reçues. C'était un homme terrible qui n'allait à rien moins qu'à destruction, à couvert et à découvert, et qui, parvenu à l'autorité, ne s'en cacha plus...

Le prodigieux de cette fureur jamais interrompue d'un seul instant par rien, c'est qu'il ne se proposa jamais rien pour lui-même, qu'il n'avait ni parents ni amis, qu'il était né malfaisant, sans être touché d'aucun plaisir d'obliger, et qu'il était de la lie du peuple et ne s'en cachait pas, violent jusqu'à faire peur aux jésuites les plus sages, et même les plus nombreux et les plus ardents jésuites, dans la frayeur qu'il ne les culbutât jusqu'à les faire chasser une autre fois.

Son extérieur ne promettait rien moins et tint exactement parole; il eût fait peur au coin d'un bois. Sa physionomie était ténébreuse, fausse, terrible, les yeux ardents, méchants, extrêmement de travers : on était frappé en le voyant.

2. Le cardinal de Coislin.

L'esprit de domination dirigeait ce fougueux jésuite; d'autres prélats, comme l'excellent cardinal de Coislin, évêque d'Orléans en 1665, cardinal en 1697, connaissaient davantage et pratiquaient uniquement la charité.

C'était un assez petit homme, fort gros, qui ressemblait assez à un curé de village, et dont l'habit ne représentait pas mieux, même depuis qu'il fut cardinal. On a vu en différents endroits la pureté de mœurs et de vertu qu'il avait inviolablement conservée depuis son enfance, quoique élevé à la cour et ayant passé sa vie au milieu du plus grand nombre : combien il en fut toujours aimé, honoré, recherché dans tous les âges; son amour pour la résidence, sa continuelle sollicitude pastorale et ses grandes aumônes. Il fut heureux en choix pour lui aider à gouverner et à instruire son diocèse, dont il était sans cesse occupé. Il y fit, entre autres, deux actions qui méritent de n'être pas oubliées.

Lorsque, après la révocation de l'édit de Nantes, on mit en tête au roi de convertir les huguenots à force de dragons et de tourments, on en envoya un régiment à Orléans, pour y être répandu dans le diocèse. M. d'Orléans[1], dès qu'il fut arrivé, en fit mettre tous les chevaux dans ses écuries, manda les officiers et leur dit qu'il ne voulait pas qu'ils eussent d'autre table que la sienne, qu'il les priait qu'aucun dragon ne sortît de la ville, qu'aucun ne fît le moindre désordre, et que, s'ils n'avaient pas assez de subsistance, il se chargeait de la leur fournir; surtout qu'ils ne disent pas un mot aux huguenots, et qu'ils ne logeassent pas chez pas un d'eux. Il voulait être obéi et il le fut. Le séjour dura un mois et lui coûta bon, au bout

1. On avait l'habitude au XVIIe siècle de désigner ainsi d'une façon impersonnelle, par le nom de la principale ville de leur diocèse, les évêques et les archevêques

duquel il fit en sorte que ce régiment sortît de son diocèse et qu'on n'y renvoyât plus de dragons. Cette conduite pleine de charité, si opposée à celle de presque tous les autres diocèses et des voisins de celui d'Orléans, gagna presque autant de huguenots que la barbarie qu'ils souffraient ailleurs. Ceux qui se convertirent le voulurent et l'exécutèrent de bonne foi, sans contrainte et sans espérance. Ils furent préalablement bien instruits, rien ne fut précipité, et aucun d'eux ne retourna à l'erreur. Outre la charité, la dépense et le crédit sur cette troupe, il fallait aussi du courage pour blâmer, quoique en silence, tout ce qui se passait alors et que le roi affectionnait si fort, par une conduite si opposée. La même bénédiction qui la suivit s'étendit encore jusqu'à empêcher le mauvais gré et pis qui en devait naturellement résulter.

L'autre action, toute de charité aussi, fut moins publique, mais ne fut pas moins belle. Outre les aumônes publiques, qui de règle consumaient tout le revenu de l'évêché tous les ans, M. d'Orléans en faisait quantité d'autres qu'il cachait avec grand soin. Entre celles-là, il donnait quatre cents livres de pension à un pauvre gentilhomme ruiné qui n'avait ni femme ni enfants, et ce gentilhomme était presque toujours à sa table tant qu'il était à Orléans. Un matin les gens de M. d'Orléans trouvèrent deux fortes pièces d'argenterie de sa chambre disparues, et un d'eux s'était aperçu que ce gentilhomme avait beaucoup tourné là autour. Ils dirent leur soupçon à leur maître, qui ne le put croire, mais qui s'en douta sur ce que ce gentilhomme ne parut plus. Au bout de quelques jours, il l'envoya querir, et tête à tête il lui fit avouer qu'il était le coupable. Alors M. d'Orléans lui dit qu'il fallait qu'il se fût trouvé étrangement pressé pour commettre une action de cette nature, et qu'il avait grand sujet de se plaindre de son peu de confiance de ne pas lui avoir découvert son besoin. Il tira vingt louis de sa poche, qu'il lui donna, le pria de venir manger chez lui à son ordinaire, et surtout d'oublier, comme il le faisait, ce qu'il ne devait jamais ré-

péter. Il défendit bien à ses gens de parler de leur soupçon, et on n'a su ce trait que par le gentilhomme même, pénétré de confusion et de reconnaissance.

3. Fénelon.

Mais, de tous les prélats ses contemporains, celui qui semble avoir le plus attiré l'attention de Saint-Simon, est Fénelon. La singularité de ses talents, de sa vie, de ses diverses fortunes, la figure et le bruit qu'il a faits dans le monde, l'amitié qui l'unissait au duc de Beauvilliers, par qui il était considéré comme un « maître », telles sont les raisons qui ont déterminé Saint-Simon à « déployer le caractère » de ce prélat.

C'était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui lui ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient pas. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations; avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée; une élocution facile, nette, agréable; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures; avec cela un

homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie malgré sa chute...

Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes choses. Jamais homme n'a eu plus que lui la passion de plaire, et au valet autant qu'au maître : jamais homme ne l'a portée plus loin, avec une application plus suivie, plus constante, plus universelle ; jamais homme n'y a plus entièrement réussi. Cambrai est un lieu de grand abord et de grand passage ; rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lesquels il recevait tout le monde. Dans les premières années on l'évitait, il ne courait après personne ; peu à peu les charmes de ses manières lui rapportèrent un certain gros. A la faveur de cette petite multitude, plusieurs de ceux que la crainte avait écartés, mais qui désiraient aussi de jeter des semences pour d'autres temps, furent bien aises des occasions de passer à Cambrai. De l'un à l'autre, tous y coururent. A mesure que Mgr le duc de Bourgogne parut figurer, la cour du prélat grossit ; et elle en devint une effective aussitôt que son disciple fut devenu dauphin. Le nombre des gens qu'il y avait accueillis, la quantité de ceux qu'il avait logés chez lui passant par Cambrai, les soins qu'il avait pris des malades et des blessés qu'en diverses occasions on avait portés dans sa ville, lui avaient acquis le cœur des troupes. Assidu aux hôpitaux et chez les moindres officiers, attentif aux principaux, en ayant chez lui en nombre et plusieurs mois de suite jusqu'à leur parfait rétablissement, vigilant en vrai pasteur au salut de leurs âmes, avec cette connais-

sance du monde qui les savait gagner et qui en engageait beaucoup à s'adresser à lui-même, et il ne se refusait pas au moindre des hôpitaux qui voulaient aller à lui, et qu'il suivait comme s'il n'eût point eu d'autres soins à prendre, il n'était pas moins actif au soulagement corporel. Les bouillons, les nourritures, les consolations des dégoûts, souvent encore les remèdes sortaient en abondance de chez lui; et dans ce grand nombre un ordre et un soin que chaque chose fût du meilleur en sa sorte qui ne se peut comprendre. Il présidait aux consultations les plus importantes; aussi est-il incroyable jusqu'à quel point il devint l'idole des gens de guerre, et combien son amour retentit jusqu'au milieu de la cour.

Ses aumônes, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et faisait, le firent adorer de son peuple; et les prêtres dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tous ainsi, le portaient tous dans leurs cœurs. Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, toujours en convenance à l'égard de chacun; chez lui abord facile, expédition prompte et désintéressée; un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travaillaient sous lui dans ce grand diocèse; jamais de scandale ni rien de violent contre personne; tout en lui et chez lui dans la plus grande décence.

... Il mourut à Cambrai le 7 janvier de cette année[1], au milieu des regrets intérieurs, et à la porte du comble de ses désirs.

1. 1715.

Il pouvait en effet espérer que la mort prochaine du roi marquerait la fin de sa disgrâce; il avait donc de

puissants motifs de regretter la vie.

Toutefois il n'y parut pas. Soit amour de la réputation, qui fut toujours un objet auquel il donna toute préférence, soit grandeur d'âme qui méprise enfin ce qu'elle ne peut atteindre, soit dégoût du monde si continuellement trompeur pour lui, et de sa figure qui passe et qui allait lui échapper, soit piété ranimée par un long usage, et ranimée peut-être par ces tristes mais puissantes considérations, il parut insensible à tout ce qu'il quittait, et uniquement occupé de ce qu'il allait trouver, avec une tranquillité, une paix qui n'excluait que le trouble, et qui embrassait la pénitence, le détachement, le soin unique des choses spirituelles de son diocèse, enfin avec une confiance qui ne faisait que surnager à l'humilité et à la crainte.

Dans cet état, il écrivit au roi une lettre, sur le spirituel de son diocèse, qui ne disait pas un mot sur lui-même, qui n'avait rien que de touchant et qui ne convînt au lit de la mort à un grand évêque. La sienne, à moins de soixante-cinq ans, munie des sacrements de l'Église, au milieu des siens et de son clergé, put passer pour une grande leçon à ceux qui survivaient, et pour laisser de grandes espérances de celui qui était appelé. La consternation dans tous les Pays-Bas fut extrême. Il y avait apprivoisé jusqu'aux armées ennemies, qui avaient autant et même plus de soin de conserver ses biens que les nôtres. Leurs généraux et la cour de Bruxelles se piquaient de le combler d'honnêteté et des plus grandes marques de considération, et les protestants pour le moins autant que les catholiques. Les regrets furent donc sincères et universels dans toute l'étendue des Pays-Bas. Ses amis, surtout son petit troupeau [1], tombèrent dans l'abîme de l'affliction la

1. On appelait ainsi les seigneurs de la cour restés fidèles à Fénelon dans sa disgrâce, tels que le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse.

plus amère. A tout prendre, c'était un bel esprit et un grand homme.

IV

LES MAGISTRATS

On ne rencontre que rarement à la cour les magistrats, sauf le chancelier : néanmoins, ils tiennent dans la société de ce temps une place considérable, et les *Mémoires* de Saint-Simon présentent un grand nombre de portraits de magistrats. Saint-Simon ne les aime guère; leur prétention de s'égaler à la noblesse l'indigne; il les considère comme des usurpateurs qu'il voudrait remettre à leur rang, c'est-à-dire bien loin derrière les nobles; il rappelle sans cesse leur humble origine. A la grand'chambre du parlement, on voit encore, dit-il,

les hauts sièges qui étaient les bancs des pairs et des hauts barons, et des bas sièges qui étaient le marchepied sur lesquels les légistes s'asseyaient; d'un marchepied ils en ont fait un banc tel qu'on le voit aujourd'hui, et de ce banc après ils sont montés aux hauts sièges

Toutes les faveurs sont pour eux.

Que de gens qui perdent bras et jambes et après se ruinent au service du roi, à qui on ne donne rien ou bien peu de chose; mais ils ne portent ni robe ni rabat.

1. Le président de Harlay.

Aussi, quand il rencontre un magistrat à qui l'ambition a fait méconnaître les devoirs de son ministère, comme le président de Harlay, le premier président du parlement de Paris, il se fait l'impitoyable vengeur de la vertu offensée.

Harlay était un petit homme, maigre, à visage en losange, le nez grand et aquilin, des yeux de vautour qui

semblaient dévorer les objets et percer les murailles; un rabat et une perruque noire mêlée de blanc, l'un et l'autre guère plus longs que les ecclésiastiques les portent, une calotte, des manchettes plates comme les prêtres et le chancelier; toujours en robe, mais étriquée, le dos courbé, une parole lente, pesée, prononcée, une prononciation ancienne et gauloise, et souvent les mots de même, tout son extérieur contraint, gêné, affecté, l'odeur hypocrite, le maintien faux et cynique, des révérences longues et profondes, allant toujours rasant les murailles, avec un air toujours respectueux, mais à travers lequel pétillait l'audace et l'insolence, et des propos toujours composés à travers lequel sortait toujours l'orgueil de toute espèce et, tant qu'il osait, le mépris et la dérision.

Les sentences et les maximes étaient son langage ordinaire, même dans les propos communs; toujours laconique, jamais à son aise, ni personne avec lui, beaucoup d'esprit naturel et fort étendu, beaucoup de pénétration, une grande connaissance du monde, surtout des gens avec qui il avait affaire, beaucoup de belles-lettres, profond dans la science du droit, et, ce qui malheureusement est devenu si rare, du droit public, une grande lecture et une grande mémoire, et, avec une lenteur dont il s'était fait une étude, une justesse, une promptitude, une vivacité de repartie surprenante et toujours présente. Supérieur aux plus fins procureurs dans la science du palais, et un talent incomparable de gouvernement par lequel il s'était tellement rendu le maître du parlement qu'il n'y avait aucun de ce corps qui ne fût devant lui en écolier, et que la grand'chambre[1] et les enquêtes[2] assemblées n'étaient que des petits garçons en sa présence, qu'il dominait et qu'il tournait où et comme il le voulait, souvent

1. Subdivision du parlement la plus importante par l'âge, la dignité de ses membres, et la nature des procès qu'elle examinait.

2. Autre subdivision du parlement, où on jugeait les procès après enquêtes, sur instruction par écrit et par rapport.

sans qu'ils s'en aperçussent et, quand ils le sentaient, sans oser branler devant lui, sans toutefois avoir jamais donné accès à aucune liberté ou familiarité avec lui à personne sans exception; magnifique par vanité aux occasions, ordinairement frugal par le même orgueil, et modeste de même dans ses meubles et dans son équipage pour s'approcher des mœurs des anciens magistrats.

C'est un dommage extrême que tant de qualités et de talents naturels et acquis se soient trouvés destitués de toute vertu et n'aient été consacrés qu'au mal, à l'ambition, à l'avarice, au crime. Superbe, venimeux, malin, scélérat par nature, humble, bas, rampant devant ses besoins, faux et hypocrite en toutes ses actions, même les plus ordinaires et les plus communes, juste avec exactitude entre Pierre et Jacques pour sa réputation, l'iniquité la plus consommée, la plus artificieuse, la plus suivie suivant son intérêt, sa passion, et le vent surtout de la cour et de la fortune.

Harlay était connu pour son esprit mordant; Saint-Simon rapporte quelques-unes de ses saillies célèbres.

... Les jésuites et les pères de l'Oratoire [1] sur le point de plaider ensemble, le premier président les manda et les voulut accommoder. Il travailla un peu avec eux, puis les conduisant : « Mes Pères, dit-il aux jésuites, c'est un plaisir de vivre avec vous; » et se tournant tout court aux pères de l'Oratoire : « et un bonheur, mes Pères, de mourir avec vous. »

... La duchesse de La Ferté alla lui demander l'audience, et comme tout le monde essuya son humeur. En s'en allant elle s'en plaignait à son homme d'affaires et traita le premier président de vieux singe. Il la suivait et ne dit mot. A la fin, elle s'en aperçut, mais elle espéra qu'il ne l'avait pas entendue; et lui, sans en faire aucun semblant, il la mit dans son carrosse. A peu de temps de là, sa

1. Congrégation instituée en 1611 par Pierre de Bérulle.

cause fut appelée, et tout de suite gagnée. Elle accourut chez le premier président et lui fait toutes sortes de remerciements. Lui, humble et modeste, se plonge en révérences, puis, la regardant entre deux yeux : « Madame, lui répondit-il tout haut devant tout le monde, je suis bien aise qu'un vieux singe ait pu faire quelque plaisir à une vieilie guenon. » Et de là, tout humblement, sans plus dire un mot, se met à la conduire, car c'était sa façon de se défaire des gens, d'aller toujours et de les laisser là d'une porte à l'autre. La duchesse de La Ferté eût voulu le tuer ou être morte. Elle ne sut plus ce qu'elle disait, et ne put jamais s'en défaire, lui toujours en profond silence, en respect, et les yeux baissés jusqu'à ce qu'elle fut en carrosse.

2. De Mesmes.

Non moins ambitieux que les gens de cour, les magistrats cherchent comme eux à se pousser aux grands emplois, et, comme eux, par toutes sortes de procédés. Il y en a qui, pour arriver, se mêlent aux grands, et travaillent à prendre leur air. De Mesmes oublie ainsi qu'il descend d'une famille de magistrats et de diplomates, et compte pour arriver à son but sur ses liaisons avec les gens de la cour.

Toute son étude fut celle du grand monde, à qui il plut, et fut mêlé dans les meilleures compagnies de la cour et dans les plus gaillardes. D'ailleurs il n'apprit rien et fut extrêmement débauché, tellement que son père le prit en telle aversion qu'il osait à peine paraître devant lui. Il ne lui épargnait pas les coups de bâton, et lui jetait quelquefois des assiettes à la tête, ayant bonne compagnie à sa table, qui se mettait entre deux et tâchait de les raccommoder souvent; mais le fils était incorrigible, et ne songeait qu'à se divertir et à dépenser. Cette vie le lia avec la jeunesse la plus distinguée, qu'il recherchait avec soin, et ne voyait que le moins qu'il pouvait de palais et de gens de robe Devenu président à mortier par la

mort de son père, il ne changea guère de vie, mais il se persuada qu'il était un seigneur, et vécut à la grande.

3. Maisons.

D'autres, comme Maisons, comptent surtout, pour satisfaire leur ambition, sur l'appui de leurs collègues du parlement.

Je pense que l'exemple de M. de Mesmes lui avait fort servi à éviter ces ridicules dont l'autre s'était chamarré. Loin comme lui de faire le singe du grand seigneur, de l'homme de la cour et du grand monde, il se contentait de vivre avec la meilleure compagnie de la ville et de la cour, que sa femme et lui avaient su attirer chez eux par les manières les plus polies, même modestes, et sans jamais s'écarter de ce qu'ils devaient à chacun; respect aux uns, civilité très marquée aux autres, avec un air de liberté et de familiarité mesurée, qui, loin de choquer ni d'être déplacée, leur attirait le gré de savoir mettre tout le monde à son aise, sans jamais la moindre échappée qui fût de trop. Il eut le bon esprit de sentir de fort bonne heure que le parlement était la base sur laquelle il devait porter; que du crédit qu'il y aurait dépendrait sa considération dans le monde, et que tout celui dans lequel il se mêlait ne lui deviendrait utile qu'autant que sa compagnie le compterait. Il fut donc assez avisé pour en faire son principal, attirer chez lui les magistrats du parlement, courtiser, pour ainsi dire, les plus estimés dans toutes les chambres, les persuader qu'il se faisait honneur d'être l'un d'eux, faire conduire sa femme en conséquence, être très assidu au palais et y gagner la basse robe en général, et en particulier ce qui se distinguait le plus parmi les avocats, les procureurs, les greffiers, par ses manières gracieuses, ouvertes, affables, par des louanges et des prévenances qui l'en firent adorer. De cette conduite il en résulta une réputation qui dans tout le parlement n'eut pas deux voix, qui gagna la cour et le monde, qui donna jalousie au premier président, et qui

fit regarder Maisons comme celui qui mènerait toujours le parlement à tout ce qu'il voudrait.

4. Le chancelier Pontchartrain.

Quelques magistrats trouvent grâce cependant devant Saint-Simon; c'est, par exemple, M. de Pontchartrain, chancelier de 1699 à 1714, dont il fait en quelques lignes un bel éloge. Rien n'égalait

la netteté de son esprit, l'agrément de ses manières, la justesse et la précision de ses raisonnements, toujours courts, lumineux, décisifs, surtout son antipode de pédanterie, et cet alliage qu'il savait faire avec tant de mesure et de légèreté du respect avec la liberté, du sérieux avec la fine plaisanterie qui était en lui.

5. D'Aguesseau.

C'est encore le vieux d'Aguesseau qu'il représente comme un magistrat de l'ancienne roche.

C'était un petit homme de basse mine, qui, avec beaucoup d'esprit et de lumière, avait toute sa vie été un modèle, mais aimable, de vertu, de piété, d'intégrité, d'exactitude dans toutes les grandes commissions de son état par où il avait passé, de douceur et de modestie, qui allait jusqu'à l'humilité, et représentant au naturel ces vénérables et savants magistrats de l'ancienne roche, qui sont disparus avec lui, soit dans les meubles et son petit équipage, soit dans sa table et son maintien.

CHAPITRE IV

LA VIE A LA COUR

1. L'appartement.

En temps ordinaire, la cour se réunit de sept heures à dix heures du soir, heure à laquelle le roi se mettait à table, dans

les salons du palais de Versailles compris entre la chapelle et la grande galerie des Glaces. On donnait à cette réunion le nom d'*appartemen*.

D'abord il y avait une musique; puis des tables par toutes les pièces toutes prêtes pour toutes sortes de jeux; un lansquenet où Monseigneur et Monsieur jouaient toujours; un billard : en un mot, liberté entière de faire des parties avec qui on voulait, et de demander des tables, si elles se trouvaient toutes remplies; au delà du billard, il y avait une pièce destinée aux rafraîchissements, et tout parfaitement éclairé. Au commencement que cela fut établi, le roi y allait et y jouait quelque temps, mais dès lors il y avait longtemps qu'il n'y allait plus, mais il voulait qu'on y fût assidu, et chacun s'empressait à lui plaire.

2. Le jeu.

Le jeu est la grande distraction de la cour; c'est aussi un moyen de faire fortune; quelques-uns des courtisans, comme Dangeau, acquirent ainsi honnêtement de grandes richesses.

Il n'avait rien, ou fort peu de chose; il s'appliqua à savoir parfaitement tous les jeux qu'on jouait alors : le piquet, la bête, l'hombre, grande et petite prime, le hoc, le reversi, le brelan[1], et à approfondir toutes combinaisons des jeux et celles des cartes, qu'il parvint à posséder jusqu'à s'y tromper rarement, même au lansquenet et à la bassette, à les juger avec justesse et à charger celles qu'il trouvait devoir gagner. Cette science lui valut beaucoup, et ses gains le mirent à portée de s'introduire dans les bonnes maisons, et peu à peu à la cour, dans les bonnes compagnies. Il était doux, complaisant, flatteur, avait l'air, l'esprit, les manières du monde, de prompt et excellent compte au jeu, où, quelques gros gains qu'il ait faits et qui ont fait son grand bien et la base et les moyens de sa fortune, jamais il n'a été soupçonné, et sa réputa-

1. Tous ces termes désignent des jeux de cartes

tion toujours entière et nette. La nécessité de trouver de fort gros joueurs pour le jeu du roi et pour celui de Mme de Montespan l'y fit admettre.

La réputation de tous les courtisans n'était pas, comme celle de Dangeau, à l'abri de tout soupçon; on prit des gentilshommes en flagrant délit de tricherie; le cas arriva à Seissac.

Le roi, dans ces temps-là, jouait fort gros jeu, et c'était le brelan qui était à la mode. Un soir que Seissac était de la partie du roi, M. de Louvois vint lui parler à l'oreille. Un moment après le roi donna son jeu à M. de Lorges[1], à qui il dit de le tenir, et de continuer pour lui jusqu'à ce qu'il fût revenu, et s'en alla dans son cabinet avec M. de Louvois; dans cet intervalle, Seissac fit une tenue à M. de Lorges, qu'il jugea contre toutes les règles du jeu, puis un va-tout qu'il gagna ne portant quasi rien. Le coup était fort gros. Le soir, M. de Lorges se crut obligé d'avertir le roi de ce qui s'était passé. Le roi fit arrêter sans bruit le garçon bleu[2] qui tenait le panier des cartes et le cartier. Les cartes se trouvèrent pipées; et le cartier, pour avoir grâce, avoua que c'était Seissac qui le lui avait fait faire, et l'avait mis de part avec lui.

3. La piété de la cour.

La passion du jeu faisait tort même à la prudence des habiles. On vit par exemple la princesse d'Harcourt, qui, pour faire sa cour à Mme de Maintenon, ne négligeait aucun office, s'oublier à une partie de cartes et laisser passer l'heure du salut.

Un jour de grande fête à Fontainebleau, que le maréchal de Villeroy était en quartier, elle alla voir la maréchale de Villeroy entre vêpres et le salut. De malice, la maréchale lui proposa de jouer, pour lui faire manquer le salut. L'autre s'en défendit et dit enfin que Mme de Maintenon

1. Beau-père du duc de Saint-Simon.

2. Garçon du château portant la livrée bleue du roi.

y devait aller. La maréchale insiste, et dit que cela était plaisant, comme si Mme de Maintenon pouvait voir et remarquer tout ce qui serait ou ne serait pas à la chapelle. Les voilà au jeu. Au sortir du salut, Mme de Maintenon, qui presque jamais n'allait nulle part, s'avise d'aller voir la maréchale de Villeroy, devant l'appartement de qui elle passait au pied de son degré. On ouvre la porte et on l'annonce; voilà un coup de foudre pour la princesse d'Harcourt. « Je suis perdue, s'écria-t-elle de toute sa force, car elle ne pouvait se retenir; elle va me voir jouant au lieu d'être au salut; » laisse tomber ses cartes et soi-même dans un fauteuil tout éperdue. La maréchale riait de tout son cœur d'une aventure si complète. Mme de Maintenon entre lentement et les trouve en cet état avec cinq ou six personnes. La maréchale de Villeroy, qui avait infiniment d'esprit, lui dit qu'avec l'honneur qu'elle lui faisait, elle causait un grand désordre, et lui montre la princesse d'Harcourt en désarroi. Mme de Maintenon sourit avec une majestueuse bonté, et s'adressant à la princesse d'Harcourt : « Est-ce comme cela, lui dit-elle, Madame, que vous allez au salut aujourd'hui ? » Là-dessus la princesse d'Harcourt sort en furie de son espèce de pâmoison, dit que voilà des tours qu'on lui fait, qu'apparemment Mme la maréchale de Villeroy se doutait bien de la visite de Mme de Maintenon, et que c'est pour cela qu'elle l'a persécutée de jouer, pour lui faire manquer le salut. « Persécutée, répondit la maréchale, j'ai cru ne pouvoir mieux vous recevoir qu'en vous proposant un jeu; il est vrai que vous avez été un moment en peine de n'être point vue au salut, mais le goût l'a emporté. Voilà, Madame, s'adressant à Mme de Maintenon, tout mon crime, » et de rire tous, plus fort qu'auparavant. Mme de Maintenon, pour faire cesser la querelle, voulut qu'elles continuassent de jouer; la princesse d'Harcourt grommelant toujours, et toujours éperdue, ne savait ce qu'elle faisoit, et la furie redoublait de ses fautes. Enfin ce fut une farce, qui divertit toute la cour plusieurs jours, car

cette belle princesse était également crainte, haïe et méprisée.

Mme d'Harcourt n'était pas seule à la cour à n'avoir ainsi qu'une piété de commande ; bien d'autres dames n'avaient pas de sentiments religieux plus sincères ; cette hypocrisie générale impatienta un jour un honnête homme, le capitaine des gardes Brissac, qui joua aux dames un tour de sa façon

4. Tour de Brissac.

Brissac, peu d'années avant sa retraite, fit un étrange tour aux dames. C'était un homme droit qui ne pouvait souffrir le faux. Il voyait avec impatience toutes les tribunes[1] bordées de dames l'hiver au salut, les jeudis et les dimanches où le roi ne manquait guère d'assister, et presque aucune ne s'y trouvait quand on savait de bonne heure qu'il n'y viendrait pas ; et, sous prétexte de lire dans leurs heures, elles avaient toutes de petites bougies devant elles pour les faire connaître et remarquer. Un soir que le roi devait aller au salut, et qu'on faisait à la chapelle la prière de tous les soirs qui était suivie du salut, quand il y en avait, tous les gardes postés et toutes les dames placées, arrive le major vers la fin de la prière, qui, paraissant à la tribune vide du roi, lève son bâton et crie tout haut : « Gardes du roi, retirez-vous, rentrez dans vos salles, le roi ne viendra pas. » Aussitôt les gardes obéissent ; murmures tout bas entre les femmes, les petites bougies s'éteignent, et les voilà parties toutes, à l'exception de la duchesse de Guiche, Mme de Dangeau et une ou deux autres qui demeurèrent. Brissac avait posté des brigadiers aux débouchés de la chapelle pour arrêter les gardes, qui leur firent reprendre leurs postes sitôt que les dames furent assez loin pour ne pouvoir pas s'en douter. Là-dessus arrive le roi, qui, bien étonné de ne pas voir les dames remplir les tribunes, demanda par quelle

1. Dans la chapelle du château de Versailles.

aventure il n'y avait personne. Au sortir du salut, Brissac lui conta ce qu'il avait fait, non sans s'espacer sur la piété des dames de la cour. Le roi en rit beaucoup, et tout ce qui l'accompagnait. L'histoire s'en répandit incontinent après; toutes ces femmes auraient voulu l'étrangler.

5. L'intrigue.

Mais toutes ces occupations, bals, jeux, exercices religieux, tout cela, ce n'est, pour employer un mot cher à Saint-Simon, que « l'écorce » de la cour; la vraie, la seule occupation de la plupart de ces gens, c'est l'intrigue, pour satisfaire leur « rage de place et d'être ». C'est en effet soit des fonctions lucratives, soit des distinctions de vanité que l'on recherche avec tant d'ardeur. Le prince de Vaudemont, qui appartenait à l'intrigante maison de Lorraine, se consume en vains efforts pour obtenir de s'asseoir sur un fauteuil, ce qui l'eût mis au rang des princes du sang français, seuls admis à cet honneur.

Il y avait dans le salon, à Marly, trois sièges à dos, qui de l'un à l'autre s'y étaient amassés, et de la même étoffe que les tabourets. Monseigneur, qui avait fait faire le premier, jouait dessus; en son absence, Mme la duchesse de Bourgogne s'y mit, puis sur un autre qu'on fit faire pour elle pour ses grossesses. Mme la duchesse hasarda de demander la permission à Monseigneur d'en faire cacher un semblable dans un coin et d'y jouer à l'abri d'un paravent. Vaudemont, qui avisa que les trois n'étaient presque jamais occupés ensemble, en prit un d'abord les matins, entre le lever et la messe, où Monseigneur et les deux princesses n'étaient jamais dans le salon. Il y tint, à son coin ordinaire, ses assises, l'exquis de la cour autour de lui sur des tabourets; et quand il y eut accoutumé le monde, qui en France trouve tout bon, à condition que ce soit des entreprises, il se licencia de la garder les soirs pendant le jeu. Cela dura deux voyages de la sorte, pendant le second desquels il fit rehausser les pieds de sa

chaise, parce qu'il était grand, en effet, pour se l'approprier et s'établir ainsi dans la distinction que personne n'avait, et sans se couvrir d'un paravent comme faisait Mme la duchesse. Monseigneur venait quelquefois lui parler sur cette chaise, quelquefois aussi Mme la duchesse de Bourgogne en voltigeant par le salon : il ne levait point; sur la fin, il n'en faisait pas même contenance; il les y avait accoutumés.

Après ces voyages, il voulut aller faire sa cour à Mme la duchesse de Bourgogne, comptant que, l'ayant accoutumée à lui parler assis à Marly, il était temps de prétendre de l'être chez elle. Il eut la bonté de s'y contenter d'un tabouret, et de n'y prétendre pas plus que les petits-fils de France. La duchesse du Lude[1], qui craignait tout le monde, éblouie du grand pied sur lequel il s'était mis, eut la faiblesse d'y consentir. Il fallut pourtant le dire à Mme la duchesse de Bourgogne, à qui cela parut fort sauvage et qui le dit à Mgr le duc de Bourgogne. Ce prince le trouva fort mauvais. Voilà la duchesse du Lude dans un grand embarras. L'affaire était engagée au lendemain, elle n'y avait fait aucune difficulté, la voilà désolée. Pour la tirer de presse, Mgr le duc de Bourgogne consentit au tabouret pour cette fois, mais il voulut être présent, et ne point s'asseoir lui-même. Cela s'exécuta de la sorte, au grand soulagement de la duchesse du Lude, mais au grand dépit de Vaudemont, qui, ayant compté sur cet artifice pour s'établir un rang très supérieur, se vit réduit à celui de cul-de-jatte, étant assis en présence de Mgr le duc de Bourgogne debout. Mais, de peur de récidive, ce prince jugea à propos de conter le fait au roi et de prendre ses ordres. En lui rendant compte, la chaise à dos de Marly et d'y parler assis à Monseigneur, et sans se lever, et à Mme la duchesse de Bourgogne, entrèrent dans le récit et mirent le roi en colère et en garde. Il lava la tête à la duchesse du Lude et défendit que M. de Vaudemont eût

1. Dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne, et à ce titre chargée du gouvernement intérieur de la maison de la duchesse.

un traitement différent de tous les autres seigneurs chez Mme la duchesse de Bourgogne. Il gronda Bloin[1] de sa facilité sur le siège à dos rehaussé et approprié, puis s'informa si Vaudemont était en effet grand d'Espagne. Dès qu'il en fut certain, et il le fut bientôt, il le fit avertir de ne prétendre rien au delà de ce rang, et qu'il était fort étonné de ce siège à dos qu'il avait pris à Marly, et de ce qu'il demeurait assis devant Mme la duchesse de Bourgogne et devant Monseigneur, encore qu'il eût la bonté de le lui commander.

Vaudemont avala cet amer calice sans faire semblant de rien et s'en alla à Commercy. Revenu à Marly, le salon fut surpris de l'y voir en sa même place, mais sur un tabouret dont les pieds étaient rehaussés, et de ce qu'il se levait dès que Monseigneur passait, même à sa portée, ou Mgrs ses fils ou Mme la duchesse de Bourgogne. Il affecta même de leur aller parler au jeu, et d'y demeurer debout quelque temps avant de revenir à son coin sur son tabouret.

Pour obtenir les honneurs convoités, on a recours à tous « les souterrains ». La duchesse du Lude... ambitionnait la place de dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne.

Mme de Maintenon avait conservé auprès d'elle une vieille servante qui, du temps de sa misère et qu'elle était veuve de Scarron, à la charité de la paroisse de Saint-Eustache, était son unique domestique ; et cette servante, qu'elle appelait encore Nanon comme autrefois, était pour les autres Mme Balbien, et fort considérée par l'amitié et la confiance de Mme de Maintenon pour elle. Nanon se rendait aussi rare que sa maîtresse, se coiffait et s'habillait comme elle, imitait son précieux, son langage, sa dévotion, ses manières. C'était une demi-fée, à qui les princesses se trouvaient heureuses quand elles avaient occasion de parler et de l'embrasser, toutes filles du roi

1. Premier valet de chambre du roi.

qu'elles fussent, et à qui les ministres qui travaillaient chez Mme de Maintenon faisaient la révérence bien bas. Tout insensible qu'elle fût, il lui restait pourtant quelques anciens amis de l'ancien temps, avec qui elle s'humanisait, quoique rarement, et, heureusement pour la duchesse du Lude, elle avait une vieille amie qui l'avait élevée, qu'elle avait toujours gardée et qui l'aimait passionnément, qui était de l'ancienne connaissance de Nanon et qu'elle voyait quelquefois en privance. La duchesse du Lude la lui détacha, et finalement vingt mille écus comptant lui firent son affaire, le soir même du samedi que le roi avait parlé à Monsieur le matin avec tant d'éloignement pour elle; et voilà les cours! Une Nanon qui en vend les plus importants et les plus brillants emplois, et une femme riche, duchesse, de grande naissance par soi et par ses maris, sans enfants, sans liens, sans affaires, libre, indépendante, a la folie d'acheter chèrement sa servitude.

D'étranges fortunes faites par des inconnus, hors de toutes les circonstances prévues, donnaient étrangement à rêver aux ambitieux. Telle fut celle de Cavoye.

Il y a dans les cours des personnages singuliers, qui, sans esprit, sans naissance distinguée et sans entours ni services, percent dans la familiarité de ce qui y est de plus brillant, et font enfin, on ne sait pourquoi, compter le monde avec eux. Tel fut Cavoye toute sa vie, très petit gentilhomme au plus, dont le nom était Oger. Il était grand maréchal des logis de la maison du roi[1], et le roman qui lui valut cette charge mérite de n'être pas oublié.

... Cavoye était un des hommes de France les mieux faits et de meilleure mine, et qui se battait le mieux. Il en profita auprès des dames. C'était un temps où on se bat-

1. Ses fonctions étaient de recevoir les ordres du roi pour les logements de Sa Majesté, et les communiquer aux maréchaux et fourriers de logis, et d'en faire autant pour le logement de toutes les troupes de la maison du roi.

tait fort malgré les édits : Cavoye, brave et adroit, s'y acquit tant de réputation, que le nom de brave Cavoye lui est demeuré. M[lle] de Coetlogon, une des filles de la reine Marie-Thérèse, s'éprit de Cavoye et s'en éprit jusqu'à la folie. Elle était laide, sage, naïve, aimée, et très bonne créature. Personne ne s'avisa de trouver son amour étrange, et, ce qui est un prodige, tout le monde en eut pitié. Elle en faisait toutes les avances. Cavoye était cruel et quelquefois brutal; il en était importuné à en mourir. Tant fut procédé que le roi et même la reine le lui reprochèrent, et qu'ils exigèrent de lui qu'il serait plus humain. Il fallut aller à l'armée, où pourtant il ne passa pas les petits emplois. Voilà Coetlogon aux larmes, aux cris, et qui quitte parures tout le long de la campagne, et qui ne les reprend qu'au retour de Cavoye. Jamais on ne fit qu'en rire. Vint l'hiver un combat où Cavoye servit de second et fut mis à la Bastille : autres douleurs, chacun alla lui faire son compliment. Elle quitta toute parure, et se vêtit le plus mal qu'elle put. Elle parla au roi pour Cavoye, et, n'en pouvant obtenir la délivrance, elle le querella jusqu'aux injures. Le roi riait de tout son cœur; elle en fut si outrée, qu'elle lui présenta les ongles, auxquels le roi comprit qu'il était plus sage de ne point s'exposer. Il dînait et soupait tous les jours en public avec la reine. Au dîner, la duchesse de Richelieu et ses filles servaient. Tant que Cavoye fut à la Bastille, jamais Coetlogon ne voulut servir au roi quoi que ce fût, ou elle l'évitait, ou elle le refusait tout net, et disait qu'il ne méritait pas qu'elle le servît; la jaunisse la prit, les vapeurs, les désespoirs; enfin tant fut procédé que le roi et la reine exigèrent bien sérieusement de la duchesse de Richelieu de mener Coetlogon voir Cavoye à la Bastille, et cela fut répété deux ou trois fois. Il sortit enfin, et Coetlogon, ravie, se para tout de nouveau, mais ce fut avec peine qu'elle consentit à se raccommoder avec le roi. La pitié et la mort de M. de Froulay, grand maréchal des logis, vinrent à son secours. Le roi envoya querir Cavoye,

qu'il avait déjà tenté inutilement sur ce mariage. A cette fois, il lui dit qu'il le voulait; qu'à cette condition, il prendrait soin de sa fortune, et que, pour lui tenir lieu de dot avec une fille qui n'avait rien, il lui ferait présent de la charge de grand maréchal des logis de sa maison. Cavoye renifla encore, mais il y fallut passer. Il a depuis bien vécu avec elle, et elle toujours dans la même adoration jusqu'à aujourd'hui, et c'est quelquefois une farce de voir les caresses qu'elle lui fait devant le monde, et la gravité importunée avec laquelle il les reçoit.

Tel autre, comme Puysieux, dut sa fortune à son audace. C'était d'ailleurs un homme de mérite, qui fut longtemps ambassadeur en Suisse.

« Puysieux, arrivant de Suisse par congé, après le retour de Fontainebleau cette année, fut fort bien traité par le roi dans l'audience qu'il en eut. Comme il avait beaucoup d'esprit et de connaissance du roi, il s'avisa tout à coup de tirer hardiment sur le temps, et comme le roi lui témoignait de l'amitié et de la satisfaction de sa gestion en Suisse, il lui demanda s'il était bien vrai qu'il fût content de lui, si ce n'était point discours, et s'il y pouvait compter. Sur ce que le roi l'en assura, il prit un air gaillard et assuré, et lui répondit que pour lui il n'était pas de même et qu'il n'était pas content de Sa Majesté. « Et pourquoi donc, Puysieux? lui dit le roi. — Pourquoi, sire? parce qu'étant le plus honnête homme de votre royaume, vous ne laissez pas pourtant de me manquer de parole depuis plus de cinquante ans. — Comment, Puysieux, reprit le roi, et comment cela? — Comment cela, sire! dit Puysieux, vous avez bonne mémoire et vous ne l'aurez pas oublié. Votre Majesté ne se souvient-elle pas qu'ayant l'honneur de jouer avec vous à colin-maillard chez ma grand'mère, vous me mîtes votre cordon bleu[1] sur le dos pour vous mieux cacher au colin-maillard, et

1. C'était l'insigne que portaient les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit.

que lorsque, après le jeu, je vous le rendis, vous me promîtes de m'en donner un autre quand vous seriez le maître ; il y a pourtant longtemps que vous l'êtes, et bien assurément, et toutefois ce cordon bleu est encore à venir. » Le roi s'en souvint parfaitement, se mit à rire, et lui dit qu'il avait raison, qu'il lui voulait tenir parole, et qu'il tiendrait un chapitre exprès avant le premier jour de l'an pour le recevoir ce jour-là. En effet, le jour même il en indiqua un pour le chapitre et dit que c'était pour Puysieux. Ce fait n'est pas important, mais il est plaisant. Il est tout à fait singulier avec un prince aussi sérieux et aussi imposant que Louis XIV, et ce sont de ces petites anecdotes de cour qui ont leur curiosité.

Tous ne sont pas d'ailleurs également heureux dans cette course aux hommes ; les vaincus dans cette lutte supportent amèrement leur défaite ; Lauzun, par exemple, ne put jamais se consoler d'avoir vu donner à un autre la charge de capitaine des gardes qu'il avait longtemps convoitée.

Cette folie de capitaine des gardes dominait si cruellement le duc de Lauzun [1], qu'il s'habillait souvent d'un habit bleu à galons d'argent, qui, sans oser être semblable à l'uniforme des capitaines des gardes du corps aux jours de revue ou de changement du guet, en approchait tant qu'il pouvait, mais bien plus de celui de capitaine des chasses des capitaineries royales, et l'aurait rendu ridicule si, à force de singularités et de ridicules, il n'y eût accoutumé le monde, qui le craignait, et ne se fût rendu supérieur à tous les ridicules.

Cette folie de Lauzun inspire à Saint-Simon d'éloquentes réflexions sur l'ambition.

J'ai réfléchi souvent, à cette occasion, sur l'extrême

1. Célèbre par la disgrâce que lui valut la passion qu'il inspira à la fille de Gaston d'Orléans, Mlle de Montpensier.

malheur de se laisser entraîner à l'ivresse du monde, et au formidable état d'un ambitieux que ni les richesses, ni le domestique le plus agréable, ni la dignité acquise, ni l'âge, ni l'impuissance corporelle, n'en peuvent déprendre, et qui, au lieu de jouir tranquillement de ce qu'il possède et d'en sentir le bonheur, s'épuise en regrets et en amertumes inutiles et continuelles, et qui ne peut se représenter que, sans enfants, et dans un âge qui l'approche si fort de sa fin, posséder ce qu'il regrette, quand même il pourrait l'exercer, serait des biens trompeurs qui l'attacheraient à la vie, si prête à lui échapper, qui ne lui seraient bons qu'à lui augmenter les regrets cuisants de la quitter. Mais on meurt comme on a vécu, et il est rare que cela arrive autrement. De quelle importance n'est-il donc pas de n'oublier rien pour tâcher de vivre, pour savoir mourir au monde et à la fortune avant que l'un et l'autre et que la vie nous quittent, pour savoir vivre sans eux et tâcher et espérer de bien mourir.

6. La maison de Charnacé.

Ces ambitieux si bassement rampants devant le roi sont, en retour, d'un singulier sans-gêne avec les gens du commun ; on peut en juger par la manière dont Charnacé débarrassa ses jardins d'une maison de paysan qui les encombrait.

Il y avait une très longue et parfaitement belle avenue devant sa maison en Anjou, dans laquelle était placée une maison de paysan et son petit jardin, qui s'y était apparemment trouvée lorsqu'elle fut plantée, et que jamais Charnacé ni son père n'avaient pu réduire ce paysan à la leur vendre, quelque avantage qu'ils lui en eussent offert, et c'est une opiniâtreté dont quantité de petits propriétaires se piquent pour faire enrager des gens à la convenance et quelquefois à la nécessité desquels ils sont. Charnacé, ne sachant plus qu'y faire, avait laissé cela depuis fort longtemps sans en plus parler. Enfin, fatigué de cette chaumière qui lui bouchait tout l'agrément de

son avenue, il imagina un tour de passe-passe. Le paysan qui y demeurait, et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier quand il trouvait à l'exercer, et il était chez lui tout seul sans femme ni enfants. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est mandé à la cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée; ils font marché comptant; mais Charnacé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais et que, moyennant quelque chose de plus, il ne veut point qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite, et qu'il le couchera, le nourrira et le payera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde et se met à travailler. Pendant qu'il y est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et les dimensions de sa maison et de son jardin, des pièces de l'intérieur, jusque de la position des ustensiles et du petit meuble, fait démonter la maison et emporter tout ce qui y était, remonte la maison telle qu'elle était au juste, au dedans et au dehors, à quatre portées de mousquet, à côté de son avenue, replace tous les meubles et tous les ustensiles dans la même position en laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même, en même temps fait aplanir et nettoyer l'endroit de l'avenue où elle était, en sorte qu'il n'y parût pas.

Tout cela fut exécuté encore plus tôt que la livrée faite, et cependant le tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscrétion. Enfin, la besogne achevée de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit noire, le paye et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue. Bientôt il la trouve longue, après il va aux arbres et n'en trouve plus. Il s'aperçoit qu'il a passé le bout et revient à tâtons chercher les arbres. Il les suit à l'estime, puis croise et ne trouve point sa maison. Il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice, le jour arrive et devient bientôt assez clair pour aviser sa maison. Il ne voit rien, se frotte les yeux; il cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la faute

de sa vue. Enfin il croit que le diable s'en mêle et qu'il a emporté sa maison. A force d'aller, de venir, et de porter sa vue de tout côté, il aperçoit, à une assez grande distance de l'avenue, une maison qui ressemble à la sienne comme deux gouttes d'eau. Il ne peut croire que ce la soit, mais la curiosité le fait aller où elle est, et où il n'a jamais vu de maison. Plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne. Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clef, elle ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place. Il est prêt à en pâmer, et il demeure convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée ne fut pas bien avancée, que la risée du château et du village l'instruisit de la vérité du sortilège, et le mit en furie. Il veut plaider, il veut demander justice à l'intendant, et partout on s'en moque. Le roi en rit aussi, et Charnacé eut son avenue libre.

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉGENCE

1. Le régent.

La seconde partie des *Mémoires* de Saint-Simon comprend l'histoire de la Régence; elle s'arrête à la mort du duc d'Orléans. Celui-ci tient à son tour la principale place dans l'œuvre de Saint-Simon : l'auteur était lié d'amitié depuis l'enfance avec le régent et lui conserva toujours une fidèle affection, malgré les différences de mœurs et d'idées qui les séparaient. Le duc d'Orléans, Philippe, était fils de Philippe, frère de Louis XIV, et de Charlotte de Bavière.

M. le duc d'Orléans était de taille médiocre au plus, fort plein, sans être gros, l'air et le port aisé et fort noble, le visage large, agréable, fort haut en couleur, le poil noir et la perruque de même. Quoiqu'il eût fort mal dansé, et médiocrement réussi à l'académie[1], il avait dans le visage, dans le geste, dans toutes ses manières, une grâce infinie, et si naturelle qu'elle ornait jusqu'à ses moindres actions, et les plus communes. Avec beaucoup d'aisance quand rien ne le contraignait, il était doux, accueillant, ouvert, d'un accès facile et charmant, le son de la voix agréable, et un don de la parole qui lui était tout particulier en quelque genre que ce pût être, avec une facilité et une netteté que rien ne surprenait, et qui surprenait toujours. Son éloquence était naturelle jusque dans les discours les plus communs et les plus journaliers, dont la justesse était égale sur les sciences les plus abstraites, qu'il rendait claires, sur les affaires du gouvernement, de

1. On appelait ainsi les établissements où la noblesse apprenait l'équitation, la danse, etc.

politique, de finance, de justice, de guerre, de cour, de conversation ordinaire, et de toutes sortes d'art et de mécanique. Il ne se servait pas moins utilement des histoires et des mémoires, et connaissait fort les maisons[1]. Les personnages de tous les temps et leurs vies lui étaient présents, et les intrigues des anciennes cours comme celles de son temps. A l'entendre, on lui aurait cru une vaste lecture. Rien moins. Il parcourait légèrement, mais sa mémoire était si singulière qu'il n'oubliait ni choses, ni noms, ni dates, qu'il rendait avec précision; et son appréhension était si forte qu'en parcourant ainsi, c'était en lui comme s'il eût tout lu fort exactement. Il excellait à parler sur-le-champ, et en justesse et en vivacité, soit de bons mots, soit de reparties. Il m'a souvent reproché, et d'autres plus que lui, que je ne le gâtais pas; mais je lui ai souvent aussi donné une louange qui est méritée par bien peu de gens, et qui n'appartenait à personne si justement qu'à lui; c'est qu'outre qu'il avait infiniment d'esprit et de plusieurs sortes, la perspicacité singulière du sien se trouvait jointe à une si grande justesse, qu'il ne se serait jamais trompé en aucune affaire s'il avait suivi la première appréhension de son esprit sur chacune. Il prenait quelquefois cette louange de moi pour un reproche, et il n'avait pas toujours tort, mais elle n'en était pas moins vraie Avec cela nulle présomption, nulle trace de supériorité d'esprit ni de connaissance, raisonnant comme d'égal à égal avec tous, et donnant toujours de la surprise aux plus habiles. Rien de contraignant ni d'imposant dans la société, et quoiqu'il sentît bien ce qu'il était, et de façon même de ne le pouvoir oublier en sa présence, il mettait tout le monde à l'aise, et lui-même comme au niveau des autres.

Avant la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans avait mené une vie oisive à la cour. Bien qu'il eût fait preuve de talents militaires en Flandre, en Espagne et en Italie, il fut tenu

1 Les généalogies des familles de la cour.

écarté des affaires par Louis XIV, que blessaient le désordre de ses mœurs et son irréligion avouée. Ne sachant que faire à la cour, méprisant le vide de cette existence, il se jeta dans la débauche, et, comme c'était un esprit curieux, donna le reste de son temps à des recherches scientifiques.

Revenu plus assidûment à la cour, à la mort de Monsieur, l'ennui l'y gagna... Il ne pouvait vivre que dans le mouvement et le torrent des affaires, comme à la tête d'une armée ou dans les soins d'y avoir tout ce dont il aurait besoin pour les exécutions de la campagne, ou dans le bruit et la vivacité de la débauche. Il y languissait dès qu'elle était sans bruit et sans une sorte d'excès et de tumulte, tellement que son temps lui était pénible à passer. Il se jeta dans la peinture après que le grand goût de la chimie fut passé ou amorti par tout ce qui s'en était si cruellement publié[1]. Il peignait presque toute l'après-dînée à Versailles et à Marly. Il se connaissait fort en tableaux; il les aimait, il en ramassait, et il en fit une collection qui, en nombre et en perfection, ne le cédait pas aux tableaux de la couronne. Il s'amusa après à faire des compositions de pierres et cachets à la merci du charbon, qui me chassait souvent d'avec lui, et des compositions de parfums les plus forts, qu'il aima toute sa vie, et dont je le détournais, parce que le roi les craignait fort, et qu'il sentait presque toujours. Enfin jamais homme né avec tant de talents de toutes les sortes, tant d'ouverture et de facilité pour s'en servir, et jamais vie de particulier si désœuvrée ni si livrée au néant et à l'ennui. Aussi Madame ne le peignit-elle pas moins heureusement qu'avait fait le roi par l'apophtegme qu'il répondit sur lui à Maréchal[2], et que j'ai rapporté[3].

1. Ses ennemis l'avaient accusé d'avoir fabriqué des poisons avec lesquels il aurait fait empoisonner le duc et la duchesse de Bourgogne, pour arriver au trône.

2. Premier chirurgien de Louis XIV et de Louis XV, très estimé de Saint-Simon.

3. Voici ce récit : Maréchal, causant avec le roi du duc d'Orléans, « se vint à le louer sur son esprit, sur les diverses sciences, sur les arts

Madame était pleine de contes et de petits romans de fées. Elle disait qu'elles avaient toutes été conviées à ses couches, que toutes y étaient venues, et que chacune avait doué son fils d'un talent, de sorte qu'il les avait tous; mais que par malheur on avait oublié une vieille fée disparue depuis si longtemps qu'on ne se souvenait plus d'elle, qui, piquée de l'oubli, vint, appuyée sur son petit bâton, et n'arriva qu'après que toutes les fées eurent fait chacune leur don à l'enfant; que, dépitée de plus en plus, elle se vengea en le douant de rendre absolument inutiles tous les talents qu'il avait reçus de toutes les autres fées, d'aucun desquels, en les conservant tous, il n'avait jamais pu se servir. Il faut avouer qu'à prendre la chose en gros, le portrait est parlant.

2. Mme la duchesse d'Orléans.

Le duc d'Orléans avait été contraint en 1691 d'épouser Mlle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mme de Montespan. Ce mariage ne fut pas heureux; le caractère de la princesse rendit à peu près impossible la formation d'une sérieuse affection entre elle et son mari.

Mme la duchesse d'Orléans n'avait pas moins d'esprit que M. le duc d'Orléans, et de plus que lui une grande suite dans l'esprit; avec cela une éloquence naturelle, une justesse d'expression, une singularité dans le choix des termes qui coulait de source et qui surprenait toujours, avec ce tour particulier à Mme de Montespan et à ses sœurs, et qui n'a passé qu'aux personnes de sa familiarité ou qu'elle avait élevées. Mme la duchesse d'Orléans

qu'il possédait, et à dire plaisamment que, s'il était un homme à avoir besoin de gagner sa vie, il aurait cinq ou six moyens de la gagner grossement. Le roi le laissa causer un peu, puis, après avoir souri de cette idée par laquelle Maréchal avait comme terminé son discours, il reprit un air sérieux, regarda Maréchal : « Savez-vous « lui dit-il, ce qu'est mon neveu? Il a « tout ce que vous venez de dire : c'est « un fanfaron de crimes. » A ce récit de Maréchal, je fus dans le dernier étonnement d'un si grand coup de pinceau; c'était peindre en effet M. le duc d'Orléans d'un seul trait, et dans la ressemblance la plus juste et la plus parfaite. Il faut avouer que je n'aurais jamais cru le roi un si grand maître. »

disait tout ce qu'elle voulait et comme elle le voulait, avec force délicatesse et agrément ; elle disait même jusqu'à ce qu'elle ne disait pas, et faisait tout entendre selon la mesure et la précision qu'elle y voulait mettre ; mais elle avait un parler gras si lent, si embarrassé, si difficile aux oreilles qui n'y étaient pas fort accoutumées, que ce défaut, qu'elle ne paraissait pourtant pas trouver tel, déparait extrêmement ce qu'elle disait.

La mesure de toute espèce de décence et de bienséance étaient chez elle dans leur centre, et la plus exquise superbe dans son trône. On sera étonné de ce que je vais dire, et toutefois rien n'est plus exactement véritable : c'est qu'au fond de son âme elle croyait avoir fort honoré M. le duc d'Orléans en l'épousant. Il lui en échappait des traits fort souvent qui s'énonçaient dans leur imperceptible. Elle avait trop d'esprit pour ne pas sentir que cela n'eût pu se supporter, trop d'orgueil aussi pour l'étouffer ; impitoyable avec cela jusqu'avec ses frères sur le rang qu'elle avait épousé, et petite-fille de France jusque sur sa chaise percée. M. le duc d'Orléans, qui en riait souvent, l'appelait Mme Lucifer en parlant à elle, et elle convenait que ce nom ne lui déplaisait pas.

3. La duchesse de Berry.

Le duc d'Orléans eut de sa femme une fille, qui épousa en 1710 le duc de Berry, troisième fils de Monseigneur.

Cette princesse était grande, belle, bien faite, avec toutefois assez peu de grâce, et quelque chose dans les yeux qui faisait craindre ce qu'elle était. Elle n'avait pas moins que père et mère le don de la parole, d'une facilité qui coulait de source, comme en eux, pour dire tout ce qu'elle voulait et comme elle le voulait, avec une netteté de précision, une justesse, un choix de termes et une singularité de tour qui surprenait toujours. Timide d'un côté en bagatelles, hardie d'un autre jusqu'à effrayer, haute jusqu'à la folie, basse aussi jusqu'à la dernière

indécence, et se peut dire qu'à l'avarice près, elle était un modèle de tous les vices qui était d'autant plus dangereux qu'on ne pouvait pas avoir plus d'art ni plus d'esprit.

Elle rendit fort malheureux son mari, qui mourut en 1714. Rien ne la retint plus, et elle mena une conduite absolument désordonnée.

4. L'abbé Dubois.

Le principal conseiller du régent fut son ancien précepteur, l'abbé Dubois.

L'abbé Dubois était un petit homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'esprit, qui était en plein ce qu'un mauvais français appelle un sacre[1], mais qui ne se peut guère exprimer autrement. Tous les vices combattaient en lui à qui en demeurerait le maître. Ils y faisaient un bruit et un combat continuel entre eux. L'avarice, la débauche, l'ambition, étaient ses dieux; la perfidie, la flatterie, les servages, ses moyens; l'impiété parfaite, son repos; et l'opinion que la probité et l'honnêteté sont des chimères dont on se pare, et qui n'ont de réalité dans personne, son principe, en conséquence duquel tous moyens lui étaient bons. Il excellait en basses intrigues, il en vivait, il ne pouvait s'en passer, mais toujours avec un but où toutes ses démarches tendaient, avec une patience qui n'avait de terme que le succès, ou la démonstration réitérée de n'y pouvoir arriver, à moins que, cheminant ainsi dans la profondeur et les ténèbres, il ne vît jour à mieux en ouvrant un autre boyau. Il passait ainsi sa vie dans les sapes. Le mensonge le plus hardi lui était tourné en nature avec un air simple, droit, sincère, souvent honteux. Il aurait parlé avec grâce et faci-

1. « Sacre se dit figurément des avares, des corsaires, des concussionnaires, qui vivent de procès, de rapines, de vols et d'usures. » (*Dictionnaire* de Furetière.)

lité si, dans le dessein de pénétrer les autres en parlant, la crainte de s'avancer plus qu'il ne voulait ne l'avait accoutumé à un bégayement factice qui le déparait, et qui, redoublé quand il fut arrivé à se mêler de choses importantes, devint insupportable, et quelquefois inintelligible. Sans ses contours et le peu de naturel qui perçait malgré ses soins, sa conversation aurait été aimable. Il avait de l'esprit, assez de lettres, d'histoire et de lecture, beaucoup de monde, force envie de plaire et de s'insinuer, mais tout cela gâté par une fumée de fausseté qui sortait malgré lui de tous ses pores et jusque de sa gaieté, qui attristait par là. Méchant d'ailleurs avec réflexion et par nature, et, par raisonnement, traître et ingrat, maître expert aux compositions des plus grandes noirceurs, effronté à faire peur étant pris sur le fait, désirant tout, enviant tout, et voulant toutes les dépouilles. On connut après, dès qu'il osa ne se plus contraindre, à quel point il était intéressé, débauché, inconséquent, ignorant en toute affaire, passionné toujours, emporté, blasphémateur et fou, et jusqu'à quel point il méprisa publiquement son maître et l'État, le monde sans exception et les affaires, pour les sacrifier à soi tous et toutes, à son crédit, à sa puissance, à son autorité absolue, à sa grandeur, à son avarice, à ses frayeurs, à ses vengeances. Tel fut le sage à qui Monsieur confia les mœurs de son fils unique à former.

Le régent fut toujours incapable de refuser quoi que ce fût à son ancien précepteur, dont il connaissait cependant toute l'indignité. L'autre sut habilement exploiter la bonté du prince a son égard; voici comment il enleva sa nomination à l'archevêché de Cambrai.

Cambrai vaquait, par la mort à Rome du cardinal de La Trémoille, c'est-à-dire le plus riche archevêché et un des plus grands postes de l'Église. L'abbé Dubois n'était que tonsuré; cent cinquante mille livres de rente le tentèrent, et peut-être bien autant ce degré pour s'élever

moins difficilement au cardinalat. Quelque impudent qu'il fût, quel que fût l'empire qu'il avait pris sur son maître, il se trouva fort embarrassé et masqua son effronterie de ruse ; il dit à M. le duc d'Orléans qu'il avait fait un plaisant rêve, et lui conta qu'il avait rêvé qu'il était archevêque de Cambrai. Le régent, qui sentait où cela allait, fit la pirouette et ne répondit rien. Dubois, de plus en plus embarrassé, bégaya et paraphrasa son rêve ; puis, se rassurant d'effort, demanda brusquement pourquoi il ne l'obtiendrait pas, Son Altesse royale, de sa seule volonté, pouvant ainsi faire sa fortune. M. le duc d'Orléans fut indigné, même effrayé, quelque peu scrupuleux qu'il fût au choix des évêques, et, d'un ton de mépris, lui répondit : « Qui ! toi, archevêque de Cambrai ! » en lui faisant sentir sa bassesse et plus encore le débordement et le scandale de sa vie. Dubois s'était trop avancé pour demeurer en si beau chemin, lui cita des exemples. Malheureusement il n'y en avait que trop, et en bassesse et en étranges mœurs.

... M. le duc d'Orléans, moins touché de raisons si mauvaises qu'embarrassé de résister à l'ardeur de la poursuite d'un homme qu'il n'avait plus accoutumé d'oser contredire sur rien, chercha à se tirer d'affaire, et lui dit : « Mais tu es un sacre, et qui est l'autre sacre qui voudra te sacrer ? — Ah ! s'il ne tient qu'à cela, reprit vivement l'abbé, l'affaire est faite ; je sais bien qui me sacrera, il n'est pas loin d'ici. — Et qui diable est celui-là, répondit le régent, qui osera te sacrer ? — Voulez-vous le savoir ? répliqua l'abbé ; et ne tient-il qu'à cela, encore une fois ? — Eh bien ! qui ? dit le régent. — Votre premier aumônier, reprit Dubois, qui est là dehors ; il ne demandera pas mieux ; je m'en vais le lui dire ; » embrasse les jambes de M. le duc d'Orléans, qui demeure court et pris sans avoir la force du refus, sort, tire l'évêque de Nantes à part, lui dit qu'il a Cambrai, le prie de le sacrer, qui le lui promet à l'instant ; rentre, caracole, dit à M. le duc d'Orléans qu'il vient de parler à son premier

aumônier, qui lui a promis de le sacrer, remercie, loue, admire, scelle de plus en plus son affaire, en la comptant faite et en persuadant le régent, qui n'osa jamais dire que non : c'est de la sorte que Dubois se fit archevêque de Cambrai.

5. Le lit de justice du 26 août 1718.

En général, le gouvernement du duc d'Orléans donna peu de satisfaction à Saint-Simon, dont l'influence dans les affaires fut loin d'être aussi considérable qu'il eût pu le souhaiter. Cependant cette période lui apporta une des plus vives joies qu'il eût l'occasion de ressentir dans son existence. Le parlement avait fait, pendant les premières années, une continuelle opposition à la politique intérieure du régent; il était encouragé dans cette attitude par le duc du Maine, ennemi du régent, qui, au début de son gouvernement, lui avait repris le droit de succession à la couronne que lui avait accordé Louis XIV à la fin de son règne. Dans un lit de justice qui fut tenu aux Tuileries le 26 août 1718, le roi interdit au parlement de s'occuper des affaires de l'État, supprima les privilèges exorbitants que le feu roi avait concédés à ses fils légitimés, et les ramena au rang des autres pairs du royaume. Saint-Simon nous a laissé de cette scène un éloquent récit.

Assis en place dans un lieu élevé, personne devant moi aux hauts des sièges, j'eus moyen de bien considérer tous les assistants. Je le fis aussi de toute l'étendue et de tout le perçant de mes yeux. Une seule chose me contraignit, ce fut de n'oser me fixer à mon gré sur certains objets particuliers; je craignais le feu et le brillant significatif de mes regards si goûtés; et plus je m'apercevais que je rencontrais ceux de presque tout le monde sous les miens, plus j'étais averti de sevrer leur curiosité par ma retenue. J'assénai néanmoins une prunelle étincelante sur le premier président[1] et le grand banc[2], à l'égard duquel j'étais

1. C'était alors de Mesmes (voyez page 90), qui avait obtenu sa nomination par le crédit du duc du Maine.

2. Banc sur lequel étaient assis les présidents des différentes chambres du parlement.

placé à souhait. Je la promenai sur tout le parlement; j'y vis un étonnement, un silence, une consternation auxquels je ne me serais pas attendu, qui me fut de bon augure. Le premier président insolemment abattu, les présidents déconcertés, attentifs à tout considérer, me fournissaient le spectacle le plus agréable. Les simples curieux, parmi lesquels je range tout ce qui n'opine point, ne paraissaient pas moins surpris, mais sans l'égarement des autres, et d'une surprise calme; en un mot, tout sentait une grande attente, et cherchait à l'avancer en devinant ceux qui sortaient du conseil.

Cependant le roi, le régent, les membres de la famille royale, prennent place.

... En un instant tous les yeux de l'assemblée se posèrent tout à la fois sur nous, et je remarquai que le concentrement et l'air d'attente de quelque chose de grand redoubla sur tous les visages. Celui du régent avait un air de majesté douce, mais résolue, qui lui fut tout nouveau, des yeux attentifs, un maintien grave, mais aisé; M. le Duc, sage, mesuré, mais environné de je ne sais quel brillant qui ornait toute sa personne et qu'on sentait retenu; M. le prince de Conti, triste, pensif, voyageant peut-être en des espaces éloignés. Je ne pus guère, pendant la séance, les voir qu'à reprises et sous prétexte de regarder le roi, qui était sérieux, majestueux, et en même temps le plus joli qu'il fût possible, grave avec grâce dans tout son maintien, l'air attentif et point du tout ennuyé, représentant très bien et sans aucun embarras.

Quand tout fut posé et rassis, le garde des sceaux[1] demeura quelques minutes dans sa chaire, immobile, regardant en dessous, et ce feu d'esprit qui lui sortait des yeux semblait percer toutes les poitrines. Un silence extrême annonçait éloquemment la crainte, l'attention, le trouble, la curiosité de toutes les diverses attentes. Ce

1. C'était alors l'ancien lieutenant de police d'Argenson, tout récemment promu à cette dignité à la place du chancelier d'Aguesseau.

parlement, qui sous le feu roi même avait souvent mandé ce même d'Argenson, et lui avait, comme lieutenant de police, donné ses ordres debout et découvert à la barre ; ce parlement, qui depuis la régence avait déployé sa mauvaise volonté contre lui, jusqu'à donner tout à penser, et qui retenait encore des prisonniers et des papiers pour lui donner de l'inquiétude ; ce premier président, si supérieur à lui, si orgueilleux, si fier de son duc du Maine[1], si fort en espérance des sceaux ; ce Lamoignon qui s'était vanté de le faire pendre à sa chambre de justice, où lui-même s'était si complètement déshonoré, ils le virent revêtu des ornements de la première place de la robe, les présider, les effacer, et, entrant en fonction, les remettre en leur devoir et leur en faire leçon publique et forte, dès la première fois qu'il se trouvait à leur tête. On voyait ces vains présidents détourner leurs regards de dessus cet homme qui imposait si fort à leur morgue, et qui anéantissait leur arrogance dans le lieu même d'où ils la tiraient, et rendus stupides par les siens, qu'ils ne pouvaient soutenir.

Son discours produisit sur le parlement l'effet qu'en attendait Saint-Simon.

Une douleur amère, et qu'on voyait pleine de dépit, obscurcit le visage du président. La honte et la confusion s'y peignit. Ce que le jargon du palais appelle le grand banc, pour encenser les mortiers[2] qui l'occupent, baissa la tête à la fois comme par un signal, et bien que le garde des sceaux ménageât le ton de sa voix, pour ne la rendre qu'intelligible, il le fit pourtant en telle sorte qu'on ne perdit dans toute l'assemblée aucune de ses paroles, dont aussi n'y en eut-il aucune qui ne portât. Ce fut bien pis à la lecture de la déclaration. Chaque période semblait redoubler à la fois l'attention et la désola-

1. Le duc du Maine protégeait les entreprises du parlement.

2. Le mortier est une sorte de toque que portaient les présidents des chambres du parlement.

tion de tous les officiers du parlement, et ces magistrats si altiers, dont les remontrances superbes ne satisfaisaient pas encore l'orgueil et l'ambition, frappés d'un châtiment si fort et si public, se virent ramenés au vrai de leur état avec cette ignominie, sans être plaints que de leur petite cabale. D'exprimer ce qu'un seul coup d'œil rendit dans ces moments si curieux, c'est ce qu'il est impossible de faire, et, si j'eus la satisfaction que rien ne m'échappa, j'ai la douleur de ne le pouvoir rendre.

... Après les opinions, comme le garde des sceaux eut prononcé, je vis ce prétendu grand banc s'émouvoir. C'était le premier président qui voulait parler et faire la remontrance, qui a paru pleine de la malice la plus raffinée, d'impudence à l'égard du régent et d'insolence pour le roi. Le scélérat tremblait toutefois en la prononçant. Sa voix entrecoupée, la contrainte de ses yeux, le saisissement et le trouble visible de toute sa personne, démentaient ce reste de venin dont il ne put refuser la libation à lui-même et à sa compagnie. Ce fut là où je savourai, avec toutes les délices qu'on ne peut exprimer, le spectacle de ces fiers légistes, qui osent nous refuser le salut, prosternés à genoux, et rendre à nos pieds un hommage au trône, tandis qu'assis et couverts, sur les hauts sièges aux côtés du même trône, ces situations et ces postures, si grandement disproportionnées, plaident seules avec tout le perçant de l'évidence la cause de ceux qui, véritablement et d'effet, sont *laterales regis*[1] contre ce *vas electum*[2] du tiers état. Mes yeux fichés, collés sur ces bourgeois superbes, parcouraient tout ce grand banc à genoux ou debout, et les amples replis de ces fourrures ondoyantes à chaque génuflexion longue et redoublée, qui ne finissait que par le commandement du roi par la bouche du garde des sceaux, vil petit-gris qui voudrait contrefaire l'hermine en peinture, et ces têtes découvertes et humiliées à la hauteur de nos pieds.

1. Les proches du roi.

2. Vase choisi, le dessus du panier du tiers état.

La remontrance finie, le garde des sceaux monta au roi, puis, sans prendre aucun avis, se remit en place, jeta les yeux sur le premier président, et prononça : « Le roi veut être obéi, et obéi sur-le-champ. » Ce grand mot fut un coup de foudre qui atterra présidents et conseillers de la façon la plus marquée. Tous baissèrent la tête, et la plupart furent longtemps sans la relever. Le reste des spectateurs, excepté les maréchaux de France, parurent peu sensibles à cette désolation.

Cette première partie de la séance terminée, le garde des sceaux prit de nouveau la parole pour annoncer le retrait de ses privilèges et de ses emplois au duc du Maine, et le maintien des siens à son frère le comte de Toulouse, qui n'avait point pris part aux complots dirigés par le duc du Maine contre le régent.

... L'effet de cette période sur tous les visages est inexprimable. Quelque occupé que je fusse à contenir le mien, je n'en perdis pourtant aucune chose. L'étonnement prévalut aux autres passions. Beaucoup parurent aises, soit équité, soit haine pour le duc du Maine, soit affection pour le comte de Toulouse, plusieurs consternés. Le premier président perdit toute contenance ; son visage, si suffisant et si audacieux, fut saisi d'un mouvement convulsif ; l'excès seul de sa rage le préserva de l'évanouissement. Ce fut bien pis à la lecture de la déclaration. Chaque mot était législatif, et portait une chute nouvelle. L'attention était générale, tenait chacun immobile pour n'en pas perdre un mot, et les yeux sur le greffier, qui lisait. Vers le tiers de cette lecture, le premier président, grinçant le peu de dents qui lui restaient, se laissa tomber le front sur son bâton, qu'il tenait à deux mains, et, en cette singulière posture et si marquée, acheva d'entendre cette lecture si accablante pour lui, si résurrective pour nous.

Moi cependant je me mourais de joie. J'en étais à craindre la défaillance ; mon cœur, dilaté à l'excès, ne trouvait

plus d'espace à s'étendre. La violence que je me faisais pour ne rien laisser échapper était infinie, et néanmoins ce tourment était délicieux. Je comparais les années et les temps de servitude, les jours funestes où, traîné au parlement en victime, j'y avais servi de triomphe au bâtard à plusieurs fois, les degrés divers par lesquels ils étaient montés à ce comble sur nos têtes ; je les comparais, dis-je, à ce jour de justice et de règle, à cette chute épouvantable, qui du même coup nous relevait par la force de ressort. Je repassais, avec le plus puissant charme, ce que j'avais osé annoncer au duc du Maine le jour du scandale du bonnet[1], sous le despotisme de son père. Mes yeux voyaient enfin l'effet et l'accomplissement de cette menace. Je me devais, je me remerciais de ce que c'était par moi qu'elle s'effectuait. J'en considérais la rayonnante splendeur en présence du roi et d'une assemblée si auguste. Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance ; je jouissais du plein accomplissement des désirs les plus véhéments et les plus continus de toute ma vie. J'étais tenté de ne plus me soucier de rien. Toutefois je ne laissais pas d'entendre cette vivifiante lecture, dont tous les mots résonnaient sur mon cœur comme l'archet sur un instrument, et d'examiner en même temps les impressions différentes qu'elle faisait sur chacun.

Pendant l'enregistrement, je promenais mes yeux doucement de toutes parts, et, si je les contraignis avec constance, je ne pus résister à la tentation de m'en dédommager sur le premier président; je l'accablai donc à cent reprises, dans la séance, de mes regards assénés et forlongés avec persévérance. L'insulte, le mépris, le dédain, le triomphe, lui furent lancés de mes yeux jusqu'en ses

1. Allusion à une affaire qui occupa vivement Saint-Simon en 1714. Pour se faire pardonner par les ducs et pairs les accroissements de dignité qu'il avait extorqués au roi, le duc du Maine feignit de vouloir mettre fin à l'habitude qu'avait prise le premier président du parlement de ne pas enlever son bonnet lorsqu'il appelait les pairs pour opiner au parlement. Le duc du Maine acheva de se rendre odieux à Saint-Simon en abandonnant cette affaire, après l'avoir lancée, et Saint-Simon lui reproche en termes violents cette « trahison ».

moelles; souvent il baissait la vue quand il attrapait mes regards; une fois ou deux il fixa le sien sur moi, et je me plus à l'outrager par des sourires dérobés, mais noirs, qui achevèrent de le confondre. Je me baignais dans sa rage et je me délectais à le lui faire sentir. Je me jouais de lui quelquefois avec mes deux voisins, en le leur montrant d'un clin d'œil quand il pouvait s'en apercevoir : en un mot, je m'espaçai sur lui, sans ménagement aucun, autant qu'il me fut possible.

TROISIÈME PARTIE

LA COUR D'ESPAGNE

En 1721 Saint-Simon fut chargé par le régent d'aller conclure le mariage de la fille du roi d'Espagne Philippe V avec le jeune roi de France. Ce voyage lui fournit l'occasion d'étudier la cour d'Espagne comme il avait fait celle de France, et de tracer de cette cour un curieux tableau.

1. Le roi.

Philippe V n'était pas né avec des lumières supérieures, ni avec rien de ce qu'on appelle de l'imagination. Il était froid, silencieux, triste, sobre, touché d'aucun plaisir que de la chasse, craignant le monde, se craignant soi-même, produisant peu, solitaire et enfermé par goût et par habitude, rarement touché d'autrui, du bon sens néanmoins et droit, et comprenant assez bien les choses, opiniâtre quand il s'y mettait, et souvent alors sans pouvoir être ramené, et néanmoins parfaitement facile à être entraîné et gouverné.

Il sentait peu. Dans ses campagnes, il se laissait mettre où on le plaçait, sous un feu vif sans en être ébranlé le moins du monde, et s'y amusant à examiner si quelqu'un avait peur. A couvert et en éloignement du danger tout de même, sans penser que sa gloire en pouvait souffrir. En tout, il aimait à faire la guerre, avec la même indifférence d'y aller ou de n'y aller pas, et, présent ou absent, laissait tout faire aux généraux sans y mettre rien du sien. Il était extrêmement glorieux, ne pouvait souffrir de résistance dans aucune de ses entreprises; et ce qui me fit juger qu'il aimait les louanges, c'est que la reine le louait sans cesse et jusqu'à sa figure, et à me demander un jour,

à la fin d'une audience, qui s'était tournée en conversation, si je ne le trouvais pas fort beau et plus beau que tout ce que je connaissais. Sa piété n'était que coutume, scrupules, frayeurs, petites observances, sans connaître du tout la religion; le pape, une divinité quand il ne le choquait pas, enfin la douce écorce des jésuites, pour lesquels il était passionné. Quoique sa santé fût très bonne, il se tâtait toujours, il craignait toujours pour elle. Un médecin tel que celui que Louis XI enrichit tant à la fin de sa vie, un maître Coctier, aurait fait auprès de lui un riche et puissant personnage : heureusement le sien était solidement homme de bien et d'honneur, et celui qui lui succéda depuis, tout à la reine et tenu de court par elle.

Philippe V avait moins de peine à bien parler que de paresse et de défiance de lui-même. C'est ce qui le rendait si retenu et si rare à entrer le moins du monde dans la conversation, qu'il laissait tenir à la reine avec ce qui les suivait au Mail[1] ou dans les audiences particulières, et qu'il la laissait aussi parler aux uns et aux autres en passant, sans presque jamais leur rien dire; d'ailleurs c'était l'homme du monde qui remarquait mieux les défauts et les ridicules, et qui en faisait un conte le mieux dit et le plus plaisant.

2. La reine.

La reine d'Espagne était alors Élisabeth Farnèse, fille du duc de Parme, que le roi avait épousée en secondes noces après la mort de sa première femme, Gabrielle de Savoie.

Cette princesse était née avec beaucoup d'esprit et avec toutes les grâces naturelles que l'esprit savait gouverner. Le sens, la réflexion, la conduite, savaient se servir de son esprit et l'employer à propos, et tirer de ses grâces tout le parti possible. Qui l'a connue est toujours dans le dernier étonnement comment l'esprit et le sens ont pu suppléer autant qu'ils ont fait en elle à la connaissance du monde, des

1. Lieu de promenade du roi et de la reine.

affaires et des personnes, dont le grenier de Parme et le perpétuel tête-à-tête d'Espagne l'ont toujours empêchée de pouvoir s'instruire véritablement. Aussi ne peut-on disconvenir de la perspicacité qui était en elle, qui lui faisait saisir du vrai côté tout ce qu'elle pouvait apercevoir en gens et en choses, et ce don singulier aurait eu en elle toute sa perfection, si l'humeur ne s'en fût jamais mêlée; mais elle en avait, et il faut avouer qu'à la vie qu'elle menait on en aurait eu à moins. Elle sentait ses talents et ses forces, mais sans cette fatuité d'étalage et d'orgueil qui les affaiblit et les rend ridicules. Son courant était simple, uni, même avec une gaieté naturelle qui étincelait à travers la gêne éternelle de sa vie; et quoique avec l'humeur, et quelquefois l'aigreur que cette contrainte sans relâche lui donnait, c'était une femme qui ne prétendait à rien plus dans le courant ordinaire, et qui y était véritablement charmante.

Arrivée en Espagne, sûre d'en chasser d'abord la princesse des Ursins[1], et avec le projet de la remplacer dans le gouvernement, elle le saisit d'abord et s'en empara si bien, ainsi que de l'esprit du roi, qu'elle disposa bientôt de l'un et de l'autre. Sur les affaires, rien ne lui pouvait être caché. Le roi ne travaillait jamais qu'en sa présence. Tout ce qu'il voyait seul, elle le lisait et en raisonnait avec lui. Elle était toujours présente à toutes les audiences particulières qu'il donnait, soit à ses sujets, soit aux ministres étrangers, en sorte que rien ne pouvait lui échapper du côté des affaires ni des grâces. De celui du roi, ce tête-à-tête éternel que jour et nuit elle avait avec lui lui donnait tout lieu de le connaître et, pour ainsi dire, de le savoir par cœur. Elle voyait donc à revers les temps des insinuations préparatoires, leurs succès, les résistances, lorsqu'il s'en trouvait, leurs causes et les façons de les exténuer, les moyens de ployer pour revenir après, ceux de tenir ferme et d'emporter de force.

1. Voyez page 127.

3. Les plaisirs de la cour, la chasse.

La vie des princes espagnols était singulièrement monotone; une des rares distractions pour lesquelles Philippe V eût du goût était la chasse, et encore il faut voir comment se faisait cette chasse.

... La chasse était le plaisir du roi tous les jours, et il fallait qu'il fût celui de la reine. Mais cette chasse était toujours la même. Leurs Majestés Catholiques me firent l'honneur, fort singulier, de m'ordonner de m'y trouver une fois, et j'y allai dans mon carrosse.

Le duc del Arco, qui, par sa charge de grand écuyer, avait l'intendance de toutes les chasses, choisissait le lieu où le roi et la reine devaient aller. On y dressait deux grandes feuillées adossées l'une à l'autre, presque fermées, avec force espèces de fenêtres larges et ouvertes presque à hauteur d'appui. Le roi, la reine, le capitaine des gardes en quartier et le grand écuyer, et quatre chargeurs de fusils, étaient seuls dans la première, avec une vingtaine de fusils et de quoi les charger. Dans l'autre feuillée, le jour que je fus à la chasse, était le prince des Asturies [1], venu dans son carrosse à part avec le duc de Popoli et le marquis del Surco, aussi dans cette feuillée le marquis de Santa-Cruz, le duc Giovenazzo, majordome-major et grand écuyer de la reine, Valouse, deux ou trois officiers des gardes du corps et moi, force fusils et quelques hommes pour les charger. Une seule dame du palais de jour suivait tour à tour la reine, dans un autre carrosse, toute seule, duquel elle ne sortait point, et y portait pour sa consolation un livre et quelque ouvrage, car personne de la suite n'en approchait. Leurs Majestés et cette suite faisaient le chemin à toutes jambes, avec des relais de gardes et de chevaux de carrosse, parce qu'il y avait au moins trois ou quatre lieues à faire, qui valent au

1. Fils de Philippe V et de sa première femme, héritier présomptif de la couronne d'Espagne.

moins le double de celles de Paris à Versailles. On mettait pied à terre aux feuillées, et aussitôt on emmenait les carrosses, la pauvre dame du palais et tous les chevaux hors de toute vue, fort loin, de peur que ces équipages n'effarouchassent les animaux.

Deux, trois, quatre cents paysans commandés avaient fait dès la nuit des enceintes, et des huées dès le grand matin, au loin, pour effrayer les animaux, les faire lever, les rassembler autant qu'il était possible et les pousser doucement du côté des feuillées. Dans ces feuillées, il ne fallait pas remuer ni parler le moins du monde, ni qu'il y eût aucun habit voyant, et chacun y demeurait debout en silence. Cela dura bien une heure et demie d'attente et ne me parut pas fort amusant. Enfin nous entendîmes de loin de grandes huées, et bientôt après nous vîmes des troupes d'animaux passer à reprise à la portée et à demi-portée de fusil de nous, et tout aussitôt le roi et la reine faire beau feu. Ce plaisir ou cette espèce de boucherie dura plus de demi-heure à voir passer, tuer, estropier cerfs, biches, chevreuils, sangliers, lièvres, loups, blaireaux, renards, fouines sans nombre. Il fallait laisser tirer le roi et la reine, qui, assez souvent, permettaient au grand écuyer et au capitaine des gardes de tirer; et comme nous ne savions de quelle main partait le feu, il fallait attendre que celui de la feuillée se fût tu, puis laisser tirer le prince, qui souvent n'avait plus sur quoi, et nous encore moins. Je tuai pourtant un renard, à la vérité un peu plus tôt qu'il n'était à propos, dont, un peu honteux, je fis des excuses au prince des Asturies, qui s'en mit à rire, et la compagnie aussi, moi après à leur exemple, et tout cela fort poliment. A mesure que les paysans s'approchent et se resserrent, la chasse s'avance, et elle finit quand ils viennent tout près des feuillées, huant toujours, parce qu'il n'y a plus rien derrière eux. Alors les équipages reviennent, et les deux feuillées sortent et se joignent; on apporte les bêtes tuées devant le roi. On les charge après derrière les carrosses.

Pendant tout cela la conversation se fait, qui roule sur la chasse. On emporta ce jour-là une douzaine de bêtes et plus, et quelques lièvres, renards et fouines. La nuit nous prit peu après être partis des feuillées. Voilà le plaisir de Leurs Majestés Catholiques tous les jours ouvriers. Les paysans employés sont payés, et le roi leur fait donner encore quelque chose, assez souvent, en montant en carrosse.

4. La princesse des Ursins.

Toute sa vie, Philippe V se laissa dominer; pendant la première partie de son règne, il laissa le pouvoir à une Française, intelligente et énergique, la princesse des Ursins.

C'était une femme plutôt grande que petite, brune avec des yeux bleus qui disaient sans cesse tout ce qui lui plaisait, avec une taille parfaite, une belle gorge et un visage qui, sans beauté, était charmant; l'air extrêmement noble, quelque chose de majestueux en tout son maintien, et des grâces si naturelles et si continuelles en tout, jusque dans les choses les plus petites et les plus indifférentes, que je n'ai jamais vu personne en approcher soit dans le corps, soit dans l'esprit, dont elle avait infiniment et de toutes les sortes; flatteuse, caressante, insinuante, mesurée, voulant plaire pour plaire, et avec des charmes qu'il n'était pas possible de se défendre, quand elle voulait gagner et séduire; avec cela, un air qui, avec de la grandeur, attirait au lieu d'effaroucher, une conversation délicieuse, intarissable, et d'ailleurs fort amusante par tout ce qu'elle avait vu et connu de pays et de personnes, une voix et un parler extrêmement agréables, avec un air de douceur; elle avait aussi beaucoup lu, et elle était personne à beaucoup de réflexion. Un grand choix des meilleures compagnies, un grand usage de les tenir, et même une cour, une grande politesse, mais avec une grande distinction, et surtout une grande attention à ne s'avancer qu'avec dignité et précaution. D'ailleurs la

personne du monde la plus propre à l'intrigue, et qui y avait passé sa vie à Rome pour son goût; beaucoup d'ambition, mais de ces ambitions vastes, fort au-dessus de son sexe, et de l'ambition ordinaire des hommes, et un désir pareil d'être et de gouverner. C'était encore la personne du monde qui avait le plus de finesse dans l'esprit, sans que cela parût jamais, et de combinaisons dans la tête, et qui avait le plus de talents pour connaître son monde et savoir par où le prendre et le mener. La galanterie et l'entêtement de sa personne fut en elle la faiblesse dominante et surnageante à tout jusque dans sa dernière vieillesse, par conséquent des parures qui ne lui allaient plus et que d'âge en âge elle poussa toujours fort au delà du sien; dans le fond, haute et fière, allant à ses fins sans trop s'embarrasser des moyens, mais tant qu'elle pouvait sous une écorce honnête; naturellement assez bonne et obligeante en général, mais qui ne voulait rien à demi, et que ses amis fussent à elle sans réserve; aussi était-elle ardente et excellente amie, et d'une amitié que les temps ni les absences n'affaiblissaient point, et conséquemment cruelle et implacable ennemie, et suivant sa haine jusqu'aux Enfers; enfin, un tour unique dans sa grâce, son art et sa justesse, et une éloquence simple et naturelle en tout ce qu'elle disait, et qui gagnait au lieu de rebuter par son arrangement, tellement qu'elle disait tout ce qu'elle voulait et comme elle le voulait dire, et jamais mot ni signe le plus léger de ce qu'elle ne voulait pas, fort secrète pour elle et fort sûre pour ses amis, avec une agréable gaieté qui n'avait rien que de convenable, une extrême décence en tout l'extérieur et jusque dans les intérieurs mêmes qui en comportent le moins, avec une égalité d'humeur, qui en tout temps et en toute affaire la laissait toujours maîtresse d'elle-même. Telle était cette femme célèbre qui a si longtemps et si publiquement gouverné la cour et toute la monarchie d'Espagne.

Mme des Ursins s'empara rapidement de la confiance de

Philippe V et de sa femme; Saint-Simon insiste en divers endroits sur l'art avec lequel

elle avait sans cesse isolé le roi d'Espagne, jusqu'à quel point elle l'avait enfermé avec la reine et rendu inaccessible non seulement à sa cour, mais à ses grands officiers, à ses ministres, à ses valets les plus nécessaires, en sorte qu'il n'était servi que par trois ou quatre qui étaient Français et tout à elle.

Cette toute-puissance, ébranlée un instant en 1704, se maintint jusqu'à l'arrivée de la seconde femme de Philippe V en Espagne, Élisabeth Farnèse. Celle-ci avait été choisie par la princesse des Ursins, qui espérait la dominer comme elle avait fait la première femme de Philippe V, Gabrielle de Savoie; mais Élisabeth se débarrassa prestement de sa bienfaitrice.

La princesse des Ursins s'était portée avec le roi au-devant de la jeune reine.

Elle trouva à Quadraqué la reine arrivée; elle mit pied à terre en un logis qu'on lui avait préparé vis-à-vis et tout près de celui de la reine. Elle était venue en grand habit de cour et parée. Elle ne fit que se rajuster un peu, et s'en alla chez la reine. La froideur et la sécheresse de sa réception la surprit d'abord extrêmement; elle l'attribua d'abord à l'embarras de la reine et tâcha de réchauffer cette glace. Le monde cependant s'écoula par respect pour les laisser seules.

Alors la conversation commença. La reine ne la laissa pas continuer, se mit incontinent sur les reproches qu'elle lui manquait de respect par l'habillement avec lequel elle paraissait devant elle et par ses manières. Mme des Ursins, dont l'habit était régulier, et qui, par ses manières respectueuses et ses discours propres à ramener la reine, se croyait bien éloignée de mériter cette sortie de sa part, fut étrangement surprise et voulut s'excuser; mais voilà tout aussitôt la reine aux paroles offensantes, à s'écrier, à appeler, à demander des officiers des gardes et à commander avec injure à Mme des Ursins de sortir de sa pré-

sence. Elle voulut parler et se défendre des reproches qu'elle recevait; la reine, redoublant de furie et de menaces, se mit à crier qu'on fît sortir cette folle de sa présence et de son logis, et l'en fit mettre dehors par les épaules.

La reine donna l'ordre alors de faire monter Mme des Ursins en carrosse et de la conduire aux frontières de France.

Mme des Ursins fut donc arrêtée à l'instant et mise en carrosse avec une de ses femmes de chambre, sans avoir eu le temps de changer d'habit ni de coiffure, de prendre aucune précaution contre le froid, d'emporter de l'argent, ni aucune autre chose, ni elle ni sa femme de chambre, et sans aucune sorte de nourriture dans son carrosse, ni chemise, ni quoi que ce soit pour changer ou se coucher. Elle fut donc embarquée ainsi avec les deux officiers des gardes qui se trouvèrent prêts dans le moment ainsi que le carrosse, elle en grand habit et parée comme elle était sortie de chez la reine... Il n'est pas aisé de se représenter l'état de Mme des Ursins dans ce carrosse. L'excès de l'étonnement, de l'étourdissement, prévalut d'abord et suspendit tout autre sentiment; mais bientôt la douleur, le dépit, la rage et le désespoir se firent place. Succédèrent à leur tour les tristes et profondes réflexions sur une démarche aussi violente et aussi inouïe, d'ailleurs si peu fondée en causes, en raisons, en prétextes mêmes les plus légers, enfin en autorité et sur l'impression qu'elle allait faire à Guadalaxara; et de là les espérances en la surprise du roi d'Espagne, en sa colère, en son amitié, en sa confiance pour elle, en ce groupe de serviteurs si attachés à elle dont elle l'avait environné, qui se trouveraient si intéressés à exciter le roi en sa faveur. La longue nuit d'hiver se passa ainsi tout entière avec un froid terrible, rien pour s'en garantir, et tel que le cocher en perdit une main. La matinée s'avança; nécessité fut de s'arrêter pour faire repaître les chevaux; mais pour les hommes, il n'y a quoi que ce soit dans les hôtelleries d'Espagne, où on vous indi-

que seulement où se vend chaque chose dont on a besoin. La viande est ordinairement vivante; le vin épais, plat et violent ; le pain se colle à la muraille, l'eau souvent ne vaut rien ; de lits, il n'y en a que pour les muletiers, en sorte qu'il faut tout porter avec soi, et Mme des Ursins ni ce qui était avec elle n'avaient chose quelconque. Les œufs, où elle en put trouver, fut leur unique ressource, et encore à la coque, frais ou non, pendant toute la route... A mesure qu'elle s'éloignait, que le temps coulait, qu'il ne lui venait point de nouvelles, elle comprit qu'elle n'avait plus d'espérances à former. On peut juger quelle rage succéda dans une femme aussi accoutumée à régner publiquement, aussi rapidement et indignement précipitée du faîte de la toute-puissance par la main qu'elle avait elle-même choisie pour être le plus solide appui de la continuation et de la durée de toute sa grandeur.

Mme des Ursins arriva ainsi à Saint-Jean-de-Luz, d'où, n'ayant reçu de la cour d'Espagne aucune nouvelle, elle passa en France, obligée d'accepter sa disgrâce. Très médiocrement reçue à Versailles, elle choisit l'Italie pour retraite et se retira à Rome.

Elle ne fut pas longtemps sans s'attacher au roi et à la reine d'Angleterre [1], et ne s'y attacha pas longtemps sans le gouverner, et bientôt à découvert. Quelle triste renommée! Mais enfin c'était une idée et un petit fumet d'affaires pour qui ne s'en pouvait plus passer.

5. Alberoni.

La princesse des Ursins fut remplacée auprès du roi par un aventurier italien, Alberoni. Cet ancien domestique de Vendôme, resté en Espagne, avait été chargé d'y amener de Parme, d'où il était originaire, la jeune reine Élisabeth Farnèse, fille du duc de Parme. Il se trouva ainsi le seul compatriote de la princesse, au milieu de la cour d'Espagne. La reine s'habitua rapidement

1. Il s'agit du fils de Jacques II, qui, chassé de France au début de la régence, s'était réfugié à Rome.

à ne voir que par les yeux d'Alberoni, le seul à qui elle fût accoutumée par le temps du voyage, le seul à qui elle crût pouvoir se confier par sa qualité de sujet et de ministre de Parme en Espagne, le seul dont elle voulût se servir pour gouverner le roi et la monarchie, parce que, n'ayant point d'État, il ne pourrait se passer d'elle, ni jamais, à son avis, lui manquer ni lui porter ombrage... Telle fut la source de sa sécurité à tout entreprendre au dedans et au dehors, à s'enrichir dans les ténèbres d'une administration difficile à découvrir, impossible à révéler, à se rendre redoutable, sans nulle sorte d'égard pour ne trouver aucun obstacle à commettre sans ménagement le roi et la reine d'Espagne pour son cardinalat avec les plus grands et les plus scandaleux éclats, et depuis pour l'archevêché de Séville, qui fut le commencement de son déclin, enfin à engager une guerre folle contre l'empereur malgré toute l'Europe et abandonné de toute l'Europe; et l'empereur, au contraire, puissamment secouru et aidé vigoureusement par la France, l'Angleterre et la Hollande.

Cette politique est sévèrement jugée par Saint-Simon.

Ces efforts, qui achevèrent d'épuiser inutilement l'Espagne, anéantirent sa marine qui venait de se relever, d'où cette couronne souffrit après, par un enchaînement de circonstances, un préjudice accablant dans les Indes, dont il est bien à craindre qu'elle ne puisse jamais se relever. C'est ce qu'opéra le tout-puissant règne de ce premier ministre en Espagne, quoique fort court, qui, après avoir insulté toute l'Espagne, traité Rome indignement, offensé toutes les puissances de l'Europe et très dangereusement le régent de France en particulier, contre lequel il voulut soulever tout le royaume, chassé enfin honteusement d'Espagne, s'en trouva quitte après quelques mois d'embarras, et, à l'abri de sa pourpre et de ses immenses richesses, qu'il s'était bien gardé de placer en Espagne, figura à Rome dans les premiers emplois et s'y

moqua pleinement de la colère de toute l'Europe, qu'il avait excitée contre lui, et méprisa impudemment celle de ses maîtres, qui de la plus vile poussière l'avaient élevé usqu'au point de ne les revoir lui-même ni se venger de lui.

6. Une audience chez la reine.

Saint-Simon, dans cette audience, fait connaitre à la reine l'objet de son voyage en Espagne.

Au fond de la salle d'audience qui formait une longue galerie, la reine était assise sur une espèce de trône, c'est-à-dire un fauteuil fort large, fort évasé et fort orné, les pieds sur un carreau magnifique, d'une largeur et d'une hauteur extraordinaire, qui cachait, comme je le vis quand la reine en sortit, quelques marches assez basses. Le long de la muraille étaient les grands rangés, appuyés et couverts. Vis-à-vis le long des arcades, des carreaux carrés, longs plus que larges, et médiocrement épais, de velours et de satin rouge ou de damas, tous également galonnés d'or tout autour, de la largeur de la main au plus, avec de grosses houppes d'or aux coins. Sur les carreaux de velours étaient les femmes des grands d'Espagne, et les femmes de leurs fils aînés sur ceux de satin ou de damas, toutes également assises sur leurs jambes et sur les talons· Cette file de grands à la muraille, et de dames sur ces carreaux vis-à-vis d'eux, tenait toute la longueur de la pièce, laissant un peu de distance en approchant de la reine, et une autre en approchant de la barrière par où j'entrais.

Je m'arrêtai quelques moments dans la porte de cette barrière à considérer un spectacle si imposant, tandis que, par derrière moi, les ducs de Veragua et de Liria, le prince de Masseran et quelques autres grands qui avaient voulu me faire l'honneur de m'accompagner depuis l'appartement du roi, se glissèrent à la muraille à la suite des derniers placés.

... Après avoir arrêté mes yeux quelques moments sur ce beau spectacle fort paré, je m'avançai lentement jusqu'au second carreau d'en bas, marchant au milieu de la largeur de la pièce, et là, je fis une profonde révérence. Je continuai à m'avancer de même jusqu'au milieu de la longueur qui restait, où je fis une seconde révérence, me tournant un peu vers les carreaux en me baissant, passant les yeux dessus ce qui en était à portée, et j'en fis de même en me relevant vers les grands, qui se découvrirent, comme les dames m'avaient fait une légère inclination du corps de dessus leurs carreaux. J'avançai ensuite jusqu'au pied du carreau de la reine, où je fis ma troisième révérence, à laquelle seule la reine répondit par une inclination de corps fort marquée. Un instant après je dis : « Madame, » et ce mot achevé je me couvris, et tout de suite me découvris sans avoir ôté ma main de mon chapeau, et ne me couvris plus. Les grands, depuis ma seconde révérence, étaient demeurés découverts et ne se couvrirent plus.

Mon discours roula sur les mêmes choses qu'avait fait celui que je venais de faire au roi, retranchant et ajustant à ce qui lui convenait, également ou différemment du roi d'Espagne. Elle était parée modestement, mais brillante d'admirables pierreries, et avait une grâce et une majesté qui sentaient bien une grande reine. Elle fut surprise d'un si grand transport de joie qu'elle s'en laissa apercevoir embarrassée, et elle prit plaisir depuis à m'avouer son embarras; elle ne laissa pas de me répondre en très bons termes sur sa joie du mariage de l'infante, sur son estime et son affection pour le roi et sa passion même pour lui, sur son amitié pour M. le duc d'Orléans, et son désir de voir sa fille heureuse en Espagne, surtout sur son désir et sa joie extrême de l'union des couronnes, des personnes royales de la même maison, de leur commune grandeur et de leurs intérêts qui ne pouvaient jamais être que les mêmes, puis des marques de bonté pour moi.

Quand elle eut achevé, je fis une profonde révérence

et je me retirai le plus diligemment que la décence me le permit, pour gagner le dernier carreau de velours d'en bas et les parcourir promptement tout en ployant un peu le genou devant chacun et disant à la dame assise dessus : *A los pies à Vuestra Excellentia,* ce qui suppose : « Je me mets aux pieds de Votre Excellence, » à quoi chacune sourit et répondit par une inclination de corps; il faut être preste à cette espèce de course qui se fait, tandis que la reine se débarrasse de ce gros carreau qu'elle a sous les pieds, qu'elle se lève, qu'elle descend les marches de cette espèce de trône et qu'elle retourne dans son appartement par la porte de la galerie qui y donne, et qui n'est presque éloignée de ce trône que de la demi-largeur de la pièce où il est et de la largeur entière de la galerie, qui sont très médiocres, et il faut avoir achevé le dernier carreau près de celui de la camarera-mayor[1], qui se lève en même temps que la reine pour la suivre, à temps de trouver la reine à la porte de son appartement, mettre un genou à terre devant elle, lui baiser la main qu'elle vous tend, et la remercier en cinq ou six paroles, à quoi elle répond de même.

Je ne pus avoir sitôt expédié les carreaux, que je vis la reine dans la porte de son appartement; elle m'avait déjà traité avec tant de bonté et de familiarité, que je crus pouvoir user de quelque sorte de liberté dans ces moments d'une si grande joie, tellement que je courus vers elle et lui criai que Sa Majesté se retirait bien vite, et, comme je la vis s'arrêter et se retourner, je lui dis que je ne voulais pas perdre un moment et un honneur si précieux; elle se mit à rire, et moi, un genou à terre, à lui baiser la main, qu'elle me tendit dégantée, et me parla fort obligeamment; mon remerciement suivit, et cela fit un entretien de quelques moments dans cette porte, ses dames en cercle autour, qui arrivaient cependant.

La reine et quelques-unes de ses dames rentrées, je fis

1. La première des dames attachées au service de la reine.

plus posément, et avec plus de loisir, des compliments à celles qui, par leurs charges, allaient aussi rentrer chez la reine, qui étaient demeurées pour m'en faire; puis, j'allai remplir le même devoir de galanterie auprès des principales des autres que je trouvai le plus sous ma main, puis à beaucoup de seigneurs qui m'environnèrent.

CONCLUSION

Les *Mémoires* de Saint-Simon se terminent par quelques réflexions sur leur véracité, leur impartialité et sur le caractère du style.

Me voici enfin parvenu au terme jusqu'auquel je m'étais proposé de conduire ces *Mémoires* [1]. Il ne peut y en avoir de bons que de parfaitement vrais, ni de vrais qu'écrits par qui a vu et manié lui-même les choses qu'il écrit, ou qui les tient de gens dignes de la plus grande foi, qui les ont vues et maniées, et de plus il faut que celui qui écrit aime la vérité jusqu'à lui sacrifier toutes choses. De ce dernier point, j'ose me rendre témoignage à moi-même et me persuader qu'aucun de tout ce qui m'a connu n'en disconviendrait. C'est même cet amour de la vérité qui a le plus nui à ma fortune, je l'ai senti souvent; mais j'ai préféré la vérité à tout, et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement; je puis dire encore que je l'ai chérie jusque contre moi-même.

Il ne se flatte point qu'on trouvera dans ses *Mémoires* une impartialité absolue. C'est à son sens, chose

impossible à qui écrit ce qu'il a vu et manié. On est charmé des gens droits et vrais; on est irrité contre les fripons dont les cours fourmillent; on l'est encore plus contre ceux dont on a reçu du mal. Le stoïque est une belle et noble chimère. Je ne me pique donc point d'impartialité, je le

1. La fin de la régence.

ferais vainement... Toutefois, je me rendrai ce témoignage et je me flatte que le tissu de ces Mémoires ne me le rendra pas moins, que j'ai été infiniment en garde contre mes affections et mes aversions, et encore plus contre celles-ci, pour ne parler des uns et des autres que la balance à la main, non seulement ne rien outrer, mais ne rien grossir, m'oublier, me défier de moi comme d'un ennemi, rendre une exacte justice et faire surnager à tout la vérité pure. C'est en cette manière que je puis assurer que j'ai été entièrement impartial, et je crois qu'il n'y a point d'autre manière de l'être.

Pour ce qui est de l'exactitude et de la vérité de ce que je raconte, on voit par les Mémoires eux-mêmes que presque tout est puisé de ce qui a passé par mes mains, et le reste, de ce que j'ai su par ceux qui avaient traité les choses que je rapporte. Je les nomme; et leur nom ainsi que ma liaison intime avec eux est hors de tout soupçon. Ce que j'ai appris de moins sûr, je le marque; et ce que j'ai ignoré, je n'ai pas honte de l'avouer. De cette façon, les Mémoires sont de source, de la première main. Leur vérité, leur authenticité, ne peut être révoquée en doute; et je crois pouvoir dire qu'il n'y en a point jusqu'ici qui aient compris plus de différentes matières, plus approfondies, plus détaillées, ni qui forment un groupe plus instructif ni plus curieux.

... Dirai-je enfin un mot du style, de sa négligence, de répétitions trop prochaines des mêmes mots, quelquefois de synonymes trop multipliés, surtout de l'obscurité qui naît souvent de la longueur des phrases, peut-être de quelques répétitions? J'ai senti les défauts : je n'ai pu les éviter, emporté toujours par la matière, et peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer. Je ne fus jamais un sujet académique, je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. De rendre mon style plus correct et plus agréable en le corrigeant, ce serait refondre tout l'ouvrage, et ce travail passerait mes forces ; il courrait risque d'être ingrat. Pour bien corriger ce

qu'on a écrit, il faut savoir bien écrire. On verra aisément ici que je n'ai pas dû m'en piquer. Je n'ai songé qu'à l'exactitude et à la vérité. J'ose dire que l'une et l'autre se trouvent étroitement dans mes Mémoires, qu'ils en sont la loi et l'âme, et que le style mérite en leur faveur une bénigne indulgence.

JUGEMENTS

1. On voit Saint-Simon peint dans ses *Mémoires* avec ses talents supérieurs, ses défauts et même ses vices ; avec cette éloquence si pleine quelquefois, si véhémente et si rapide, et cette affluence de paroles qui le rend diffus, lorsqu'il est négligé ; avec ce don d'approfondir, d'analyser les caractères, d'en saisir toutes les nuances, de les marquer par des touches si fines et par des traits si vigoureux ; et cette partialité qui exagère tout à ses yeux, et lui fait tout louer ou blâmer sans mesure ; avec cette raison si forte ou cette vanité si faible ; avec ce caractère si droit, lorsqu'il est calme, mais souvent si passionné ; avec ce sentiment si doux, si pénétrant, qui fait aimer tout ce qu'il aime, et cette bile envenimée qu'il répand à grands flots sur tous les objets de sa haine ou de ses fiers ressentiments ; enfin avec cette ostentation de franchise et de probité, ce zèle ardent pour la justice, cet amour de la vérité qui semble l'animer sans cesse ; cet intérêt personnel qui le domine à son insu, au point de ne lui laisser voir dans la nation que la noblesse, dans la noblesse que les ducs et pairs, dans les ducs et pairs que lui-même ou que leurs rapports avec lui.

Marmontel.

2. Sans aucun doute, Saint-Simon a été sincère ; je le crois sur parole, quand il affirme qu'il a scrupuleusement respecté le joug de la vérité. Il est au suprême degré ce qu'il dit que doit être l'historien, « droit, vrai, franc, plein d'honneur et de probité », mais il n'est pas toujours bien informé, et moins souvent encore impartial. Sa crédulité est quelquefois excessive ; sa haine vigoureuse du vice, de l'hypocrisie, de la bassesse, l'a plus d'une fois aveuglé. Ses opinions exigent donc un contrôle attentif et perpétuel.

De Montalembert.

3. Sa violence, qui dépasse toute mesure, a cet avantage au

moins de nous avertir quand il faut nous défier de lui. Ce n'est pas un de ces auteurs artificiels, maîtres d'eux-mêmes, qui affichent une fausse modération et savent cacher l'ardeur de leurs sentiments pour rendre leurs opinions moins suspectes. Cette habile stratégie lui est tout à fait étrangère. Il va droit à ses ennemis, sans dissimuler sa marche, et les attaque ouvertement et au grand jour. Ses récits et ses portraits ne contiennent rien de tortueux, et, pour parler comme lui, la haine y pétille en liberté. On voit qu'il est incapable de retenir sa colère et de maîtriser ses sentiments. Ils lui échappent sans cesse et se font jour avec une franchise énergique et de bizarres exagérations. C'est le cœur qui parle, un cœur emporté, furieux, mais sincère, et cette haine franche et fougueuse sert au moins à nous prouver que nous n'avons pas à craindre les adroites perfidies d'un imposteur. La partialité de Saint-Simon est donc moins dangereuse, parce qu'elle se trahit par ses excès mêmes. G. Boissier.

4. Sans restrictions ni ménagements, implacable contre la bassesse, franc envers ses amis et ses ennemis, désespéré quand la nécessité entière le force à quelque dissimulation ou à quelque condescendance, loyal, hardi pour le bien public, ayant toutes les délicatesses de l'honneur, véritablement épris de la vertu, plus austère, plus fier, plus raide que ses contemporains, un peu antique comme Tacite, on apercevait en lui, avec le défenseur de l'aristocratie brisée, l'interprète de la justice foulée, et, sous les ressentiments du passé, les menaces de l'avenir. Taine.

5. Saint-Simon était l'historien-né de cette fin du règne de Louis XIV. Il lui faut des ruines à peindre, des fautes à raconter. Les caractères abaissés, les influences des cabinets secrets, la servitude des courtisans, les ministres portés au conseil par leur habileté au jeu de billard, les gens de guerre qui ont peur du feu, une vieille femme qui se rend puissante auprès du maître le plus jaloux, en affectant de ne vouloir que ce qu'il veut; les fortunes faites par les petits moyens, depuis que les grands sont devenus suspects; les anecdotes innombrables, depuis que les grandes actions sont devenues rares : voilà la matière où se plaît Saint-Simon et où il excelle.

Nisard.

6. Saint-Simon est le plus grand peintre de son siècle, de ce siècle de Louis XIV dans son plein épanouissement. Jusqu'à lui, on ne se doutait pas de tout ce que pouvaient fournir d'intérêt, de vie, de drame mouvant et sans cesse renouvelé, les événements, les scènes de la cour, les mariages, les morts, les revirements soudains ou même le train habituel de chaque jour, les déceptions ou les espérances se reflétant sur des physionomies innombrables dont pas une ne se ressemble, les flux et reflux d'ambitions contraires animant plus ou moins visiblement tous ces personnages, et les groupes ou pelotons qu'ils formaient entre eux dans la grande galerie de Versailles, pêle-mêle apparent, mais qui désormais, grâce à lui, n'est plus confus, et qui nous livre ses combinaisons et ses contrastes ; jusqu'à Saint-Simon, on n'avait que des aperçus et des esquisses légères de tout cela ; le premier il a donné, avec l'infinité des détails, une impression vaste des ensembles. Si quelqu'un a rendu possible de repeupler en idée Versailles et de le repeupler sans ennui, c'est lui. On peut lui appliquer ce que Buffon a dit de la terre au printemps : « Tout fourmille de vie. »

SAINTE-BEUVE.

7. Il est plus facile de dire ce que n'est pas le style de Saint-Simon, que de dire ce qu'il est.

Il n'y a peut-être pas une seule des qualités réglementaires qui ne lui fasse défaut. Il n'est pas correct, il n'est pas toujours clair, il n'est pas concis, il n'est pas harmonieux, il n'est pas élégant ; l'archaïsme s'y dispute avec le néologisme, et avec tout cela c'est le plus puissant des styles.

PAUL ALBERT.

8. Saint-Simon excelle par « la vue exacte et entière des objets absents... Chose inouïe dans ce siècle, il imagine le physique, comme Victor Hugo, sans métaphore. Ses portraits sont des portraits... Il voit aussi distinctement le moral que le physique, et il le peint parce qu'il le distingue... Il connaît l'individu ; il le marque par ses traits spéciaux, par ses particularités, par ses différences ; son personnage n'est point le jaloux ou le brutal ; il y a trois ou quatre mille coquins chez lui dont pas un ne ressemble à l'autre... Avec la faculté de voir les objets absents, il a la verve, il ne dit rien sans passion... Cette passion ôte au style toute prudence. Modération, bon

goût littéraire, éloquence, noblesse, tout est emporté et noyé... Il débute, une autre idée jaillit, les deux jets se croisent; il ne les sépare pas et les laisse couler dans le même canal. De là ces phrases décousues, ces entrelacements, ces idées fichées en travers et faisant saillie, ce style épineux tout hérissé d'additions inattendues, sorte de fourré inculte où les sèches idées abstraites et les riches métaphores florissantes s'entre-croisent, s'entassent, s'étouffent et étouffent le lecteur. Ajoutez des expressions vieillies, populaires, de circonstance ou de mode, le vocabulaire fouillé jusqu'au fond, les mots pris partout pourvu qu'ils suffisent à l'émotion présente, et par-dessus tout une opulence d'images passionnées digne d'un poète. Ce style bizarre, excessif, incohérent, surchargé, est celui de la nature elle-même; nul n'est plus utile pour l'histoire de l'âme; il est la notation littérale et spontanée des sensations.

TAINE.

9. On a eu tort de dire que la langue de Saint-Simon avait été « tout entière créée par lui »... Bien des termes et des façons de parler qui semblent des plus extraordinaires se retrouvent dans les dictionnaires de son temps... La langue, le style et la grammaire de Saint-Simon restèrent, jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, ce qu'ils avaient été dès le principe, sous le règne de Louis XIV. Cet anachronisme, sous Louis XV, étonnait fort ses amis; aujourd'hui il ajoute beaucoup à la saveur du texte. C'est aussi... l'emploi « d'expressions vieillies, populaires, de circonstance ou de mode » ; c'est le recours fréquent aux vocabulaires du palais, des camps ou de la vénerie; c'est, lorsque l'occasion le requiert, l'emprunt fait au peuple de quelque expression triviale, grossière même, mais énergique et d'ailleurs assez couramment admise en des temps moins pudibonds que les nôtres ; c'est, dis-je, ce mélange étonnant qui effarouche et déconcerte nombre de lecteurs.

A. DE BOISLISLE.

10. Ne vous repentez pas, Français, d'avoir eu chez vous, en pleine cour de Versailles et à même de la curée humaine, ce petit duc à l'œil perçant, cruel, inassouvi, toujours courant, furetant, présent à tout, faisant partout son butin et son ravage, un Tacite au naturel et à bride abattue. Grâce à lui, nous n'avons rien à envier à l'autre.

SAINTE-BEUVE.

SUJETS DE DEVOIRS

1. Portrait de Saint-Simon.

2. Quels sont les caractères du style de Saint-Simon ?

3. Montrer comment sont faits les portraits de Saint-Simon.

4. Saint-Simon moraliste.

5. Montrer qu'il y a dans la manière de comprendre et d'expliquer l'histoire des ressemblances entre Saint-Simon et Bossuet.

6. Apprécier quelques-uns des jugements portés sur Saint-Simon.

7. Expliquer et apprécier ce jugement de Sainte-Beuve : « Il y a un Saint-Simon plus pour nous qu'un La Bruyère ; il éclaire La Bruyère et nous aide à le mieux comprendre. »

8. Expliquer ce mot de Saint-Simon : « Je ne fus jamais un sujet académique. »

9. Comparer la théorie de Saint-Simon et celle de Fénelon sur l'impartialité en histoire ; quelle est la plus exacte ?

9309-12-06

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.



VOLTAIRE

HISTOIRE DE CHARLES XII

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS

Publiée sous la direction de E.-C. COUTANT, Directeur du Collège Chaptal.

NOTICE, ANALYSE ET EXTRAITS

VOLTAIRE

HISTOIRE DE CHARLES XII

PAR

CAMILLE GUY

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
PROFESSEUR A L'ÉCOLE MONGE

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

NOTICE BIOGRAPHIQUE
SUR VOLTAIRE

François-Marie AROUET DE VOLTAIRE naquit à Châtenay[1], près de Sceaux, le 20 février 1694. Son père, ancien notaire au Châtelet de Paris, était un bourgeois aux idées étroites. Au contraire, la mère et la sœur aînée de Voltaire, qui moururent l'une avant 1714 et l'autre en 1726, eurent probablement une considérable et heureuse influence sur le développement de ses naturelles qualités. Quant au fils aîné du notaire, Armand, c'était un esprit déséquilibré ; il se mêla aux folies des *convulsionnaires;* Voltaire l'appelait plus tard « mon janséniste de frère ».

1° Dès 1704, le jeune François Arouet entra au collège Louis-le-Grand, dirigé par les jésuites ; il y fit de très brillantes études littéraires, y acquit beaucoup d'ingéniosité et de souplesse pour l'expression des idées, mais peu de science. Il dit lui-même : « Je ne connaissais ni les lois principales ni les intérêts de ma patrie ; pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie : je savais du latin et des sottises. » A la sortie du collège, où il avait lié connaissance avec beaucoup de jeunes nobles, tels que Le Cornier de Cideville, Pont de Veyle, les deux d'Argenson, il fut introduit à l'âge de dix-sept ans, par son parrain l'abbé de Châteauneuf, dans cette fameuse société du Temple où de grands seigneurs libertins et incrédules, tels que les Vendôme, le prince de Conti, le marquis de La Fare, etc., narguaient, par le relâchement de leurs propos et de leur conduite, l'austérité dévote et renfrognée de la cour du vieux Louis XIV. Voltaire mena pendant quelques années une vie fort dissipée. Il écrivit pourtant alors sa tragédie d'*Œdipe*, et la fréquentation de M. de Caumartin lui fit concevoir le plan de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV;* ce vieux seigneur avait connu en effet dans sa jeunesse d'anciens conseillers de Henri IV et avait passé sa vie à la cour de Louis XIV.

2° A la mort de Louis XIV, Voltaire avait déjà une certaine réputation ; aussi lui attribua-t-on certains vers satiriques qui lui va-

1. Certains auteurs disent : à Paris. L'accord n'est pas encore fait sur ce point.

lurent un emprisonnement d'un an à la Bastille. C'est là qu'il ébaucha son *Henriade* et mit la dernière main à *Œdipe*. *Œdipe* fut représenté en 1718 avec un vif succès. Mais les déboires ne manquèrent point au jeune littérateur ; ses démêlés avec Jean-Baptiste Rousseau, avec l'abbé Desfontaines qui publia une édition falsifiée de la *Henriade*, furent suivis d'un incident grave, où se montrent en évidence l'insolent orgueil que conservait encore la noblesse et l'intrépidité audacieuse de Voltaire. Un jour qu'il dînait chez le duc de Sully, il fut interrompu au milieu d'un de ses discours par un certain chevalier de Rohan, dont la réputation n'était point sans tache : « Quel est, dit le chevalier, ce jeune homme qui parle si haut ? — C'est, répliqua Voltaire, un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui sait honorer celui qu'il porte. » Quelques jours après, Rohan le fit bâtonner par ses valets, et le poète ne put jamais obtenir réparation de cet outrage, ni par les armes, ni par la justice. Il fut même emprisonné une seconde fois à la Bastille. Rempli de fureur et de dégoût, il passa en Angleterre.

3° Le séjour de Voltaire en Angleterre eut une grande influence sur son développement intellectuel. A l'école des Toland, des Chubb, des Collins, des Bolingbroke, il apprit, comme on l'a dit, à « raisonner son incrédulité ». Dès lors il fut l'ennemi du christianisme et surtout de l'Église ; les *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques*, refondues plus tard dans le *Dictionnaire philosophique*, le montrent partisan résolu du déisme, c'est-à-dire de la religion sans dogme et sans clergé. Il rapporta aussi d'Angleterre un goût très vif pour la philosophie sensualiste et les sciences naturelles, ainsi que pour le théâtre de Shakespeare.

4° De retour en France, il ne tarda pas à se lier avec la marquise du Châtelet, femme aimable et savante. Il se retira près d'elle dans la terre qu'elle possédait à Cirey, sur les confins de la Champagne et de la Lorraine. Avec son ardeur habituelle, il se mit résolument à étudier les sciences, sous la direction de son amie, qui avait traduit Newton et analysé Leibnitz. En 1738, il publia les *Éléments de la philosophie de Newton*. De temps en temps il revenait à Paris, ou bien, lorsque la publication de quelque ouvrage trop audacieux attirait sur lui la malveillante attention du gouvernement, il fuyait à l'étranger. En 1740, il se rendit en Allemagne et se lia avec Frédéric II. Pendant la guerre de la succession d'Autriche, on le chargea même d'une mission diplomatique auprès du roi de Prusse, qui venait d'abandonner l'alliance française et de signer une paix séparée avec Marie-Thérèse ; Frédéric accueillit avec empressement le poète, mais se moqua du diplomate. *Merope* fut représentée avec grand succès en 1743, et en 1746 Voltaire entra à l'Académie. A cette époque, il avait déjà composé une foule d'ouvrages de tous genres, et sa célébrité était universelle. La mort de Mme du Châtelet en 1749 ne fit qu'accroître son ardeur pour le

travail ; il chercha dans la littérature une consolation à son vif chagrin.

5° Sur l'invitation expresse de Frédéric II, il se décida, en 1750, à aller vivre à Potsdam. Comblé d'honneurs, de flatteries et de pensions, il crut avoir trouvé pour jamais l'indépendance et le bonheur ; pour prix de ses bienfaits, le roi lui demandait seulement de corriger ses propres essais littéraires. Mais Voltaire ne tarda pas à se brouiller avec les Français déjà établis à Berlin, et particulièrement avec le géomètre Maupertuis ; il publia contre cet implacable ennemi la *Diatribe du docteur Akakia,* malgré la défense de Frédéric. Au bout de trois ans, le roi et le poète se séparèrent; ils étaient trop spirituels et trop sarcastiques tous deux pour s'entendre.

6° Après avoir erré pendant quelques années en Allemagne, en Suisse et dans l'est de la France, Voltaire finit par acquérir la terre de Ferney, près de Genève, dans le pays de Gex (1758). Jusque-là, il avait presque toujours habité chez ses admirateurs, à moins que la témérité de ses écrits ne le forçât à une vie plus errante encore. Désormais il fut « le patriarche de Ferney ». Ses écrits et d'heureuses spéculations l'avaient depuis longtemps enrichi. Il mena la vie large et opulente d'un seigneur terrien. Son château était le rendez-vous des nobles, des littérateurs et de tous ceux qui se piquaient de « philosophie » ; au milieu des divertissements de toutes sortes dont il payait les frais, il savait garder une vie calme et régulière, se tenir à l'écart et travailler.

Cette dernière période de la vie de Voltaire ne fut pas la moins féconde en belles actions et en chefs-d'œuvre. S'il faut déplorer l'acharnement qu'il mit à se venger de ses détracteurs Fréron et La Beaumelle, et la violence haineuse de ses invectives contre Jean-Jacques Rousseau, qui avait osé l'accuser de « corrompre la république (de Genève) en lui donnant des spectacles », on doit admirer sans réserves sa libéralité envers Mlle Corneille, petite-nièce du grand poète, qu'il dota avec le produit de ses *Commentaires sur Corneille,* et la noble ténacité qu'il déploya pour arracher à la mort ou faire réhabiliter certaines victimes des erreurs de la justice (procès des protestants Calas et Sirven, de Montbailly, de Lally, du chevalier de La Barre). Si ses œuvres dramatiques deviennent alors plus faibles que jamais, c'est de cette époque, en revanche, que datent la plupart de ses romans et de ses contes en vers, et tant de lettres et de pamphlets pleins de spirituelle ironie.

7° Voltaire, sur les instances de sa nièce Mme Denis, revint à Paris en 1778. Il fit jouer sa tragédie d'*Irène* et vint assister à la sixième représentation ; ce fut une apothéose ; adulé et fêté par tout ce que Paris comptait d'illustre, enivré par les cris et les applaudissements, il disait de sa voix cassée : « Vous voulez donc que je meure de plaisir ? » Il expira en effet peu après, le 30 mai 1778, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il était alors au comble de la gloire ; Cathe-

rine II, Christian VII de Danemark, Gustave III, Joseph II, Frédéric II, avaient figuré parmi ses courtisans. C'était « le roi Voltaire ».

En littérature, Voltaire a été un adorateur du XVIIe siècle; mais, sauf dans quelques poèmes froids et médiocres, il a apporté dans ses œuvres d'autres préoccupations que les hommes de l'âge précédent : il a moins cherché à analyser l'âme humaine qu'à faire triompher ses idées sur l'organisation politique et sociale. Ses tragédies, par exemple, sont presque toutes des « pièces à thèse »; les meilleures sont : *Brutus*, *Zaïre* (1732), *la Mort de César*, *le Fanatisme*, *Mérope*, *Sémiramis*, *l'Orphelin de la Chine*, et *Tancrède*. — Les *Discours sur l'homme*, la *Loi naturelle*, les *Épîtres* et même certains passages de la *Henriade* sont des poèmes philosophiques. Ses romans et ses pamphlets, qui resteront un des meilleurs titres de sa gloire, sont inspirés par des idées générales sur la destinée, la religion, la tolérance, ou par les événements importants qui se produisaient en Europe. Ainsi *Candide* est une réfutation du système de l'optimisme. Les mêmes tendances se révèlent dans sa volumineuse *Correspondance*. Comme historien (voir plus loin la notice de Voltaire historien), Voltaire est connu par sa brillante *Histoire de Charles XII*, par le *Siècle de Louis XIV*, et par l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, remarquable tentative d'histoire de la civilisation. Ce sont ces divers ouvrages en prose qui ont assuré à Voltaire sa réputation de grand écrivain. Voltaire était un combattant, et la prose est une arme de combat.

Voltaire a eu sur les hommes et les doctrines de la Révolution une influence moins directe que Rousseau, parce qu'il n'a pas été systématique. Il a été un génie universel, il a tout regardé autour de lui; il n'a pas eu le temps de fonder une doctrine. Il est facile de relever les nombreuses contradictions de ses idées; il a été tour à tour pessimiste et optimiste, partisan du déterminisme et partisan du libre arbitre, amoureux de la liberté et admirateur de Frédéric II, ou de Catherine II. Mais sa vie a été guidée par de grandes idées, l'amour du beau, du vrai, du juste. Il a été un de ceux qui ont contribué à fonder la réputation des grands classiques, à répandre l'esprit de tolérance, à adoucir la condition des opprimés.

NOTICE LITTÉRAIRE

SUR

VOLTAIRE HISTORIEN

ET SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII

Voltaire ne pouvait manquer de tourner aussi vers les études historiques cette infatigable activité qu'il portait sur tous les sujets. A différentes reprises, nous le voyons occupé par des travaux de ce genre: selon sa coutume, il s'y adonna, pendant un temps, avec un zèle inimaginable, pour les abandonner bientôt et, plus tard, les reprendre encore. Bien que ce qu'il a produit ainsi ne soit pas demeuré comme son principal titre à la gloire, il ne nous en a pas moins laissé quatre ou cinq volumes qui méritent, les uns une mention, les autres beaucoup mieux que cela, l'estime de l'érudit et quelquefois son admiration.

1° Nous ne dirons rien de l'*Histoire de Pierre le Grand* et de celle des *Parlements*, ouvrages hâtifs où le fond souvent est contestable, car l'écrivain ne s'est point entouré de tous les documents nécessaires. Ces livres, plus brillants que solides, ont intéressé quelque temps les contemporains, mais la postérité ne semble pas les avoir retenus.

2° Il n'en est pas de même de *Charles XII*, sérieuse et forte étude, préparée de longue main, avec conscience, avec scrupule. Il suffirait pour s'en rendre compte, de feuilleter, à la Bibliothèque Nationale, le très volumineux dossier contenant les pièces originales que Voltaire avait recueillies et les notes prises par lui dans les ouvrages qui se rapportent à son sujet. Non content d'avoir amassé de la sorte un grand nombre de matériaux, il demanda des renseignements à tous ceux qui avaient assisté aux guerres du conquérant suédois comme témoins oculaires. Plus d'un, le roi Stanislas par exemple, lui rendit publiquement et par écrit ce témoignage qu'il n'avait rien avancé qui ne fût réel et bien prouvé. Cependant, lorsqu'on étudie ce livre agréable et charmant, on ne voit nulle part la trace des efforts qu'il a coûtés. C'est que Voltaire se garde

bien d'imiter certains érudits qui étalent avec complaisance sous les yeux du public les documents qu'ils ont consultés, comme pour les prendre à témoin des soins qu'il a fallu donner à l'ouvrage et de la science infinie qui fut nécessaire à l'écrivain. Non, l'auteur de *Charles XII*, une fois que l'édifice est construit, fait disparaître les échafaudages, et ce n'est point une œuvre de bénédictin qu'il prétend faire, mais une œuvre d'art. Nos historiens n'ont point toujours compris leur tâche de cette manière; mais, lorsqu'on songe aux pages de Voltaire, si remplies de fait, si savantes et, pourtant, si agréables et si belles, on ne saurait s'empêcher de penser que sa méthode doit être la bonne. Son histoire, qui est impartiale et fort exacte, se lit cependant comme un roman, et le souci de la vérité ne lui enlève aucun des charmes nécessaires de tout livre qui veut durer.

Nous pouvons appliquer ce que nous avons dit de *Charles XII* au *Siècle de Louis XIV*. Ce n'est point là une histoire, à proprement parler, mais un instructif et savant recueil d'histoire. On en tire un double profit, car, outre qu'il peut meubler la mémoire de mille faits qu'il est utile de connaître, il sert aussi — et grandement — à former le style et le goût. Celui qui veut apprendre à bien s'exprimer et à penser juste gagne autant à cette étude que l'homme soucieux de pénétrer l'esprit de ce siècle si grand et si glorieux pour tant de raisons. Certains ont trouvé, non sans quelque motif, que Voltaire avait exagéré la part de l'éloge et qu'il n'avait point vu ou point voulu voir ce qu'il y eut parfois de condamnable dans la conduite du Roi-Soleil, qui n'avait pas, après tout, fait à lui seul les mille œuvres, les mille travaux dont son époque reçut tant d'éclat. Mais les contemporains ne se trompèrent pas sur ce point; ils comprirent bien que la manière parfois hyperbolique dont Voltaire louait le prince défunt n'était qu'une critique adroite et voilée dirigée contre son successeur. Ainsi, en célébrant le passé, le spirituel écrivain semblait déplorer le temps présent.

3° On trouverait dans l'œuvre immense qu'il nous a laissée, d'autres études historiques. Le *Dictionnaire philosophique* contient, par exemple, plusieurs morceaux qui se rattachent à ce genre, ainsi que le célèbre *Essai sur les mœurs;* mais, sans nous attarder sur ces écrits qui tiennent surtout à la philosophie, qu'il nous suffise de répéter qu'en composant le *Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV*, Voltaire a ouvert une voie où ses successeurs ont pu s'engager sans crainte. M. Renan lui a reproché d'avoir découragé les érudits qui peinent durant des années sur un sujet et l'élaborent à force de temps. Les érudits ne nous semblent pas à ce point découragés, et nous ne leur souhaitons certes pas de tomber dans l'abattement. Mais qu'ils se souviennent que l'on doit, même aujourd'hui, imiter Voltaire. Il a prouvé que, si la science était le fondement de l'histoire, elle ne lui suffit cependant pas. Ce n'est point assez que de

recueillir des documents, encore est-il nécessaire de les savoir mettre en œuvre; que l'on commence, ainsi qu'il est juste, par réunir les matériaux, mais que l'on songe ensuite à bâtir. C'est ce que Voltaire a fait admirablement dans ses bons ouvrages d'histoire, où, non content de rechercher des preuves et des faits, il a *composé* des livres homogènes parés de cet inimitable style qui leur assure l'immortalité.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE
ET VOLTAIRE

On a dit souvent que Voltaire avait créé la philosophie de l'histoire. Présentée ainsi, cette assertion est inexacte. Bossuet avait, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, essayé avant lui une synthèse historique extrêmement hardie et puissante; Vico, en Italie, dans sa *Science nouvelle*, avait raisonné sur les faits historiques et systématisé les événements et leurs causes. Henri Martin prétend, il est vrai, que ce livre n'était pas connu en France; mais il ne faut pas oublier que Voltaire se tenait au courant de tout ce qui se produisait à l'étranger, et la tentative de Vico eut trop de retentissement pour que Voltaire n'en ait pas eu connaissance.

Mais, en dehors de ces raisons en quelque sorte matérielles, Voltaire n'avait rien de ce qu'il faut pour construire un système philosophique au vrai sens du mot. Esprit admirablement clair et hardi, il n'était nullement systématique, et la logique ne fut pas sa qualité maîtresse. On pourrait faire un gros volume des contradictions relevées dans ses œuvres. Sur certains événements Voltaire a eu jusqu'à trois opinions successives, toutes également sincères. Il ne s'embarrasse jamais de les mettre d'accord; il lui suffit qu'elles soient vraisemblables et qu'elles servent à la démonstration qu'il poursuit momentanément.

En réalité, Voltaire n'est pas un philosophe. Aucun de ses ouvrages n'a pour but d'établir un système raisonné. Le tempérament de Voltaire est d'être polémiste; il l'est au théâtre, il l'est dans ses contes, il l'est dans ses lettres, il l'est en histoire. Qu'est-ce donc que le *Siècle de Louis XIV*, sinon un brillant pamphlet contre le règne de Louis XV? Qu'est-ce donc que l'*Essai sur les mœurs*, sinon une critique amère de la civilisation de son époque et des doctrines religieuses? Sans doute l'*Histoire de Charles XII* échappe à cette classification. C'est une narration vive, souple, animée, d'une clarté souveraine, mais sans aucune prétention. On peut croire que Voltaire ne considérait ce récit que comme une simple distraction, un repos entre deux œuvres plus longues et plus difficiles.

Pourquoi, d'ailleurs, Voltaire aurait-il eu une philosophie en histoire ? Pour rattacher tous les événements à une cause unique et permanente, il faut avoir la foi. Croire profondément à quelque chose, se consacrer tout entier à une cause, être, au besoin, un peu sectaire et absolu, telles sont les meilleures conditions pour construire un système puissant et grandiose. Bossuet a écrit le *Discours sur l'histoire universelle* parce que, pour lui, les événements s'expliquent tous par la venue du Messie; Montesquieu a écrit l'*Esprit des lois*, parce qu'il croit fermement à l'existence de lois positives et nécessaires. Mais pour un esprit aussi souple et aussi variable que Voltaire, qui fut avant tout un sensualiste et un critique, de pareilles lois n'existent pas, et la foi religieuse n'a pas de fondement positif. Volontiers la doctrine historique de Voltaire se résumerait dans cette phrase de Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face du monde aurait changé. » Ce sont là de bien mauvaises conditions pour élaborer une philosophie de l'histoire.

Est-ce à dire pour cela que Voltaire n'ait en rien contribué aux progrès des sciences historiques? Un pareil talent modifie tout ce qu'il touche. C'est grâce à lui que l'histoire a cessé d'être une indigeste compilation, un amas confus de faits, d'anecdotes et de dates. S'il n'a pu atteindre à la conception d'une idée d'ensemble, il a vu, du moins, l'importance et la nécessité des idées générales, et il a introduit l'ordre et le raisonnement là où il n'y avait autrefois que confusion et succession accidentelle. Il a compris aussi, et ce n'est pas un mince mérite, qu'il y avait autre chose dans la vie des nations que les batailles gagnées ou perdues : il a donné une place, et même la place la plus importante, à l'histoire des mœurs, des idées, en un mot à tout ce qui intéresse les hommes et aide à les comprendre. Et par là Voltaire a été un véritable novateur, qui ouvrit aux futurs historiens des routes encore inconnues.

Enfin, et c'est par là que nous terminerons, Voltaire a usé de la critique historique. Il a rompu avec les admirations surannées, les enthousiasmes de commande et les opinions toutes faites. Comme il était admirablement informé, il a pu, textes en main, révoquer certains jugements hâtifs, modifier certains partis pris d'appréciation; et quelques époques, grâce à sa hardiesse et à sa liberté d'esprit, ont été autrement connues et appréciées.

Donc, patience dans l'investigation, largeur du plan, nouveauté dans les jugements, telles ont été les qualités de Voltaire historien. Mais il n'a pas inventé la philosophie de l'histoire. Cette science, après avoir été devinée par Bossuet, n'a été définitivement créée que par Montesquieu.

HISTOIRE DE CHARLES XII

PUBLIÉE EN 1731

LIVRE PREMIER

Argument. — *Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. Son éducation ; ses ennemis. Caractère du tzar Pierre Alexiowitz. Particularités très curieuses sur ce prince et la nation russe. La Moscovie, la Pologne et le Danemark contre Charles XII.*

Voltaire débute en donnant quelques renseignements géographiques sur la Suède et la Finlande, sur le climat et sur les habitants eux-mêmes. Puis il raconte rapidement l'histoire de la Suède depuis le xiv[e] siècle, sa conquête par Marguerite de Waldemar[1], reine de Danemark, les guerres civiles qui suivirent et l'apparition sur le trône de Gustave Wasa.

1. Gustave Wasa : délivrance de la Suède.

Gustave Wasa[2], jeune homme descendu des anciens rois du pays, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie[3], où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes âmes que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuse et son grand air lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait; son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus per-

1. Reine de Danemark et de Norvège, conquit la Suède en 1492 et fit un royaume de ces trois États.

2. Gustave Wasa monta sur le trône de Suède en 1523 et abdiqua en 1560. C'est lui qui commença la grandeur de la Suède.

3. Dalécarlie, province de Suède. Sa capitale est Falun, au nord-ouest de Stockholm, pays montagneux avec des mines de fer et des forêts.

suasive qu'elle était sans art; son génie[1] formait de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, et qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes; son courage infatigable les faisait réussir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Wasa avait été otage de Christiern[2] et retenu prisonnier contre le droit des gens. Échappé de sa prison, il avait erré, déguisé en paysan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie; là il s'était vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre et pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux paysans: il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle; il fit en peu de temps de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern et l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède et fut élu avec justice, par les États, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'État étaient les évêques, qui, ayant presque toutes les richesses de la Suède, s'en servaient pour opprimer les sujets et pour faire la guerre aux rois. Cette puissance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendue sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans, il rendit la Suède luthérienne par la supériorité de sa politique plus encore que par autorité. Ayant ainsi conquis ce royaume, comme il le disait, sur les Danois et sur

1. *Génie* signifie, à cette époque, esprit, intelligence, caractère, et n'avait pas le sens qu'il a aujourd'hui. Ex.:

Mon génie étonné tremble devant le sien. (*Britannicus*, II, II.)

2. Christiern, roi de Danemark en 1512, devint roi de Suède en 1520; il mourut en 1559 en prison. Il fut surnommé le Néron du Nord.

le clergé, il régna heureux et absolu jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, et mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille et sa religion.

2. Quelques traits de Charles XII enfant.

Du mariage d'Ulrique-Éléonore et de Frédéric III naquit, le 27 de juin 1682, le roi Charles XII, l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, et qui n'a jamais eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne et ses actions.

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf[1], afin qu'il pût connaître de bonne heure ses États et ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans, il savait manier un cheval. Les exercices violents où il se plaisait et qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable; le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire on obtenait tout de lui Il avait de l'aversion pour le latin; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemark l'entendaient, il l'apprit bien vite, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine,

1. Puffendorf est un célèbre écrivain allemand qui vécut de 1632 à 1694. Il a laissé un ouvrage célèbre : *le Droit de la nature et des gens*. C'est de ce traité qu'il est question ici.

on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'Alexandre : « Je pense, dit le prince, que je voudrais lui ressembler. — Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. — Ah! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes? » On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria : « Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave[1]. » Un jour il s'amusait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur, et l'autre de Riga[2], capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle ; au bas de la carte de la ville hongroise, il y avait ces mots, tirés du livre de Job : « Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée; le nom du Seigneur soit béni! » Le jeune prince, ayant lu ces paroles, prit sur-le-champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas[3]. »

Ainsi, dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les âmes singulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Charles XII perdit sa mère à onze ans et son père à quinze; mais en montant sur le trône il trouva « un royaume affermi et respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux et soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles ». Malheureusement il devait, pendant trois ans encore, rester sous la régence de sa grand'mère Edwige-Eléonore d'Holstein. Mais Charles se sentait l'âme de commander à ces braves gens, et les membres du conseil de

1. Le roi Gustave-Adolphe, qui vécut de 1611 à 1632 et prit une part glorieuse à la guerre de Trente ans. Il mourut à Lutzen.

2. Riga : 135,000 habitants, siège du gouvernement général de Livonie Ce port est sur la Baltique, à l'embouchure de la Dwina du Sud.

3. Deux ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait. (VOLTAIRE.)

régence lui donnèrent la couronne d'un commun accord. Charles XII choisit comme premier ministre de fait le conseiller Piper. Voltaire fait alors un tableau magistral des difficultés qui attendaient le jeune Charles XII.

3. La Suède en danger.

Trois puissants princes, voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même temps. Le premier fut Frédéric IV, roi de Danemark, son cousin; le second, Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne ; Pierre le Grand, czar de Moscovie, était le troisième et le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événements, et commencer par le Danemark. De deux sœurs qu'avait Charles XII, l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure et de douceur; le duc, opprimé par le roi de Danemark, vint à Stockholm, avec son épouse, se jeter entre les bras du roi et lui demander du secours, non seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

Pierre, en particulier, était poussé à la guerre par un Suédois, Patkul, qui, condamné à mort par Charles XI, avait réussi à s'enfuir et avait juré de se venger. Là se placent quelques pages dans lesquelles l'auteur donne des renseignements exacts sur les mœurs et la religion des Moscovites.

Puis il parle longuement de Pierre le Grand et des réformes qu'il entreprit de réaliser en Russie.

4. L'œuvre de Pierre le Grand; son caractère.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. Le Fort[1]

1. C'était le fils d'un Français réfugié à Genève. Son père était un marchand droguiste. Lui-même vint prendre du service dans l'armée moscovite et s'insinua dans la familiarité du czar.

fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait retenu et n'avait pu détruire, se développa presque tout à coup : il résolut d'être homme, de commander à des hommes et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour apprendre mieux à régner : c'est ce que fit Pierre le Grand.

Il quitta la Russie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même Le Fort, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des Etats Généraux[1]. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans les rôles des charpentiers de l'amirauté des Indes[2], il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures ; rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux ; il repassa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux russes sur la mer Noire, dans la Baltique et dans l'Océan ; des bâtiments d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des huttes moscovites. Il établit des collèges, des académies, des imprimeries, des

1. Les États Généraux étaient l'assemblée des sept provinces de la Hollande. On leur donnait le nom de « Seigneurs États Généraux », et par extension le nom désigna la République elle-même.

2. Cela signifie l'administration supérieure de la marine.

bibliothèques : les villes furent policées; les habillements, les coutumes, changèrent peu à peu, quoique avec difficulté; les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions mêmes furent abolies : la dignité de patriarche fut éteinte : le czar se déclara le chef de la religion; et cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, et lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Pierre le Grand détruisit aussi les fameux janissaires moscovites, les *strélitz*, qui tenaient les czars en tutelle. Il forma des compagnies d'étrangers dans lesquelles il s'enrôla lui-même, et fit petit à petit de nouveaux régiments. Il fit venir des ingénieurs, devint lui-même bon capitaine de vaisseau, habile pilote, et fit construire un beau port auprès d'Azof[1], construisit celui de Saint-Pétersbourg, traça de larges routes à travers l'empire et poursuivit partout les vieilles coutumes.

Il a forcé la jeune noblesse de ses États à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère; j'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit et de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ses peuples, et il était sauvage. Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels, et, dans une débauche de table, il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains, mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter rendrait la mémoire de Pierre odieuse, si

1. Azof est sur les bords de la mer Noire. C'est une ville de 20,000 hab.

le bien qu'il faisait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Ainsi se termine le premier livre de l'histoire de Charles XII.

LIVRE II

ARGUMENT. — *Changement prodigieux et subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans, il soutient la guerre contre le Danemark, la Pologne et la Moscovie; il termine la guerre du Danemark en six semaines, défait 80,000 Moscovites avec huit mille Suédois, et passe en Pologne. Description de la Pologne et de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles et est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un roi.*

5. Trois puissants rois menacent le royaume de Suède; ferme résolution de Charles XII.

Le conseil était effrayé. Quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations; tout d'un coup, le jeune prince se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti : « Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise; j'irai attaquer le premier qui se déclarera, et, quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres. » Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers : ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusements les plus innocents de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais

écarté un seul moment. Plein de l'idée[1] d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérants, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassements; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat... Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par là se punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme, en présence de la reine sa mère. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Charles XII « était à la chasse aux ours quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie ». Il partit le 8 mai 1700 de Stockholm, où il ne devait jamais revenir. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux, et aussitôt il songea à assiéger Copenhague par terre et par mer. Le roi quitta donc sa frégate pour aller se mettre à la tête de ses gardes.

6. Prise de Copenhague.

On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. Charles XII, impatient de ne pas aborder assez près ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture; ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussitôt son exemple et marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le roi, qui jamais n'avait entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au

1. *Idée* veut dire ici image, ou mieux souvenir.

major général Stuart, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles. « C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. — Bon ! dit le roi, ce sera là dorénavant ma musique. »

Dans le même moment, le major qui expliquait le bruit des mousquetades en reçut une dans l'épaule, et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchements d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, et qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa faiblesse et de leur supériorité. La cavalerie danoise et les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le roi, maître de leurs retranchements, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur-le-champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement.

Le roi de Danemark fut surpris par ce coup de foudre inattendu, et, « trop heureux d'avoir affaire à un rival qui se piquait de justice », il assembla un congrès à Travendal et signa la paix. La guerre avait duré six semaines.

Le roi de Pologne investissait Riga à peu près à la même date. Elle fut défendue par le vieux comte de Dalhberg; la résistance fut opiniâtre, et le roi fut obligé de lever le siège.

Il ne restait plus à Charles XII qu'à marcher contre son rival de gloire Pierre Alexiowitz. Les troupes russes, au nombre de 80,000 hommes, parurent devant Narva, le 1er octobre, sous le commandement du duc de Croy. Du reste, la plupart des officiers étaient Allemands, mais le siège traînait en longueur faute de bons canonniers, et le 15 novembre on apprit que le roi de Suède, avec 200 vaisseaux de transport et 20,000 hommes, se dirigeait vers Narva. Bientôt Charles XII était à Revel et, le 30 novembre 1700, on marcha aux Moscovites à midi.

7. Bataille de Narva.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar : il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant : « Ces gens-ci me font faire mes exercices, » et continua de combattre et de donner des ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards. La rivière fut en un moment couverte de morts ; les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient. Ils trouvèrent quelques baraques, derrière lesquelles ils se mirent ; là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver ; mais enfin leurs généraux Dolgorowki, Golowkin, Fédérowitz, vinrent se rendre au roi et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait arriva le duc de Croy[1], général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et d'un air aussi humain que s'il

1. La famille de Croy était d'origine française.

leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva ; on leur fournit des bateaux pour la repasser et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Moscovites se battait encore ; les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes ; dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements ; un grand nombre étaient noyés ; beaucoup avaient passé la rivière : il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posa avantageusement entre leur camp et la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin, le général Vede, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses autres Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille : ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées, et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croy et des autres officiers généraux moscovites :

il leur fit rendre à tous leurs épées, et, sachant qu'ils manquaient d'argent et que les marchands de Narva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de Croy et cinq cents à chacun des officiers moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui et trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événements. Entre autres, on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal où paraissaient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais; de l'autre était un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère, avec cette légende : *Tres uno contudit ictu*[1].

Le czar apprit en route la bataille de Narva et la dispersion de tout son camp. « Je sais bien, dit-il, que les Suédois nous battront longtemps; mais, à la fin, ils nous apprendront à les vaincre. »

Le roi de Pologne « s'attendait que son ennemi viendrait bientôt l'attaquer ». Il se ligua plus étroitement que jamais avec le czar dans l'entrevue de Birzen. Mais Charles XII se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Il parut en Livonie.

8. Le passage de la Dwina.

Les troupes saxonnes étaient postées le long de la rivière de Dwina[2], qui est fort large en cet endroit; il fallait disputer le passage à Charles, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le maré-

1. « Il a abattu trois ennemis d'un seul coup. »

2. La Dwina du Sud prend sa source non loin du plateau de Valdaï. Elle arrose Vitepsk, Dunabourg et vient se jeter dans la Baltique.

chal Stenau, qui faisait les fonctions de général : sous lui commandaient le prince Ferdinand, duc de Courlande[1], et ce même Patkul, qui défendait sa patrie contre Charles XII l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume, au péril de sa vie, contre Charles XI. Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvaient se lever et se baisser comme des ponts-levis : en se levant, ils couvraient les troupes qu'ils portaient; en se baissant, ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord, où il était, au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse, se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ses troupes et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante, de sorte que le nuage, grossissant toujours et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Étant déjà au milieu de la rivière : « Eh bien! dit-il au général Rehnskold, la Dwina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi, général, nous les battrons. » Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon, et forme sa bataille sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard; le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment; à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils for-

1. La *Courlande*, province russe, au sud du golfe de Riga, entre le Niémen et la Dwina. Réunie à la Russie en 1795.

maient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats, marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal Stenau et s'avancèrent dans la plaine. Stenau sentit que ses troupes étaient étonnées; il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendirent tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer: il avait avec lui quinze mille hommes; Stenau et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante; le duc eut deux chevaux tués sous lui; il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi; mais enfin, ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé et à demi mort, du milieu de la mêlée et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède courut à Mitau[1], et toutes les villes se rendirent à lui.

Voltaire donne alors des détails précis sur la constitution de la Pologne, sur les habitudes du pays, la morgue de la noblesse et la pauvreté des paysans.

9. La Pologne; sa constitution; sa noblesse.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états généraux qu'on appelle diètes. Ces états sont composés du corps du sénat et de plusieurs gentilshommes; les séna-

1. Mitau est le chef-lieu de la province de Courlande. Cette ville a environ 28,000 habitants et se trouve non loin de Riga. Louis XVIII y résida de 1798 à 1807.

teurs sont les palatins et les évêques : le second ordre est composé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, et la première personne de l'État après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que, la pourpre romaine ne donnant aucune préséance dans le sénat, un évêque qui serait cardinal serait obligé de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes se doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, et quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du sénat. Un seul gentilhomme qui dit : « Je proteste, » empêche par ce mot les résolutions unanimes de tout le reste ; et s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement et contre ses intérêts, à peu près comme la ligue se servait en France du nom de Henri III pour l'accabler ; et comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir Charles Ier sur un échafaud, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont

finis, alors c'est aux diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les États monarchiques un roi peut abolir les lois de son prédécesseur, et les siennes propres.

La noblesse, qui fait les lois de la république, en fait aussi la force ; elle monte à cheval dans les grandes occasions, et peut composer un corps de cent mille hommes : cette grande armée, nommée *pospolite,* se meut difficilement et se gouverne mal ; la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuissance de subsister longtemps assemblée ; la discipline, la subordination, l'expérience, lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un temps dans l'esclavage ; mais elle secoue bientôt le joug : ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, et qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre ; ils veulent être les seuls remparts de leur république ; ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières[1]. Que si dans leurs guerres, ou civiles ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siège, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés, et la ville est prise avant que les retranchements soient achevés.

La pospolite n'est pas toujours à cheval pour garder le pays : elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi, dans les dangers extrêmes.

1. Dantzick, Kaminiek, Sandomir, etc.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république ; elle est composée de deux corps, sous deux grands généraux différents ; le premier corps est celui de la Pologne, et doit être de trente-six mille hommes ; le second, au nombre de douze mille, est celui de la Lithuanie[1]. Les deux grands généraux sont indépendants l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république et ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régiments. C'est à eux de les faire subsister comme ils peuvent et à leur payer leur solde. Mais, étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays et ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité et celle de leurs soldats. Les seigneurs polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes ; elle est remarquable par la beauté des chevaux et par la richesse des habillements et des harnais.

De plus, le cardinal Radjouski, archevêque de Gnesne, espérait mettre Jacques Sobieski[2] sur le trône et favorisait secrètement dans ce but les tentatives de Charles XII. La diète était partagée en intrigues et en factions ; elle ne savait ni ce qu'elle voulait ni ce qu'elle devait faire, et Auguste, aimant mieux recevoir des lois dures de son vainqueur que de ses sujets, se détermina à demander la paix au roi de Suède. La comtesse de Kœnigsmark fut chargée de la négocier. Mais Charles XII refusa d'écouter ses propositions, et le roi de Pologne fut obligé de se jeter dans les bras du sénat. Une ambassade solennelle envoyée au roi de Suède n'eut pas plus de succès, et le roi de Pologne convoqua alors son armée, qui était réduite à peu de troupes et qui manquait d'armes, de provisions et de bonne volonté.

1. La *Lithuanie* et la *Pologne* formaient deux pays nettement séparés.

2. Il avait deux frères qui se nommaient, l'un Alexandre, l'autre Constantin. Ils étaient tous trois fils du fameux Jean Sobieski.

Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, le roi de Suède se présenta, le 5 mai 1702, devant Varsovie, qui ouvrit aussitôt ses portes. Le cardinal primat fut chargé de tenter un dernier effort avec Charles XII, mais celui-ci rompit l'entretien en disant : « Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi. « Auguste se résigna alors à une bataille qui eut lieu à Clissau, le 3 juillet. Le roi de Pologne ramena lui-même par trois fois les troupes à l'attaque, mais son aile droite prit la fuite, et le roi de Pologne dut s'enfuir. Charles le poursuivit jusqu'à Cracovie. Son cheval tomba et lui fracassa la cuisse. Il resta six semaines entre les mains des médecins ; mais, guéri de sa blessure, il reprit la direction de la guerre.

10. Bataille de Pultusk.

Ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie et de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée saxonne, qu'il avait battue à Clissau, et qui avait eu le temps de se rallier et de se grossir pendant que sa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches et se retirait vers la Prusse, au nord-ouest de Varsovie. La rivière de Bug[1] était entre lui et les ennemis : Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie ; l'infanterie alla chercher un gué au-dessus (1er mai 1703). On arrive aux Saxons dans un lieu nommé Pultusk[2]. Le général Stenau les commandait, au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède, dans sa marche précipitée, n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée saxonne s'enfuit à son approche sans rendre le combat. Le général Stenau tint ferme un moment avec deux régiments ; le moment d'après, il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent

1. Le Bug est un affluent de la Vistule, qu'il ne faut pas confondre avec le Boug qui se jette dans la mer Noire entre le Dniester et le Dniéper.

2. Au nord-est de Varsovie.

pas mille prisonniers, et ne tuèrent pas six cents hommes, ayant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira, et courut dans tous les endroits de la Pologne où il pouvait rassembler encore quelques soldats, et où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant Charles, dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, et courant avec son infanterie monté en croupe derrière ses cavaliers, n'avait pu amener de canon[1] devant Thorn[2]; il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant, il se posta à quelques milles de la ville; il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître; l'habit simple qu'il portait toujours lui était, dans ses dangereuses promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé; il l'empêchait d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour, s'étant avancé fort près avec un de ses généraux, nommé Liéven, qui était vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu, il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne faisait pas réflexion qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. Liéven, connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui et le couvre;

1. *Canon* se dit souvent pour désigner l'artillerie en général. Ex : « M. Fouquet a acheté Belle-Isle et a mis du canon dedans ».

2. C'est une place forte de la Prusse. Elle compte à peu près 12,000 habitants.

au même instant une volée de canon, qui venait en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme, tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, et lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Tout réussissait à Charles XII. Le roi de Danemark, lié par le traité de Travendahl, demeurait dans le silence; le czar restait immobile, et la Suède tranquille, au milieu de ces grands mouvements, goûtait une paix profonde. Mais la ville de Dantzick osa déplaire au vainqueur en refusant le passage à 6,000 hommes de renfort qu'on lui envoyait. Le général Steinbock fit attaquer la ville, ainsi que celles de Thorn et d'Elbing.

Pendant ce temps, le cardinal primat continuait à conspirer contre son roi, et le 14 février 1704 déclarait, au nom de l'assemblée, « Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne ». Mais les partisans d'Auguste enlèvent Jacques Sobieski qu'on voulait élire à la place du roi déchu. Sur le refus d'Alexandre Sobieski, « qui ne voulait pas profiter du malheur de son frère », la couronne fut donnée à Stanislas Leczinski, jeune palatin de Posnanie[1].

LIVRE III

ARGUMENT. — *Stanislas Leczinski élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Scklulenbourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenstadt. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranstadt. Auguste abdique la couronne et la cède à Stanislas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, est roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes; il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.*

1. Posnanie, province de Posen.

11. Élection de Stanislas Leczinski roi de Pologne.

Le jeune Stanislas Leczinski était alors député à l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au roi de Suède de plusieurs différends survenus dans le temps de l'enlèvement du prince Jacques. Stanislas avait une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise qui, de tous les avantages extérieurs, est le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Auguste, de l'assemblée, du cardinal primat et des intérêts différents qui divisaient la Pologne, frappa Charles. Le roi Stanislas m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède : « Comment pourrons-nous faire une élection si les deux princes Jacques et Constantin Sobieski sont captifs ? » et que Charles lui répondit : « Comment délivrera-t-on la république si on ne fait pas une élection ? » Cette conversation fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le trône. Charles prolongea exprès la conférence pour mieux sonder le génie du jeune député. Après l'audience, il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin Leczinski. Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue, qu'il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ses vassaux et le seul seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractère, qui avait en quelque chose du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence. « Voilà un homme qui sera toujours mon ami, » et on s'aperçut bientôt que ces mots signifiaient « Voilà un homme qui sera roi. »

Quand le primat de Pologne sut que Charles XII avait nommé le palatin Leczinski à peu près comme Alexandre avait nommé Abdolonyme[1], il courut auprès du roi de Suède pour tâcher de faire changer cette résolution; il voulait faire tomber la couronne à un Lubomirski. « Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinski? dit le conquérant. — Sire, dit le primat, il est trop jeune. » Le roi répliqua sèchement : « Il est à peu près de mon âge, » tourna le dos au prélat, et aussitôt envoya le comte de Horn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire Stanislas Leczinski. Le comte de Horn arriva le 7 juillet; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part; mais le roi de Suède arriva lui-même incognito à Varsovie : alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point se trouver à l'élection; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur et ne voulant pas le seconder.

Le samedi 12 juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo[2], champ destiné à cette cérémonie; l'évêque de Posnanie vint présider l'assemblée à la place du cardinal primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le comte de Horn et deux autres officiers généraux assistaient publiquement à cette solennité, comme ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir; l'évêque de Posnanie la finit en déclarant, au nom de la diète, Stanislas élu roi de Pologne; tous les bonnets sautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa les cris des opposants.

1. Abdolonyme fut nommé roi de Sidon en 332 avant Jésus-Christ par Alexandre, malgré sa pauvreté et son obscurité.

2. Le *Kolo* ou *Colo* était une place située près de Varsovie.

Charles XII marcha ensuite contre Léopol, capitale du grand palatinat de Russie, qui fut prise le 5 septembre; de son côté, le roi Auguste, à la tête d'une nombreuse armée, investit la ville de Varsovie et s'en empara. Mais « ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint ». Les troupes d'Auguste s'effrayaient au nom du roi de Suède. Une bataille s'engagea dans le palatinat de Posnanie, mais elle resta indécise, grâce à la tactique habile employée par Auguste contre les cavaliers de Charles.

Les Suédois, sans se laisser rebuter, recommencèrent l'attaque; cependant le comte de Schulenbourg, qui commandait l'armée saxonne, trouva moyen de franchir l'Oder pendant la nuit. Auguste comprit néanmoins que sa cause était perdue. Il se retira en Saxe et fit réparer les fortifications de Dresde. La Pologne était soumise, et Stanislas prépara son couronnement. La cour de Rome refusa toutefois son consentement.

Le czar, voulant profiter de l'absence de Charles XII, reprit brusquement l'offensive et enleva Narva d'assaut le 21 août 1704. Le czar fit preuve de beaucoup d'humanité et sauva plusieurs malheureux de la mort.

12. Fondation de Saint-Pétersbourg.

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était[1] le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes; il en fondait une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence et le centre du commerce. Elle est située entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route et des marais profonds, et qui n'avait été jusqu'alors que

1. Négligence : il faudrait, par la règle de concordance des temps : *c'eût été*.

le repaire des loups et des ours, fut remplie, en 1703, de plus de trois cent mille hommes que le czar avait rassemblés de ses États. Les paysans du royaume d'Astracan et ceux qui habitent les frontières de la Chine furent transportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondements de la ville. La nature fut forcée partout. Le czar s'obstina à peupler un pays qui semblait n'être pas destiné pour[1] des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencements, ne lui firent point[2] changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples et une guerre malheureuse y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, et son port était rempli de vaisseaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, et encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat sauvage. Surtout il avait rendu Pétersbourg inaccessible aux efforts des ennemis. Les généraux suédois, qui battaient souvent ses troupes partout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naissante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

La guerre continuait. Une bataille eut lieu à Frauenstadt, le 12 février 1706, et Schulenbourg fut complètement battu. Parmi les prisonniers, se trouva tout un régiment de Français qui avait été pris par les Saxons à la fameuse bataille d'Hochstett.

Fort de ce succès, Charles XII entra en Saxe le 1er septembre 1706.

13. Le camp d'Altranstadt. — Discipline des Suédois.

A son approche, les villages furent déserts, les habi-

1. On dirait aujourd'hui : *destiné à.*

2. *Point* serait considéré de nos jours comme un pléonasme.

tants fuyaient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Copenhague; il fit afficher partout qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux, et qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstadt, près de la campagne de Lutzen[1], champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : « J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui; Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse. »

De ce camp, il ordonna aux États de Saxe de s'assembler et de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, et qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à six cent vingt-cinq mille rixdales par mois[2]. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière et quatre sous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna, dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeraient donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'aurait point sa paye; de plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégâts; ils avaient soin de dédommager les hôtes et de punir les coupables.

1. Au sud-ouest de Leipzig. Gustave-Adolphe y avait été tué en 1632 au milieu de sa victoire. Napoléon y fut vainqueur en 1813.

2. On voit que Charles XII connaissait le système des contributions de guerre, qui ont été si perfectionnées depuis et qui consistent à faire payer au peuple vaincu l'entretien des troupes qui l'envahissent.

On sait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de Charles XII; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, et le quittaient au premier signal. Ces Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe, et cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent, contradictions qu'il serait impossible de concilier si l'on ne savait combien les hommes voient différemment les mêmes objets; il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour, le roi se promenant à cheval près de Leipsick, un paysan saxon vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat: « Est-il vrai, dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? — Sire, dit le soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manant qu'un dindon. » Le roi donna dix ducats de sa main au paysan et pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: « Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi. »

La grande foire de Leipsick se tint comme à l'ordinaire; les marchands y vinrent avec une sûreté entière; on ne vit pas un soldat suédois dans la foire; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays; il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu et une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi Auguste, errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume et de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII pour lui demander la paix

Mais la dureté des propositions de Charles XII, qui réclamait de lui la reconnaissance de Stanislas, l'abandon de ses alliés, le renvoi des prisonniers suédois et la livraison des transfuges, notamment du Livonien Patkul, l'effraya. D'ailleurs la fortune semblait tourner alors.

Le prince Menzikoff rencontra en effet, avec 30,000 hommes, un corps d'armée suédois commandé par le général Meyerfelt. Les Suédois attaquèrent, mais furent vaincus pour la première fois en bataille rangée par les Russes, et Auguste entra pour la deuxième fois dans Varsovie. Mais Charles XII reprit l'offensive, et la victoire du roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse. Auguste dut signer le traité de paix qui lui ôtait la couronne. Puis il partit pour la Saxe, dans l'espérance de fléchir Charles de vive voix.

14. Entrevue de Charles XII et d'Auguste de Saxe.

Ces deux princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII était en grosses bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui serrait le cou; son habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de Narva, et sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ses grosses bottes. Charles XII dit au roi Auguste qu'il ne les avait quittées depuis six ans que pour se coucher; ces bagatelles furent le seul entretien de deux rois dont l'un ôtait une couronne à l'autre; Auguste surtout parlait avec un air de complaisance et de satisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînèrent deux fois ensemble. Charles XII affecta toujours de donner la droite au roi Auguste; mais, bien loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un souve-

rain fût forcé de livrer un général d'armée, un ministre public; c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur Stanislas les pierreries et les archives de la couronne; mais ce fut le comble à cet abaissement d'être réduit à féliciter de son avènement au trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. Charles exigea une lettre d'Auguste à Stanislas : le roi détrôné se le fit dire plus d'une fois; mais Charles voulait cette lettre, et il fallait l'écrire.

Quant à Patkul, Charles XII, oubliant « qu'il était ambassadeur du czar, et se souvenant seulement qu'il était son sujet », le fit juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif et mis en quartiers.

15. La mort de Patkul.

Alors cet homme qui avait bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un prêtre, et son courage n'étant plus soutenu par la gloire ni la colère, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du chapelain. Il était fiancé avec une dame saxonne, nommée Mme d'Einsiedel, qui avait de la naissance, du mérite et de la beauté, et qu'il avait compté d'épouser à peu près dans le même temps qu'on le livrait au supplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la consoler, et de l'assurer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit les roues et les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur et se rejeta dans les bras du ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau et en pleurant. Alors un officier suédois lut à haute voix un papier, dans lequel étaient ces paroles : « On fait savoir que l'ordre très exprès de Sa Majesté notre seigneur très clément, est que cet homme, qui est traître à la patrie, soit roué et écartelé pour réparation de ses crimes et pour l'exemple des autres. Que chacun se donne de garde de la trahison, et serve son roi fidèle-

ment. » A ces mots de *prince très clément :* « Quelle clémence! » dit Patkul; et à ceux de *traître à la patrie :* « Hélas! dit-il, je l'ai trop bien servie. » Il reçut seize coups, il souffrit le supplice le plus long et le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean-Reginold Patkul, ambassadeur et général de l'empereur de Russie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet révolté contre son roi disaient qu'il avait mérité la mort; ceux qui le regardaient comme un Livonien, né dans une province laquelle avait des privilèges à défendre, et qui se souvenaient qu'il n'était sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de son pays : tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur du czar devait rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suède, élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnait sa cruauté.

Ses membres, coupés en quartiers, restèrent exposés sur les poteaux jusqu'en 1713[1], qu'Auguste, étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avait été réduit à Alt-Ranstadt. On les lui apporta à Varsovie dans une cassette en présence de Buzenval, envoyé de France. Le roi de Pologne, montrant la cassette à ce ministre : « Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, » sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire et sans que personne de ceux qui étaient présents osât parler sur un sujet si délicat et si triste.

Le czar fut transporté de colère en apprenant la mort de Patkul, mais il ne voulut pas suivre le conseil de ceux qui le poussaient à mettre à mort les officiers suédois prisonniers; il se contenta d'envahir la Pologne à la tête de 60,000 hommes, dont il confia le commandement à des officiers allemands. Mais l'arrivée de Stanislas avec seize régi-

1. *Que,* forte ellipse pour *époque où.*

ments suédois et le général Rehnskold le força à se retirer en Lithuanie pendant ce temps.

16. Entrevue de Charles XII et de Marlborough.

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Alt-Ranstadt les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'empire ; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur ; le bruit même s'était répandu partout qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs vint le fameux Jean, duc de Marlborough [1], de la part d'Anne, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme, qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James [2] un adroit courtisan ; dans le parlement, un chef de parti ; dans les pays étrangers, le plus habile négociateur de son siècle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des États Généraux, M. Fagel, homme d'un très grand mérite, que plus d'une fois les États Généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de Marlborough devait leur proposer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très mal, et les persuadait tous ; c'est ce que lord Bolingbroke m'a confirmé.

Il soutenait avec le prince Eugène [3], compagnon de ses victoires, et avec Heinsius [4], grand pensionnaire de Hol-

1. Churchill, duc de Marlborough, fut un général fameux qui s'illustra contre la France, pendant la guerre de succession d'Espagne. Il fut aussi premier ministre de la reine Anne et tomba du pouvoir en 1712, grâce aux intrigues de Bolingbroke.

2. Saint-James était le palais de la reine Anne. On appelle maintenant encore cabinet de Saint-James le ministère anglais des affaires étrangères.

3. Eugène (François-Eugène de Savoie-Carignan) était fils d'Olympe Mancini et du comte de Soissons ; il passa dans les armées impériales, fit la guerre de la succession d'Espagne, combattit les Turcs et mourut en 1736.

4. *Heinsius* (1640 à 1720) fut grand

lande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savait que Charles était aigri contre l'empire et contre l'empereur ; qu'il était sollicité secrètement par les Français, et que, si ce conquérant embrassait le parti de Louis XIV, les alliés seraient opprimés.

Il est vrai que Charles avait donné sa parole, en 1700, de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV contre les alliés ; mais le duc de Marlborough ne croyait pas qu'il y eût un prince assez esclave de sa parole pour ne pas la sacrifier à sa grandeur et à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suède. M. Fabrice, qui était alors auprès de Charles XII, m'a assuré que le duc de Marlborough, en arrivant, s'adressa secrètement, non pas au comte de Piper, premier ministre, mais au baron de Gœrtz [1], qui commençait à partager avec Piper la confiance du roi. Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de Charles XII, et il y eut des froideurs marquées entre lui et le chancelier Piper. Présenté ensuite par Piper, avec Robinson, ministre d'Angleterre, il parla au roi en français : il lui dit qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, et parut oublier que c'était Marlborough qui lui parlait. Je sais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une manière trop recherchée, et avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante et générale, Charles XII s'exprimant en suédois, et Robinson servant d'interprète. Marlborough, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, et qui avait, par une longue habitude, acquis l'art de démêler [2] les hommes et de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes

pensionnaire, c'est-à-dire président de la République, de 1689 à sa mort. Il formait avec les deux personnages dont il s'agit ici, ce que l'on a appelé le *triumvirat*.

1. *H. Schlitz, baron de Gœrtz*, fut, dans la suite, choisi comme ministre par Charles XII. Accusé du meurtre du roi, il fut condamné à mort et exécuté à Stockholm en 1719.

2. Ellipse, pour : « démêler les sentiments des hommes. »

pensées et leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence; il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède et sa seule ambition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince restait en Saxe, c'était pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que l'empereur ne résisterait pas, et qu'ainsi les affaires se termineraient aisément. Il laissa Charles XII à son penchant naturel; et, satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition.

Le roi de Suède croyait qu'il lui suffirait d'un an pour vaincre le czar; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne, Joseph, fils de Léopold. Il lui imposa un traité honteux par lequel l'empereur devait lui livrer le comte de Zobor, 1,600 Moscovites qui s'étaient réfugiés sur les terres de l'empire, et accorder aux protestants d'Allemagne de nombreux privilèges. L'empereur Joseph consentit à tout. « Vous êtes bien heureux, répondit-il à l'internonce du pape qui lui faisait des remontrances, que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien, car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait. »

Rien ne paraissait alors impossible à Charles XII. Il était aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste et plus tempérant.

17. Toute-puissance de Charles XII; sa folle témérité.

Enfin, toutes les difficultés étant aplanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné

la loi dans l'empire, avoir protégé sa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener : on se doutait seulement dans l'armée que Charles pourrait aller à Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand maréchal des logis de lui donner par écrit la route depuis Leipsick... Il s'arrêta un moment à ce mot, et, de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant : « Jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. » Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres : *Route de Leipsick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner, mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. « Monsieur le maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener, mais nous ne retournerons pas à Stockholm si tôt. »

L'armée était déjà en marche, et passait auprès de Dresde : Charles était à la tête, courant toujours, selon sa coutume, deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue; quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point; l'alarme est un moment dans toute l'armée : on fait halte, les généraux s'assemblent; on était déjà dans la consternation : on apprit enfin d'un Saxon qui passait ce qu'était devenu le roi.

L'envie lui avait pris, en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste; il était entré à

cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux. On leur demanda leur nom à la barrière : Charles dit qu'il s'appelait Carl et qu'il était draban[1]; chacun prit un nom supposé. Le comte Flemming, les voyant passer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille s'était déjà présenté à l'idée du ministre : il en parlait à Auguste : Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le temps de revenir de sa surprise. Il était malade alors, et en robe de chambre; il s'habille en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce; il conjura le roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que le roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était en ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède et s'entretenait avec Hord, général suédois.

« Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. — Vous ne le connaissez pas, repartit le général Hord; il vous refusera plutôt ici que partout ailleurs. » Auguste ne laissa pas de demander au roi, en termes pressants, la grâce du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi Auguste et partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes; ils lui dirent qu'ils comptaient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonnière. « Bon! dit le roi, on n'oserait. » Le lendemain, sur la nouvelle qu'on

1. Les *drabans* (de *traben*, trotter) étaient un corps de jeunes gentilshommes organisé par Charles XI. *Cf.* les *trabans* en Suisse.

reçut que le roi Auguste tenait conseil extraordinaire à Dresde : « Vous verrez, dit le baron de Stralheim, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. » A quelques jours de là, Rehnskold, étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. « Je me suis fié, dit Charles, sur ma bonne fortune : j'ai vu cependant un moment que je n'étais pas bien net[1] ; Flemming n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde si tôt. »

LIVRE IV

ARGUMENT. — *Charles, victorieux, quitte la Saxe, poursuit le czar, s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes, sa blessure. Bataille de Pultava. Suites de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Bessarabie.*

Le roi Charles XII partit de Saxe en septembre 1707, et, après avoir donné audience à l'ambassadeur de la Porte Ottomane, il courut chercher les Moscovites. Il marcha sur Grodno[2] après avoir laissé en Pologne Stanislas et dix mille Suédois.

Le czar et ses troupes s'enfuirent. Russes et Suédois faisaient des marches forcées, presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. « Il y avait déjà longtemps, ajoute Voltaire, que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de Charles et pour ceux du czar ; la seule terreur qu'inspirait le nom du roi Charles mettait alors de la différence entre les Russes et les Suédois. »

Le roi se dirige ensuite de Grodno sur le Borysthène, passe cette rivière à l'aide d'un subterfuge et, grâce à sa cavalerie et après s'être emparé de Mohilev, envahit la Russie. Le 22 septembre de cette année 1708, le roi attaque, auprès

1. Un moment *pendant lequel* je n'étais pas en sûreté.

2. Le Niémen forme la frontière dans une partie de son cours entre la Russie et la Pologne. Il passe à Kowno, Grodno et Tilsitt. Cette rivière est célèbre par le traité de Tilsitt, en 1807, et par le passage de la grande armée en 1812.

de Smolensk, un corps de 10,000 hommes de cavalerie et de 600 Kalmouks. Dans cette bataille le roi Charles XII eut un cheval tué sous lui et il dut combattre à pied. Ce fut un colonel nommé Dardof qui le dégagea, et la victoire resta aux Suédois.

Le chemin est ouvert sur Moscou, mais, au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou et se dirigea vers l'Ukraine. Le czar « fit alors hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais qui vint à l'armée de Suède. Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : « Je traiterai avec le « czar à Moscou. » Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : « Mon frère Charles prétend faire toujours l'Alexandre, « dit-il, mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Da- « rius. »

18. L'Ukraine; Charles XII et Mazeppa.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre; mais étant entourée de la Moscovie, des États du Grand-Seigneur[1] et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et par conséquent un maître dans l'un de ces trois États. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette; elle se donna depuis au Moscovite, qui la gouverna en esclave autant qu'il le put D'abord les Ukraniens jouirent du privilège d'élire un prince sous le nom de général; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, et leur général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de Jean-Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres.

Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari

1. *Grand-Seigneur*. On désigne de ce nom le sultan de Turquie, qui porte également le titre de commandeur des croyants.

le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa, demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent, et il resta longtemps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques; sa réputation, augmentant de jour en jour, obligea le czar à le nommer prince de l'Ukraine.

Un jour, étant à table à Moscou avec le czar, cet empereur lui proposa de discipliner les Cosaques et de rendre ces peuples plus dépendants. Mazeppa répondit que la situation de l'Ukraine et le génie de cette nation étaient des obstacles insurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, et qui ne commandait pas toujours à sa colère, l'appela traître et le menaça de le faire empaler.

Mazeppa, de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte; l'armée de Suède, qui parut bientôt après sur les frontières, lui en facilita les moyens; il prit la résolution d'être indépendant et de se former un puissant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse. Il se ligua secrètement avec le roi de Suède pour hâter la chute du czar et pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Desna[1]. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, et ses trésors, qui étaient immenses. L'armée suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne savaient rien du traité du roi avec les Cosaques. Charles envoya l'ordre à Lewenhaupt de lui amener en diligence ses troupes et ses provisions dans l'Ukraine, où il projetait de passer l'hiver, afin que,

1. La *Desna* est un affluent du Dniéper, dans lequel elle tombe non loin de Kiew.

s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant; et cependant[1] il s'avança vers la la rivière de Desna, qui tombe dans le Borysthène à Kiew.

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin; il fallut traverser une forêt de cinquante lieues, pleine de marécages. Le général Lagercron, qui marchait devant avec cinq mille hommes et des pompiers[2], égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de Lagercron; on se remit avec peine dans le chemin, mais presque toute l'artillerie et tous les chariots restèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée, exténuée de lassitude et de faim, arrive sur le bord de la Desna, dans l'endroit où Mazeppa avait marqué le rendez-vous; mais, au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné; mais il résolut sur-le-champ de passer la Desna et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient si escarpés qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites, qui arrivait dans ce temps-là, n'était que de huit mille hommes; il ne résista pas longtemps, et cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançait dans ce pays perdu, incertain de sa route et de la fidélité de Mazeppa. Ce Cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif que comme un allié puissant[3].

1. Veut dire : pendant ce temps
2. Ou *pionniers*.
3. Il amenait à peine quinze cents hommes avec lui

Les Moscovites avaient découvert et prévenu ses desseins. Ils étaient venus fondre sur ses Cosaques, qu'ils avaient taillés en pièces; ses principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le supplice de la roue; ses villes étaient réduites en cendres, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au roi de Suède saisies; à peine avait-il pu échapper avec six mille hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait au roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, et l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp et le firent subsister.

Charles espérait, au moins, que son général Levenhaupt viendrait réparer cette mauvaise fortune. Mais le général Levenhaupt arriva à peu près dans le même état que Mazeppa. Les Suédois avaient été battus près de Lesno par le czar et le général Bayer. Le combat avait recommencé par trois fois; mais Levenhaupt perdit ses munitions et n'arriva à son maître qu'avec cinq mille hommes seulement.

19. L'hiver de 1709.

Dans cette extrémité, le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles voulait braver les saisons comme il faisait de ses ennemis; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes; les fantassins étaient sans souliers et presque sans habits; ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient; souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante,

était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim[1]. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, et on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état, un seul officier se plaignit. « Eh quoi ! lui dit le roi, vous ennuyez-vous d'être loin de votre femme? Si vous êtes un vrai soldat, je vous mènerai si loin que vous pourrez à peine recevoir des nouvelles de Suède une fois en trois ans. »

Le marquis de Brancas, depuis ambassadeur en Suède, m'a conté qu'un soldat osa présenter au roi, avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : « Il n'est pas bon, mais il peut se manger. » Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dès le 1er février, on recommença à se battre au milieu des glaces et des neiges, et au mois d'avril il ne restait plus à Charles que dix-huit mille Suédois. Il conçut alors le projet d'aller investir Pultava, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize lieues du Borysthène. Les Zaporaviens, qui habitent le pays, prirent parti pour lui, mais ne lui furent pas d'une grande utilité.

Mais le siège de Pultava traînait en longueur, malgré les promesses de Mazeppa, et le czar s'approchait avec soixante-dix mille combattants. Le 27 mai, Charles XII reçut un coup de carabine qui lui fracassa l'os du talon, et les médecins furent d'avis qu'il fallait lui couper la jambe. Mais un chirurgien nommé Neumann s'engagea, moyennant de profondes incisions, à sauver la jambe du roi.

1. On dirait aujourd'hui : *près de mourir* de faim. Au XVIIIe siècle comme au XVIIe, on ne faisait pas entre *prêt à*, *prêt de* et *près de* les mêmes différences que nous établissons de nos jours. C'est ainsi que nous lisons dans *Cinna:*

> On a fait contre vous dix entreprises vaines;
> Peut-être que l'onzième est prête d'éclater. (II, 1.)

20. Bataille de Pultava.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava[1], entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires; Pierre Alexiowitz, par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises; l'un glorieux d'avoir donné des États, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril et ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'invincible, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière, à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former un camp.

A la pointe du jour, les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie; le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille

1. Chef-lieu de gouvernement, au sud de la Russie d'Europe, dans l'ancienne Ukraine.

hommes; quatre mille demeurèrent au bagage : de sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les généraux Rehnskold, Roos, Levenhaupt, Slipenbach, Horn, Spaar, Hamilton, le prince de Wurtemberg, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché : les officiers le disaient aux soldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite : le prince Menzikoff et le comte Golowin l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canons; le général Slipenbach, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il est presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc; les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés; le czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent *victoire!*...

Charles ne douta pas que la victoire ne fût gagnée; il avait envoyé au milieu de la nuit le général Kreutz avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais son malheur voulut que Kreutz s'égarât et ne parût point[1]. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie; il fondit à son tour sur celle du roi,

1. Un fait du même genre fit perdre à Napoléon Ier la bataille de Waterloo; le général Grouchy, qui devait prendre les Anglais en flanc, s'égara.

qui, n'étant point soutenue par le détachement de Kreutz, fut rompue à son tour; Slipenbach même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps, soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise, et l'infanterie russe, débouchant de ses lignes, venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava et les Suédois. Le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître; non seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultava, mais, ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes et s'avançait en bataille dans la plaine; d'un autre côté, la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie, et le roi, aidé de son feld-maréchal Rehnskold, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même; il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major général, et semblait obéir au général Sheremetoff; mais il allait, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du Grand-Seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin, la bataille recommença : une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de Charles; il en fit atteler

deux autres; une seconde volée mit le brancard en pièces et renversa le roi : de vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois, consternés, s'ébranlèrent, et, le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise, tant les choses étaient changées.

Tous les écrivains suédois disent qu'ils auraient gagné la bataille si l'on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII par le nombre d'hommes et par les ressources qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déjà le prince de Wurtemberg, le général Rehnskold, et plusieurs officiers principaux, étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine; un major, nommé Bère, s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe[1] de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski[2], colonel de la garde suédoise du roi Stanislas,

1. La contrescarpe est le bord extérieur du fossé d'une fortification; il fait face à l'*escarpe* ou bord intérieur.

2. *Poniatowski* (Stanislas), 1677-1762, resta le fidèle ami de Charles XII. Il fut le grand-père de ce Ponia-

homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement; c'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie, et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien, et avec bonheur : il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi ; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers. Cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles, au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui ; le colonel Gieta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur ; mais il fallait fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm : on le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthène. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper. « Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. — Et le général Rehnskold, et le duc de Wurtemberg ? ajouta-t-il. — Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowski. — Prisonniers chez les Russes ! reprit

towski, maréchal de France, surnommé le Bayard moderne, qui se noya le soir de la bataille de Leipsick (octobre 1813).

Charles en haussant les épaules ; allons donc, allons plutôt chez les Turcs. » On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage ; et quiconque l'eût vu alors et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Cosaques, furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant Suédois et Polonais que Cosaques, qui fuyaient vers le Borysthène sous la conduite du général Levenhaupt; il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives ; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs, qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin, la nuit du 9 au 10 juillet, il se trouva vis-à-vis du Borysthène. Il était accablé de tristesse; sa plaie suppurait; il avait la fièvre et n'était plus le même. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Pendant ce temps le prince Menzikoff s'approchait avec dix mille cavaliers, et il fit offrir à Levenhaupt une capitulation, que celui-ci accepta. Ils défilèrent en présence du prince Menzikoff en mettant les armes à ses pieds, et ils furent dispersés dans tous les États du czar, mais particulièrement en Sibérie. Le comte Piper, premier ministre du roi de Suède, devait mourir, quelques années après, à Pétersbourg. Les autres généraux, et en particulier Rehnskold, furent traités avec douceur, et le czar leur fit rendre leur épée.

Charles XII avait ainsi perdu, en un jour, tout le fruit de neuf ans de travaux et de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, au milieu du sable aride du désert; il se trouva au bout de cinq jours sur le rivage du fleuve Hypanis et entra de force dans la ville d'Oczakow. Le commandant de Bender envoya en hâte un aga complimenter le roi et lui offrir tout ce qui lui était nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender.

LIVRE V

ARGUMENT. — *État de la Porte ottomane. Charles séjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses desseins. Auguste remonte sur son trône. Le roi de Danemark fait une descente en Suède. Tous les autres États de Charles sont attaqués. Le czar triomphe dans Moscou. Affaire du Pruth. Histoire de la czarine, paysanne devenue impératrice.*

Achmet III gouvernait alors la Turquie. A la lettre que lui adressa Charles le 13 juillet 1709, il ne répondit que vers la fin de septembre, et il fut bientôt évident qu'il n'était en Turquie qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'Empire ottoman contre ses ennemis, et, grâce à un médecin portugais nommé Fonseca, d'intéresser à ses projets la sultane Validé, mère de l'empereur.

Il était alors à Bender, avec dix-huit cents hommes, et tout ce monde était nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur. Le roi campait autour de Bender; il fit bâtir une maison en cet endroit, les soldats dressèrent des baraques, et ce champ devint insensiblement une petite ville.

Avec les cinq cents écus qu'il recevait de la magnificence ottomane, l'argent qu'il tirait de France et celui qu'il empruntait aux marchands de Constantinople, il commença à ménager des intrigues et à acheter la faveur des vizirs.

La foule accourait pour le voir, et les Turcs brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Lui, pour occuper ses loisirs, se mit à lire et prit un goût extrême aux tragédies de Corneille et de Racine. Mais il persista, comme auparavant, à ne pas prononcer un mot de français.

Le premier ministre de Turquie semblait tout d'abord disposé à seconder les vues de Charles XII. « Je prendrai votre roi d'une main et une épée de l'autre, et je le mènerai à Moscou à la tête de 200,000 hommes. » Mais il se laissa gagner par l'argent du czar, qui lui abandonna les sommes prises à Pultava. Le czar osa même demander qu'on lui livrât Mazeppa, mais Charles XII se montra outré de cette demande, qui n'eut pas de suite à cause de la mort de Mazeppa.

Charles, abandonné par le grand vizir, commençait à désespérer, mais il prit la résolution d'avertir le sultan des intrigues du grand vizir.

21. Placet de Charles XII au sultan.

Le Grand-Seigneur va tous les vendredis à la mosquée, entouré de ses solaks, espèces de gardes dont les turbans sont ornés de plumes si hautes qu'elles dérobent le sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au Grand-Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes et on lève en haut le placet; quelquefois le sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un aga de s'en charger, et se fait ensuite représenter les placets au sortir de la mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles et de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour : on se hasarde encore moins à présenter des mémoires contre les ministres, à qui, pour l'ordinaire, le sultan les renvoie sans les lire. Poniatowski n'avait que cette voie pour faire passer jusqu'au Grand-Seigneur les plaintes du roi de Suède; il dressa un mémoire accablant contre le grand vizir. M. de Fériol, alors ambassadeur de France, et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc; on donna quelque argent à un Grec pour le pré-

senter : ce Grec, s'étant mêlé parmi les gardes du Grand-Seigneur, leva le papier si haut, si longtemps, et fit tant de bruit, que le sultan l'aperçut et prit lui-même le mémoire.

On se servit plusieurs fois de ce moyen pour présenter au sultan des mémoires contre ses vizirs. Un Suédois, nommé Leloing, en donna encore un autre bientôt après. Charles XII, dans l'empire des Turcs, était réduit à employer les ressources d'un sujet opprimé.

Le roi de Suède ne voulait pas retourner dans ses États et ne cessa d'exciter la Turquie contre la Russie. Une révolution avait éclaté en Pologne; le roi Auguste était entré à Varsovie, et le pape releva les sujets du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à Stanislas. Le czar, de son côté, s'empara de la Carélie, envahit la Finlande et assiégea Riga. Quant au roi de Danemark, oubliant le traité de Travendalh, il envahit la Poméranie. Tous les princes du Nord qui avaient des intérêts à démêler avec le roi de Suède restèrent libres de se disputer les dépouilles de ce prince.

Le czar, après avoir laissé ses troupes dans la Lithuanie, retourna à Moscou célébrer un triomphe à la manière des anciens Romains.

22. Entrée triomphale de Pierre le Grand à Moscou.

Il fit son entrée dans Moscou sous sept arcs triomphaux dressés dans les rues, ornés de tout ce que le climat peut fournir et de ce que le commerce florissant par ses soins y avait pu apporter : un régiment des gardes commençait la marche, suivi des pièces d'artillerie prises sur les Suédois à Lesno et à Pultava; chacune était traînée par huit chevaux couverts de housses d'écarlate pendantes à terre; ensuite venaient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et par les soldats qui les avaient pris; toutes ces dépouilles étaient suivies des plus belles troupes du czar.

Après qu'elles eurent défilé, on vit, sur un char fait ex-

près, paraître le brancard de Charles XII, trouvé sur le champ de bataille de Pultava, tout brisé de deux coups de canon; derrière ce brancard marchaient, deux à deux, tous les prisonniers : on y voyait le comte Piper, premier ministre de Suède, le célèbre maréchal Rehnskold, le comte de Levenhaupt, les généraux Slipenbach, Stackelberg, Hamilton, tous les officiers et les soldats, qu'on dispersa depuis dans la Grande Russie. Le czar paraissait immédiatement après eux, sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au succès de cette journée; un autre régiment des gardes venait ensuite, les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes, et d'un nombre infini d'instruments de musique qui se faisaient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pièces de canon, et les acclamations de cinq cent mille hommes, qui s'écriaient : « Vive l'empereur notre père! » à chaque pause que faisait le czar dans cette entrée triomphale.

La Suède était alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, et il ne restait que huit mille hommes d'anciennes troupes; mais le général Steinbock leva douze mille hommes de nouvelles milices et marcha avec elles contre Helsingborg. Le régiment des gardes du roi de Danemark fut taillé en pièces, et il n'en resta que dix hommes. De leur côté, les paysans de la Dalécarlie offrirent d'aller délivrer leur roi des mains des ennemis. Ces nouvelles furent transmises à Charles au mois de juillet 1710. De plus, le vizir Kouprouli, qui s'opposait à ses projets, fut disgracié et remplacé par Baltagi Méhémet. Le premier ordre que reçut le nouveau titulaire fut de prendre deux cent mille hommes pour aller combattre les Russes, et l'ambassadeur moscovite fut enfermé au château des Sept-Tours. Le khan de Crimée reçut ordre de se tenir prêt avec 40,000 Tartares, « les peuples les plus brigands », mais aussi les plus hospitaliers de l'Empire ottoman.

Ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée, et, après trois jours de repos, le vizir marcha vers le Danube et de là sur la Bessarabie.

23. Les troupes turques au début du dix-huitième siècle.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui aussi formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'États dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur et le nombre des Turcs triomphaient d'ennemis moins robustes qu'eux et plus mal disciplinés; mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'Empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la république de Venise, estimée plus sage que guerrière, défendue par des étrangers, et mal secourue par des princes chrétiens toujours divisés entre eux [1].

Les janissaires et les spahis attaquent en désordre, incapables d'écouter le commandement et de se rallier; leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté et la légèreté de leurs chevaux, ne saurait soutenir le choc de la cavalerie allemande; l'infanterie ne savait point encore faire un usage avantageux de la baïonnette au bout du fusil; de plus, les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis Couprougli, qui conquit l'île de Candie. Un esclave nourri dans l'oisiveté et dans le silence du sérail, fait vizir par faveur et général malgré lui, conduisait une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes moscovites aguerries par douze ans de guerre, et fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, qui aurait pu facilement vaincre les Turcs, les mé-

1. Voir Montesquieu *Grandeur et décadence des Romains*, chap. XXIII.

prısa b eaucoup trop. Il passa d'abord par la Moldavie, gouvernée alors par le prince Cantemir, qui, après avoir tenu toute sa fortune de la Porte ottomane, le trahit aussitôt pour le czar. Le vizir passa, à cette nouvelle, le Danube sur un pont de bateaux, et regagna la sympathie des Moldaves, qui n'approuvaient pas la politique de leur prince. Le czar se vit tout à coup, par la trahison des entrepreneurs, sans vivres et sans fourrages, ayant la rivière du Pruth derrière lui et cent cinquante mille hommes devant : « Me voilà, dit-il, aussi mal que mon frère Charles l'était à Pultava. »

Un premier engagement fut favorable aux Moscovites ; mais, sur les conseils de Poniatowski, le grand vizir se décida à l'affamer.

Mais l'impératrice Catherine, ancienne esclave que le czar avait épousée secrètement en 1707, tint un conseil secret avec les officiers généraux et décida qu'il fallait solliciter la paix. Elle rassembla aussitôt toutes ses pierreries et adressa ce présent considérable à Baltagi Méhémet. Celui-ci n'était pas guerrier et doutait, d'ailleurs, de la valeur de ses troupes; il crut donc faire assez pour son maître que de conclure un traité avantageux. Le seul article qui traitait du roi de Suède portait que Charles XII ne serait pas inquiété, s'il voulait rentrer dans son pays. A ces conditions, le czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux et ses bagages.

24. Charles XII et le grand vizir après le traité du Pruth.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, se retirait tambour battant et enseignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre et de voir son ennemi entre ses mains; il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi : il arriva dans le temps que les Russes commençaient à faire paisiblement leur retraite. Il fallait, pour pénétrer au camp des Turcs, aller passer le Pruth sur un pont à trois lieues de lui. Charles XII, qui ne faisait rien comme les autres hommes, passa la rivière à la nage, au hasard de

se noyer, et traversa le camp moscovite, au hasard d'être pris ; il parvint à l'armée turque, et descendit à la tente du comte Poniatowski, qui m'a conté et écrit ce fait. Le comte s'avança tristement vers lui, et lui apprit comment il venait de perdre une occasion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi, outré de colère, va droit à la tente du grand vizir : il lui reproche avec un visage enflammé le traité qu'il vient de conclure. « J'ai droit, dit le grand vizir d'un air calme, de faire la guerre et la paix. — Mais, reprend le roi, n'avais-tu pas toute l'armée moscovite en ton pouvoir? — Notre loi nous ordonne, repartit gravement le vizir, de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre miséricorde. — Hé! t'ordonne-t-elle, insiste le roi en colère, de faire un mauvais traité, quand tu peux imposer telles lois que tu veux? Ne dépendait-il pas de toi d'amener le czar prisonnier à Constantinople? »

Le Turc, poussé à bout, répondit sèchement : « Hé! qui gouvernerait son empire en son absence? Il ne faut pas que tous les rois soient hors de chez eux. » Charles répliqua par un sourire d'indignation; il se jeta sur un sofa, et, regardant le vizir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit sa jambe vers lui et, embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur-le-champ, remonta à cheval, et retourna à Bender le désespoir dans le cœur.

Poniatowski resta encore quelque temps avec le grand vizir, pour essayer, par des voies plus douces, de l'engager à tirer un meilleur parti du czar; mais, l'heure de la prière étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver et prier Dieu.

LIVRE VI

ARGUMENT. — *Intrigues à la Porte ottomane. Le khan des Tartares et le pacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il se défend avec quarante domestiques contre une armée. Il est pris et traité en prisonnier.*

A son retour, le roi de Suède trouva son camp de Bender complètement inondé. Il se retira près d'un village nommé Varnitza, et il fit bâtir en cet endroit une maison de pierre capable de soutenir un assaut. Mais, peu de temps après, le grand vizir envoya trois pachas au roi de Suède pour lui signifier d'avoir à quitter l'empire turc. Charles déclara qu'il ne quitterait la Turquie qu'après avoir obtenu la punition du grand vizir et cent mille hommes pour retourner en Pologne. Mais le grand vizir fit intercepter ses lettres et lui refusa la pension qu'il touchait depuis longtemps. Le roi n'en continua pas moins à tenir table ouverte, grâce à des emprunts nombreux, et à faire connaître au sultan un récit véridique de la campagne du Pruth. Le grand vizir fut disgracié, relégué à l'île de Lemnos et remplacé par Yussuf. Celui-ci confirma le traité du Pruth et, malgré les négociations de la France qui appuyait Charles XII, des Hollandais et des Autrichiens, se résolut à renvoyer le roi de Suède avec une simple escorte de 7 à 8,000 hommes. Il lui écrivit même une longue lettre en ce sens.

Charles répondit qu'il ne s'en irait pas avec un nombre si faible de soldats, alors que les troupes du czar, malgré leurs promesses, tenaient encore la campagne. Le sultan n'en savait rien. Ayant appris que le fait était réel, il déclara de nouveau la guerre à la Russie. Jamais le roi de Suède n'avait été en meilleure posture; mais le jeune Coumougi, qui projetait à cette époque de reprendre le Péloponnèse aux Vénitiens et la Hongrie aux Autrichiens, était opposé à cette guerre. Il négocia donc un traité que le sultan s'empressa de signer, heureux d'avoir fait acte d'autorité, et le départ du roi de Suède fut décidé.

Charles XII, pris de court, déclara qu'il ne pouvait partir

sans avoir payé ses dettes, et qu'il lui fallait mille bourses, c'est-à-dire quinze cent mille francs. Le sultan en accorda douze cents; mais Charles, décidé à ne pas partir du tout, résolut de se faire remettre ces douze cents bourses par l'intermédiaire de son chancelier Grothusen, et de former ensuite de nouvelles intrigues à Constantinople. Le pacha de Bender, trop confiant, donna les douze cents bourses; mais Charles persista dans son refus de partir, et écrivit au sultan pour se plaindre du pacha et demander encore mille bourses.

Le sultan indigné fit mettre le messager en prison et rassembla un divan extraordinaire, où il se plaignit amèrement de la conduite de Charles XII. Il fut décidé que Charles XII serait expulsé de force. Celui-ci, profondément indigné, menaça le pacha. Bien qu'il fût abandonné des comtes polonais et de tous les Cosaques qui l'avaient accompagné, il prit la résolution de se défendre avec trois cents Suédois, se procura des vivres avec les chevaux qu'on lui avait donnés, et fit faire des retranchements réguliers pour défendre sa maison.

Cependant tout était prêt pour l'assaut; la mort de Charles XII paraissait inévitable. En vain, l'envoyé anglais M. Jeffreys voulut-il le convaincre; le roi resta inflexible dans sa résolution et se contenta de lui faire voir ses retranchements.

25. Charles XII assiégé à Bender.

Enfin, l'ordre du Grand-Seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance et de ne pas épargner la vie du roi, le pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. Fabrice, afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport. « Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez? dit le roi. — Oui, répondit Fabrice. — Eh bien, dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, et que je ne veux point partir. » Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté; tout fut inutile. « Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant; s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant

lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, et surtout sa personne sacrée; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avaient si longtemps et si généreusement secouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières et non pour lui dire leurs avis.

Le général Hord et le général Dahldorf, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs[1] couverts de blessures reçues à son service; et, l'assurant qu'ils étaient prêts à mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. « Je sais, par vos blessures et par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, il faut le faire encore aujourd'hui. » Il n'y eut plus alors qu'à obéir : chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince, préparé à l'assaut, se flattait en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir avec trois cents Suédois les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier Muller, le secrétaire Ehrenpreus et les clercs devaient défendre la maison de la chancellerie; le baron Fief, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste; les palefreniers, les cuisiniers, avaient un autre endroit à garder, car, avec lui, tout était soldat; il courait à cheval de ses retranchements à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venait attaquer le petit retranchement

1. On dirait aujourd'hui : leurs poitrines.

avec dix pièces de canon et deux mortiers; les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Allah, Allah,* se faisaient entendre de tous côtés...

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchements; les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer : les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp. A peine vingt Suédois tirèrent l'épée; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance.

Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dahldorf et Spaar; voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers : « Allons défendre la maison; nous combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis*[1]. »

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée : ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes : il s'était jeté bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient

1. Pour nos autels et nos foyers.

animés par la promesse qu'avait faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement, causé par la foule qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort; la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était toujours d'être blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps, ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte; le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. « Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, » dit-il; et, se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle qui donnait dans son appartement à coucher, il entre et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves; le roi, profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit; il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *aman*.

« Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu. » Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes; une chambre basse pleine de mousquets et de poudre avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires; on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais, les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien.

Le khan des Tartares et le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre; ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu; trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même; et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent; il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé; la grande salle où les Suédois se tenaient était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même; l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde[1], nommé Walberg, osa, dans cette extré-

1. Ces gardes (voir la note de la p. 43) avaient pour capitaine le roi lui-même, pour lieutenant un colonel, ils n'étaient pas de simples soldats.

mité, crier qu'il fallait se rendre. « Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier ! » Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu, qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison et s'y défendre : « Voilà un vrai Suédois, » s'écria le roi. Il embrassa ce garde et le créa colonel sur-le-champ. « Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit, et dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas; mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons et tomba. Vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre. Les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité : il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère : il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant : *Allah !* avec une indignation mêlée de respect. Les officiers furent pris en même temps, et dépouillés par

les Turcs et les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713[1] qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières[2].

LIVRE VII

ARGUMENT. — *Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash. Le roi Stanislas est pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le sérail. Bataille donnée en Poméranie. Altona brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ses États. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralsund. Disgrâces de Charles. Succès de Pierre le Grand. Son triomphe dans Pétersbourg.*

Le pacha de Bender reçut Charles XII avec le plus grand respect et le fit reconduire à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Arrivé dans la ville, il se jeta tout botté sur un sofa et dormit profondément. Le pacha aidé de Jeffreys et d'un Français nommé La Motraye rachetèrent de leurs deniers quelques-uns des amis du souverain vaincu.

Le lendemain, on dirigea Charles sur Andrinople; quelques officiers suivaient dans un autre char, et ils obtinrent qu'on rendît à Charles son épée. Au même instant on amenait prisonnier à Bender le roi Stanislas, qui avait été arrêté sur les terres des Turcs. Arrivé en Moldavie, Stanislas avait été arrêté et conduit devant le hospodar, qui le fit prisonnier jusqu'au moment où il fut conduit à Bender.

1. Cette journée (12 février 1713) est appelée en Turquie le Kala Balik, ce qui signifie l'échauffourée.

2. « M. Norberg, qui n'était pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de M. de Voltaire; mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes, et n'a pu justifier la témérité de Charles XII. Tout ce qu'il a pu dire contre M. de Voltaire, au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'aventure du sieur Frédéric, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maison du roi, et que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares. La Motraye prétend aussi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : « Nous com« battrons *pro aris et focis;* » mais M. Fabrice, qui était présent, assure que le roi prononça ces mots, que La Motraye n'était pas plus à portée d'écouter qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de latin. » (Note de Voltaire.)

Arrivé à Andrinople, et grâce au marquis de Fierville, envoyé secrètement près de lui par la France, Charles XII put faire traduire en turc un mémoire dirigé contre le vizir et ses conseillers. Un ami nommé de Villelongue se chargea de remettre l'écrit au sultan.

26. Entrevue de M. de Villelongue et du sultan.

Le vizir, qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son maître, et qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissât approcher personne du Grand-Seigneur, et avait ordonné surtout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la mosquée avec des placets.

Villelongue savait cet ordre et n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit franc[1], prit un vêtement à la grecque, et, ayant caché dans son sein la lettre qu'il voulait présenter, il se promena de bonne heure près de la mosquée où le Grand-Seigneur devait aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux haies de janissaires, entre lesquelles le Grand-Seigneur allait passer; il laissait tomber exprès quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le sultan approcha, on voulut faire retirer Villelongue; il se jeta à genoux, et se débattit entre les mains des janissaires; son bonnet tomba; de grands cheveux qu'il portait le firent reconnaître pour un Franc; il reçut plusieurs coups et fut très maltraité. Le Grand-Seigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte et en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces : *Aman! aman! miséricorde!* en tirant la lettre de son sein.

Le sultan commanda qu'on le laissât approcher. Villelongue court à lui dans le moment, embrasse son étrier, et lui présente l'écrit en lui disant : *Sued call dan.* « C'est

1. Son habit franc, c'est-à-dire le vêtement que portaient les Francs, les Européens.

le roi de Suède qui te le donne. » Le sultan mit la lettre dans son sein, et continua son chemin vers la mosquée. Cependant on s'assure de Villelongue, et on le conduit en prison dans les bâtiments extérieurs du sérail.

Le sultan, au sortir de la mosquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de M. de Villelongue lui-même : quand un si brave officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc assuré que le sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, et se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrivait assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malte, qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun ambassadeur chrétien n'a jamais eu [1]. Il eut, tête à tête, une conférence d'un quart d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuser les ministres et de demander vengeance avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au sultan même, il était censé ne parler qu'à son égal. Il avait reconnu aisément le Grand-Seigneur, malgré l'obscurité de sa prison, et il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à Villelongue ces propres paroles : « Chrétien, assure-toi que le sultan, mon maître, a l'âme d'un empereur, et que si ton roi de Suède a raison, il lui fera justice. » Villelongue fut bientôt élargi. On vit quelques semaines après un changement subit dans le sérail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le mufti *fut déposé, le khan des Tartares exilé à Rhodes, le séraskier-pacha de Bender relégué dans une île de l'Archipel.*

Charles XII n'en fut pas moins transporté à Démotica, et la

1. On sait que les sultans n'adressaient jamais la parole aux ambassadeurs, même aux audiences solennelles.

déposition du grand vizir Soliman ne lui servit absolument à rien. Ibrahim Molla, qui remplaça le vizir disgracié, ne réussit qu'à irriter sa fierté en l'invitant à venir le trouver. Pour ne pas être contraint à cette démarche, il se mit au lit et jura de n'en pas sortir, tant qu'il serait à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade.

Pendant ce temps, le général Steinbock, qui avait courageusement défendu la Poméranie et Brême, ne pouvait empêcher les Saxons et les Danois réunis de s'emparer de Stade, située près de l'Elbe. Il remporta, il est vrai, contre eux, quelques jours après, la bataille de Gadesbek, dans le duché de Mecklembourg. C'est dans cette bataille que le futur maréchal de Saxe fit ses premières armes. Steinbock marcha ensuite sur Altona et exigea des habitants terrifiés une somme de deux cent mille écus comme rançon.

27. Mise à sac d'Altona.

Ses troupes étaient dans le faubourg, le flambeau à la main; une faible porte de bois et un fossé déjà comblé étaient les seules défenses des Altonais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9 janvier 1713; il faisait un froid rigoureux, augmenté par un vent de nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville et à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se réfugièrent, en pleurant et en poussant des hurlements, sur les coteaux voisins, qui étaient couverts de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralytiques; quelques femmes, nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfants, et moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumaient leur patrie. Tous les habitants n'étaient pas encore sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altona brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du

matin; presque toutes les maisons étaient de bois: tout fut consumé, et il ne parut pas, le lendemain, qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades et les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étaient en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg et supplièrent qu'on leur ouvrît et qu'on leur sauvât la vie; mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altona quelques maladies contagieuses, et les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altonais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi, la plupart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suédois et de celle des Hambourgeois, qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence. Les ministres et les généraux de Pologne et de Danemark écrivirent au comte de Steinbock pour lui reprocher une cruauté si grande, qui, faite sans nécessité et demeurant sans excuse, soulevait contre lui le ciel et la terre.

Steinbock répondit « qu'il ne s'était porté à ces extrémités que pour apprendre aux ennemis du roi son maître à ne plus faire une guerre de barbares et à respecter le droit des gens; qu'ils avaient rempli la Poméranie de leur cruauté, dévasté cette belle province et vendu près de cent mille habitants aux Turcs; que les flambeaux qui avaient mis Altona en cendres étaient les représailles des boulets rouges par qui Stade avait été consumée ».

Malgré ces succès, Steinbock fut vaincu en entrant dans le Holstein, et il tomba même dans les mains des ennemis. Charles XII s'obstinait à ne pas quitter Démotica, et le conseil de régence avait offert, en Suède, la régence à Ulrique-Éléonore, qui avertit immédiatement son frère. Celui-ci signifia au vizir qu'il voulait immédiatement partir et envoya son favori Gro-

1. Transylvanie, province autrichienne entre la Hongrie au nord, la Valachie au sud et la Moldavie à l'est. Capitale Klausembourg.

thusen à Constantinople pour prendre dans les formes congé du sultan.

Enfin le 1er octobre 1714, le roi de Suède se mit en route pour quitter la Turquie. Soixante chariots et trois cents chevaux formaient le convoi. Malgré le désir des Turcs, qui voulaient le faire voyager à petites journées, Charles XII prit un grand plaisir à accélérer sa marche et à se lever à trois heures du matin. Au même moment, le roi Stanislas quittait également la Turquie pour se réfugier dans le duché des Deux-Ponts. Charles, de son côté, était arrêté sur les confins de l'Allemagne.

28. Retour de Charles XII; son arrivée à Stralsund.

Quand il fut à Tergowitz, sur les frontières de la Transylvanie, après avoir congédié son escorte turque, il assembla sa suite dans une grange, et il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne et de se trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie, sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que During, et quitta toute sa suite gaiement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte et dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux; mit un chapeau bordé d'or avec un habit gris d'épine et un manteau bleu; prit le nom d'un officier allemand, et courut la poste à cheval avec son compagnon de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés et secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le Palatinat, la Westphalie et le Mecklembourg: ainsi, il fit presque le tour de l'Allemagne et allongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune During, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval; le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, de-

manda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent ? During ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : « Donne-m'en la moitié, dit le roi ; je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre ; j'achèverai la route tout seul. » During le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce temps il serait en état de remonter à cheval et de suivre Sa Majesté ; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir : le roi, inexorable, se fit donner les cinq cents écus et demanda des chevaux. Alors, During, effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagème innocent ; il tira à part le maître de la poste et, lui montrant le roi de Suède : « Cet homme, lui dit-il, est mon cousin ; nous voyageons ensemble pour la même affaire ; il voit que je suis malade et ne veut pas seulement m'attendre trois heures : donnez-lui, je vous prie, le plus méchant cheval de votre écurie, et cherchez-moi quelque chaise ou quelque chariot de poste. »

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna au roi un cheval rétif et boiteux. Ce monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles, il rencontra, au point du jour, le roi de Suède qui, ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en allait de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de During ; il dormit sur de la paille ; ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant sur une charrette la nuit, sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin, le 21 novembre de l'année 1714, aux portes de la ville de Stralsund, à une heure après minuit.

Le roi cria à la sentinelle qu'il était un courrier dé-

pêché de Turquie par le roi de Suède; qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général Ducker, gouverneur de la place; la sentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, et qu'il fallait attendre au point du jour.

Le roi répliqua qu'il venait pour des affaires importantes, et leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils seraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur. Ducker s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède; on fit ouvrir les portes; on introduisit ce courrier dans sa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède; le roi, le prenant par le bras : « Eh quoi, dit-il, Ducker, mes plus fidèles sujets m'ont-ils oublié ? » Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ses yeux; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva; les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur; les rues se remplirent des habitants, qui se demandaient les uns aux autres : « Est-il vrai que le roi est ici ? » On fit des illuminations à toutes les fenêtres; le vin coula dans les rues à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Il y avait seize jours que le roi ne s'était pas couché; mais à peine eut-il dormi quelques heures, qu'il donna des ordres pour recommencer la guerre plus vigoureusement que jamais.

L'Europe était alors dans un état différent de celui où elle était quand Charles la quitta, en 1709. (Voltaire consacre alors deux pages à la situation des souverains européens à cette date.) Frédéric-Guillaume, roi de Prusse; Georges, électeur de Hanovre, qui avait séquestré les duchés de Brême et de Verden; le czar, qui avait pris la Livonie, l'Ingrie et la Carélie, étaient disposés à se partager les dépouilles de Charles XII. La flotte russe arriva la première à la hauteur de l'île d'Aland, le 15 juillet 1714. La flotte suédoise vint le 16 à sa rencontre et fut complètement battue. L'empereur moscovite, enfin vic-

torieux des Suédois sur mer et sur terre, et ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. La Suède, au contraire, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit.

LIVRE VIII

ARGUMENT. — *Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse. Il est assiégé dans Stralsund, et se sauve en Suède. Entreprise du baron de Gœrtz, son premier ministre. Projet d'une réconciliation avec le czar et d'une descente en Angleterre. Charles assiège Frédérikshall en Norvège. Il est tué Son caractère. Gœrtz est décapité.*

Le roi Charles XII, au milieu de ses préparatifs de défense, marie sa sœur Ulrique-Éléonore, au prince Frédéric de Hesse-Cassel. Cependant les mauvaises nouvelles se succédaient. Cinq vaisseaux suédois avaient été coulés; le roi de Prusse s'empare de l'île d'Usedom, malgré leur héroïque défense.

Bientôt le siège fut mis devant Stralsund même, et la tranchée ouverte du 19 au 20 octobre de l'année 1715, les retranchements même enlevés, grâce à la trahison d'un soldat. Charles essaya du moins de conquérir l'île de Rugen, qui pouvait lui être d'un grand secours pour la défense. Il accomplit là encore de merveilleux exploits.

Mais ces prodiges de valeur ne servirent absolument à rien, et, malgré la résistance presque folle qu'il opposait, le moment de se rendre approchait de plus en plus La garnison était diminuée des deux tiers.

Charles XII prit alors la résolution de battre en retraite. Il s'embarqua, malgré le danger qu'il courait, le 20 décembre 1715, avec dix personnes seulement, et réussit à gagner la ville d'Ystad en Scanie. Le lendemain Stralsund se rendit.

De Carlscrona, où il passa l'hiver, il ordonna de nouvelles levées de soldats et en vint à enrôler les enfants de quinze ans. Le peuple se fût révolté sous un autre roi; mais le paysan aimait Charles XII, et se soumit sans murmurer. Une flotte anglaise menaçait la Baltique; on s'attendait à une descente imminente des Moscovites, Prussiens, Danois, Saxons. Ce fut

donc une surprise extrême pour toute l'Europe quand, au lieu de défendre son pays, il passa en Norvège avec 20,000 hommes, au mois de mars 1716.

La raison en était que le baron de Gœrtz, homme souple et audacieux à la fois, avait conçu le projet de réconcilier Charles XII et le czar mécontent de ses alliés, aux dépens des rois de Pologne et d'Angleterre.

Charles, flatté de ses idées, donna carte blanche à son ministre le baron de Gœrtz, qui fit solliciter la cour de Moscou et le czar. Il s'entendit aussi avec le cardinal Albéroni et unit ses efforts aux siens. Il alla secrètement en France et en Hollande et eut deux entrevues secrètes avec le czar en 1717. Mais le complot fut découvert, et Gœrtz fut arrêté. Remis en liberté, il reprit les projets qu'il avait précédemment ourdis, et partit pour conférer avec le ministre russe. De son côté, Charles XII marcha de nouveau contre la Norvège en octobre 1718, et voulut s'emparer de Frédérikshall, place forte et importante. Le siège commença au mois de décembre, et jamais l'armée suédoise n'éprouva de telles fatigues...

29. La mort de Charles XII.

Le 11 décembre, jour de saint André, il alla, sur les neuf heures du soir, visiter la tranchée, et, ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très mécontent. M. Mégret, ingénieur français, qui conduisait le siège, l'assura que la place serait prise dans huit jours : « Nous verrons, » dit le roi; et il continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur Il s'arrêta dans un endroit où le boyau[1] faisait un angle avec la parallèle[2]; il se mit à genoux sur le talus intérieur et, appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs, qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII;

1. Le boyau est un fossé couvert d'un parapet pour mettre deux tranchées en communication.

2. La parallèle est une tranchée qui fait face à la partie menacée de la place. Ce système de défense fut inventé par Vauban.

ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur Mégret est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presque à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français; l'un était M. Siquier, son aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur[1]. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le roi, qui se découvrait davantage, était le plus exposé; à quelques pas derrière était le comte Schwerin, qui commandait la tranchée. Le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp, nommé Kulber, recevaient des ordres de lui. Siquier et Mégret virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir : ils s'approchèrent, il était déjà mort : une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts, sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite.

L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort, cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, Mégret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon : « Voici la pièce finie, allons souper. » Siquier court sur-le-champ avertir le comte Schwerin. Il résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé.

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la

1. Mégret.

prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne, mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États; il voulait la gloire, gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la guerre et pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets aussi bien que la sienne, homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire [2].

Dans les dernières pages, Voltaire proteste contre la légende qui accuse M. Siquier d'avoir tué le roi de Suède, et donne les preuves de l'innocence de cet officier.

1. Ulrique-Éléonore. La paix avec la Russie fut signée au traité de Nystadt (1721).

2. En réalité, Charles XII laissait la Suède complètement ruinée et épuisée. Elle ne s'est pas relevée depuis.

Après la mort du roi, on leva le siège de Frédérikshall; tout changea en un moment, et les Etats suédois élurent librement pour reine la princesse sœur de Charles XII. Quant au baron de Gœrtz, il fut arrêté immédiatement et condamné par le sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville.

JUGEMENTS

SUR VOLTAIRE HISTORIEN

ET

SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII

---

1. On y voit (dans l'*Histoire de Charles XII*) l'histoire telle que la veut l'esprit moderne, avec la vérité prouvée par des pièces, et, au défaut de la vérité, la vraisemblance... — C'est un mot du même juge (Napoléon I[er]) que « *Charles XII* n'est qu'un roman ». Il faut y voir moins un jugement que le dépit de n'avoir pas trouvé dans *Charles XII* ce qu'il y cherchait (des notions sur le redoutable pays où il était engagé)... — Cependant le mot de roman appliqué à ce livre ne lui ferait pas tort, si l'on entendait caractériser par là plus vivement le tour dramatique que Voltaire lui a donné et le genre de plaisir qu'on y prend. Le caractère à la fois singulier et conséquent du personnage principal, la variété des événements que suscite sa passion pour la guerre, sa fortune, qui n'est que le bon ou mauvais dé dans la main d'un joueur, ses victoires, si semblables à ces ouragans qui écrasent la contrée où ils crèvent, et s'épuisent avant d'atteindre le bout de l'horizon ; toutes ces choses tiennent plus du merveilleux que de l'histoire. Il fallait un poète et tout l'art du théâtre transporté dans le récit des faits historiques. On croit lire un bon roman, mais on sait qu'on lit une histoire vraie ; c'est l'illusion sans la crainte d'être dupe... — La grande beauté de l'*Histoire de Charles XII*, c'est le récit. On a le lieu de la scène, le pays, dessiné à grands traits, de quoi s'y orienter et voir de la meilleure place ce qui va se passer ; les personnages introduits au bon moment ; l'action, les grands mouvements, les manœuvres qui

décident ; la tactique intelligible pour tout le monde, sans cette affectation de stratégie qui, sous la plume d'un homme de lettres, dénote la prétention et inspire la défiance. — Voltaire a l'imagination, non celle qui met la fable à la place de l'histoire, mais celle qui rend les faits et les lieux présents. C'est le don, c'est la partie divine de l'historien... — Il y a d'autres historiens pour nous donner les suprêmes beautés du genre, les motifs secrets des actions, le fond des affaires et des cœurs, et cette science de la vie humaine dont nous sommes plus curieux à mesure que la nôtre s'écoule. Mais aucun n'a possédé plus que Voltaire le don d'être expressif en restant simple. D. NISARD.

2. Voltaire fait une révolution dans la manière d'écrire et de comprendre l'histoire. En ce genre, il déploie toutes les qualités de son génie : les récits clairs et rapides emportent le lecteur ; les réflexions généreuses et sensées, qui ne se détachent jamais en maximes ambitieuses comme dans ses tragédies, courent avec le récit, qu'elles éclairent sans le ralentir ; l'art par lequel il rattache les effets à leurs causes, quoiqu'il ne voie que les petites causes, ne laisse pas languir l'intérêt. Ajoutons à ces mérites que la précision de son style net et animé complète la séduction. — Parmi ses compositions historiques, il n'y a d'irréprochable que l'*Histoire de Charles XII*. C'est une peinture achevée qui met sous nos yeux, avec tout le charme de la vérité et de la simplicité des lieux, les événements et les hommes.

GÉRUZEZ.

3. Il aimait l'histoire, il s'en est occupé toute sa vie avec une véritable passion. Il a plu à certains critiques d'une érudition équivoque, de contester la science de Voltaire, sans doute parce qu'il n'en faisait point étalage. Il a été vengé de ces imputations légères par les juges les plus compétents. Je ne sais s'il y a rien de plus parfait que son *Histoire de Charles XII*, et il a été démontré récemment que rien n'était plus exact. Mais que de gens se refusent à considérer comme sérieux un ouvrage qui ne les ennuie pas ! Voltaire savait, Voltaire n'a point altéré la vérité ; seulement il lui est arrivé parfois de se tromper dans l'interprétation des faits. Le fameux *Siècle de Louis XIV* en est un exemple. Il avait été élevé dans une

sorte d'admiration légendaire pour cette mémorable époque. Enfant, jeune homme, il en entendait vanter et regretter par des vieillards moroses les incomparables splendeurs. Il ne vit que ce qu'on lui montrait et ce qui s'étalait dans les documents officiels ; il ne songea point à secouer ces fastueuses apparences, à mettre à nu le vide et la misère réelle qu'elles voilaient. Il se figura même, dans la première partie de sa vie, que ce fameux siècle « était le plus éclairé qui fût jamais »... Dans l'*Histoire de Charles XII*, Voltaire n'avait pas encore trouvé son point de vue. Sa critique éclairée et judicieuse dans les détails manquait de base : il s'était de parti pris voué à l'admiration. Les fautes, les crimes du gouvernement, il ne les dissimulait pas ; mais il ne les considérait que comme des accidents, des ombres au tableau. Il eût fallu montrer que ces deux prétendus accidents étaient la conséquence même du système ; que tout gouvernement absolu est condamné par sa nature à des actes de ce genre.

PAUL ALBERT.

4. On lira toujours les livres d'histoire de Voltaire, parce que la qualité maîtresse de l'historien, comme l'a dit Thiers, c'est l'intelligence, et que, sauf cette intelligence générale, étendue, pénétrante, qui saisit les lois d'existence et de développement de l'humanité, qui est celle d'un Montesquieu, et qui suppose l'esprit philosophique, Voltaire a toutes les lumières, toutes les agilités, toutes les adresses, toutes les prudences et tous les scrupules de l'intelligence. — On les lira toujours, parce que le mérite essentiel de l'histoire est la clarté, et que Voltaire est souverainement clair et limpide. — On saura toujours que le tableau de l'Europe depuis le XV[e] siècle, dans l'*Essai sur les mœurs*, est un chef-d'œuvre, et que les récits du *Siècle de Louis XIV* et de *Charles XII* sont incomparables de vivacité, de verve et de lumière... On reprochera toujours à ces livres d'être insuffisamment composés Sauf *Charles XII*, parce que Charles XII est un pur récit, ces ouvrages ne sont jamais construits, aménagés et ramassés autour d'une idée centrale qui les commande et les soutienne. Ils commencent, finissent et recommencent. On l'a dit du *Siècle ;* on ne l'a pas dit assez de l'*Essai,* si admirable par endroits. L'*Essai* est souvent indéfinissable. Est-ce de la philosophie de l'histoire ? Est-ce de l'histoire anecdotique ?

C'est de la philosophie de l'histoire intermittente; et de l'histoire sautillante et saccadée. C'est une étude sur « l'esprit et les mœurs » qui s'oublie elle-même à chaque instant, et laisse la place à l'histoire proprement dite, incomplète du reste, ou au désordre tumultueux des petits faits amusants et des anecdotes satiriques. A tout prendre, c'est un joli chaos

ÉMILE FAGUET.

SUJETS DE DEVOIRS

1. Appréciez la valeur historique de l'*Histoire de Charles XII*.

2. Voltaire a dit : « Charles XII n'eût pas été Alexandre, mais il eût été un des meilleurs lieutenants d'Alexandre. » Appréciez la valeur de cette pensée.

3. Voltaire avait-il les qualités nécessaires pour être un écrivain d'histoire ?

4. Le genre narratif employé par Voltaire dans son *Histoire de Charles XII* est-il le meilleur à employer en histoire ?

5. Comparer la méthode historique actuelle avec la méthode employée au XVIIIe siècle.

6. Frédéric II a dit dans ses *Réflexions sur Charles XII* : « C'est un auteur qui a beaucoup d'esprit, mais qui n'a fait son cours militaire que dans Homère et Virgile ». Que pensez-vous de cette opinion de Frédéric II, et peut-on la rapprocher de celle exprimée par Piron : « *Charles XII* passera toujours pour l'ouvrage d'un ignorant et d'un étourdi ? »

7. Comparez Charles XII à Pierre le Grand, d'après l'ouvrage de Voltaire.

PLAN. — 1. Voltaire, en écrivant l'*Histoire de Charles XII*, écrit forcément celle de Pierre le Grand : deux vies presque constamment mêlées. Précieux renseignements sur Pierre.

2. Malgré sympathie évidente pour son héros, impartialité envers le czar. Or, d'après son ouvrage même, supériorité manifeste du czar (ténacité plus grande, intelligence plus vaste, caractère plus ferme et plus logique).

3. *Ténacité plus grande*. — Charles XII, ébloui par le succès, découragé par la défaite ; indécision dans la campagne (preuves : entrevue d'Altranstadt et alliance avec Mazeppa) ; chez le czar, ligne de conduite obstinément suivie, en dépit des défaites. — On ne peut appeler ni ténacité le fol entête-

ment de Charles XII lors de son internement en Turquie, ni faiblesse l'inaction momentanée du czar après Narva.

4. *Intelligence plus vaste.* — Indiquer le caractère différent de leur ambition, la différence des résultats obtenus. Situation admirable de la Suède à l'avènement de Charles XII : Baltique lac suédois, etc. ; sa ruine à sa mort. Barbarie et faiblesse de la Russie à l'avènement de Pierre le Grand ; la Russie devient un empire européen. D'un côté étroitesse de vue incroyable ; de l'autre, génie politique.

5. *Fermeté de caractère.* — D'après Voltaire, Charles XII aurait eu un caractère admirable (force de volonté sur lui-même, mépris raisonné du danger, énergie dans le désastre de Russie). Mais fermeté supérieure de Pierre le Grand (calme dans la défaite vite réparée, énergie à briser tous les obstacles ; son voyage d'instruction en Europe, etc.).

6. *Conclusion.* — A Pierre le Grand les qualités principales d'un grand roi ; à Charles XII tous les défauts d'un brillant aventurier.

FIN

7407

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

MONTESQUIEU

CONSIDÉRATIONS

SUR LES

CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS

ET DE LEUR DÉCADENCE

Classe de 3e moderne (4e année).

LECTURE ET ANALYSE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS

Publiée sous la direction de E.-C. COUTANT, Directeur du Collège Chaptal.

NOTICE, ANALYSE ET EXTRAITS

MONTESQUIEU

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE

PAR

CAMILLE GUY

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1893



NOTICE BIOGRAPHIQUE

Montesquieu (1689-1755) doit être considéré comme le premier en date des grands écrivains de notre xviiie siècle ; comme historien, comme philosophe, comme politique, il est le précurseur et le maître reconnu de cette génération d'hommes de lettres qui, en appliquant une critique hardie à l'histoire, aux croyances, aux institutions, ont renouvelé la pensée humaine et préparé la grande transformation politique et sociale qui termina le xviiie siècle.

Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, en 1689, un siècle avant le début de la Révolution française. Il vit, à la fin du règne de Louis XIV, les effets désastreux du gouvernement absolu, mais il mourut en 1755, quand on pouvait croire que la société française était capable de transformations pacifiques. Aussi alla-t-il beaucoup moins loin que ses successeurs dans ses attaques contre l'Église et le gouvernement. Il était d'ailleurs compatriote du sceptique Montaigne, de cette race gasconne où la finesse et le bon sens modèrent naturellement la hardiesse des idées. Enfin sa naissance et sa profession héréditaire le disposaient plus à respecter la tradition qu'à combattre les abus, et rendaient plus méritoire encore la liberté de son esprit.

La famille de Montesquieu était de bonne noblesse de robe et d'épée ; il fut d'abord conseiller au Parlement de Bordeaux, puis président à mortier par hérédité et dès l'âge de vingt-six ans. Il ne garda sa charge que pendant dix ans. Peu d'années après le succès des *Lettres persanes,* il se décida à la vendre, fut reçu de l'Académie en 1729 et se mit aussitôt à voyager. Il visita notamment l'Angleterre, dont la constitution à la fois monarchique, aristocratique et représentative, dont le gouvernement respectueux de la liberté individuelle,

lui apparurent comme le modèle des États. De retour en France, il publia en 1734 les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, et enfin, en 1748, l'*Esprit des Lois*, son œuvre capitale, le véritable monument de sa pensée. Il mourut sept ans après, en 1755.

NOTICE LITTÉRAIRE

I. — L'œuvre de Montesquieu.

Les trois grands ouvrages de Montesquieu, bien que très inégaux en importance et très différents par la forme, tendent tous à une même fin, à l'explication des sociétés humaines, de leurs institutions, de leurs mœurs.

Cette étude est surtout satirique dans les *Lettres persanes ;* en rapportant les impressions supposées d'un Oriental à Paris, elles font la critique la plus vive et la plus hardie des mœurs et des institutions de l'Europe occidentale, mais surtout du gouvernement et de la religion des Français. Cette critique y prend toutes les formes ; c'est tantôt un portrait à la façon de La Bruyère, comme ceux du directeur de conscience, du fermier général, du nouvelliste ; tantôt une définition ironique du grand seigneur, du roi de France et du pape ; tantôt une satire de la noblesse, des ministres, du gouvernement royal ; tantôt une dissertation sur la Religion naturelle, sur le Droit public, sur la Monarchie anglaise, sur l'origine des républiques ; tantôt une histoire philosophique, comme celle des Troglodytes, qui est une peinture idéale de la société démocratique. Partout, sous ces formes variées et singulièrement hardies, on découvre par avance l'esprit d'analyse historique, politique et philosophique qui doit donner naissance, d'abord aux *Considérations*, ensuite et surtout à l'*Esprit des Lois*.

Les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* sont en réalité un chapitre historique de ce dernier ouvrage, détaché par avance du sujet général et présenté séparément au public. Mais l'auteur y arriva du premier coup à une intelligence profonde de l'histoire et de son véritable intérêt. Jusque-là, on n'y voyait, et cela surtout dans l'histoire romaine, qu'un recueil de récits plus

ou moins authentiques, destinés à l'amusement ou à l'édification morale de ceux qui les lisaient. Montesquieu, comme l'indique le titre de son livre, y cherche surtout les causes et les lois; il montre l'influence des conditions naturelles, de la race, du climat, de la topographie sur les habitations d'un peuple, ensuite l'influence de ces habitations mêmes sur son développement et sur ses destinées. Le peuple romain lui fournit un exemple de la puissance que peuvent donner de sages institutions, et de la décadence qui suit leur corruption. De l'exemple, il passera à la théorie, dans l'*Esprit des Lois;* mais déjà, par les *Considérations,* il a renouvelé l'histoire, l'a constituée en véritable science, en a indiqué les lois et fait prévoir les explications pratiques; les historiens qui l'ont suivi ont fort peu modifié cette conception nouvelle et féconde.

L'*Esprit des Lois*, c'est leur raison d'être dans les différents pays et dans les différents gouvernements. Montesquieu étudie les principales formes politiques : despotisme, monarchie, république; il en établit la nature et les principes, il tire les conséquences, qui sont les lois elles-mêmes. Il montre, avec une merveilleuse puissance d'analyse, que, dans les choses politiques, pas plus que dans les phénomènes physiques, rien n'est fortuit ou inexplicable, mais que tout peut être ramené à un certain nombre de règles et de causes principales. Cédant au plaisir de comprendre et d'expliquer, il semble parfois oublier de juger et de condamner les abus dont il montre la cause. Cependant, si l'on considère le livre dans son ensemble, on voit que toutes les préférences de l'auteur sont pour un gouvernement régulier, où le pouvoir du roi est modéré par le pouvoir du peuple et le respect de la liberté individuelle. Il est d'ailleurs des institutions qu'il condamne absolument et avec la plus éloquente indignation; ce sont l'esclavage, l'inquisition, la torture; en cela il prépare l'œuvre libératrice de la Révolution française, tandis que l'ensemble du livre mérite d'être un modèle pour ses législateurs.

Comme écrivain, Montesquieu ne peut pas être placé au premier rang; son style est inégal, généralement sec, et manque parfois de simplicité; mais il a toujours du sens et de la force; il ignore le vide et la boursouflure; souvent il s'éclaire d'une lumière intense, vous force à vous arrêter et à réfléchir. C'est le style honnête et fort d'un esprit qui aime et cherche par-dessus tout la vérité, l'ordre, la justice et la liberté.

II. — Le génie de Montesquieu.

De tous les écrivains du XVIIIe siècle, Montesquieu seul est resté inattaquable et demeure incontesté. Tous les autres ont été attaqués, critiqués, niés ; Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot, ont eu leurs détracteurs et leurs ennemis. Les critiques se sont arrêtés devant Montesquieu. C'est qu'en effet il a créé, dans un style inimitable, un genre nouveau : la philosophie de l'histoire ; c'est aussi qu'il a été moins un écrivain qu'un penseur profond et original.

1. — Certes, Montesquieu n'a pas été un historien au sens où nous entendons aujourd'hui ce mot. La critique des sources ne l'intéresse pas ou ne l'a jamais préoccupé. Peu lui importe que les faits dont il se sert ne soient pas absolument prouvés, que les événements ne se soient pas passés comme on les raconte. Il prend les matériaux qu'on lui donne et il s'en sert pour construire un monument aux formes grandioses et harmonieuses. L'histoire des premiers rois, aujourd'hui révoquée en doute, lui fournit ample matière à des réflexions quelquefois profondes, toujours originales. Il connaît moins les guerres d'Annibal qu'on ne les connaît de nos jours, mais il les rend, par la hardiesse de ses déductions, plus vivantes et plus instructives. Les constitutions de Rome étaient encore assez mal étudiées ; il n'en a pas moins deviné les principes généraux qui ont conduit la politique romaine pendant des siècles, et il a pénétré jusqu'au fond les secrets de cet admirable corps politique du sénat qui incarna, pendant toute la République, l'âme de la patrie et l'esprit de ses institutions. Il a été érudit à force de génie, mais, en réalité, il a manqué absolument de critique. Il n'a même pas eu la qualité essentielle de l'historien, je veux dire l'impartialité. Ses sympathies vont évidemment aux Romains, qui le séduisaient par leur rigueur inflexible et par leurs sentiments aristocratiques. Il déteste la République de Carthage et applaudit à sa chute, parce que ce fut une République de marchands et d'armateurs, et qu'il a à leur égard une haine de caste ; il applaudit à la chute des royautés d'Asie, parce qu'elles étaient gouvernées par des tyrans et que Montesquieu veut que le gouvernement soit la chose de quelques-uns et non celle d'un

seul. Il ne regrette pas même la chute de la Grèce, parce que la Grèce avait perdu la vertu qui peut seule, d'après lui, justifier le gouvernement républicain. C'est par cette raison qu'il raconte sans passion la décadence de la Rome impériale. En réalité, Montesquieu n'est donc pas un historien, puisqu'il manque à la fois de critique et d'impartialité.

2. — D'où vient donc le succès de Montesquieu ? De ce fait qu'il est logique, systématique et philosophe. Le premier peut-être, et en tout cas le seul après Bossuet, il a eu l'idée d'une cause supérieure régissant les événements humains et expliquant la suite des faits historiques. Cette cause, ce n'est pas, pour lui, la Divinité toute-puissante (le temps a marché depuis le XVIIe siècle), mais une force supérieure physique et morale émanée de l'activité humaine. Il croit à la puissance et à la fatalité des forces humaines, il croit aussi à l'influence de la raison et de la vertu. « La nature lui apparaît à la fois comme des combinaisons naturelles et des systèmes d'idées. » C'est un philosophe fataliste et rationaliste à la fois, bien que les deux mots semblent s'exclure. Il tient le juste milieu entre une confiance aveugle à la divinité et une crainte décourageante du hasard. De là son originalité. Sans doute, à ceux des philosophes qui, ne croyant ni à la puissance divine ni même à la force humaine, mettent au compte du hasard tout événement humain, il court le risque de paraître démodé; mais, au fond, il concilie toutes les opinions et conquiert ainsi les sympathies et les admirations de ceux que les extrêmes effrayent toujours.

3. — Une idée directrice lui permet de répartir les événements sous un certain nombre d'idées générales qui expliquent tout et qui donnent à l'intelligence et à la mémoire des cadres tout faits. Voilà pourquoi il serait, en somme, facile de résumer la *Grandeur et décadence des Romains* en quelques mots. D'après Montesquieu, quelles sont les causes qui expliquent la grandeur des Romains ? Ce sont le mérite personnel des rois, les vertus romaines, la passion de l'égalité, la religion du serment, l'obéissance aux lois, le sens pratique ; et, d'autre part, quelles sont les raisons de leur décadence ? L'agrandissement démesuré de l'empire, les guerres lointaines, la disparition de la classe moyenne, la corruption des mœurs. Rien

de plus simple et de plus grand. Montesquieu a fait preuve d'une belle puissance de synthèse. Sans doute, à systématiser à outrance, il risque de se tromper et d'altérer la vérité historique. Mais la beauté de l'ensemble cache les défauts de détails, et le monument construit reste, malgré tout, intact, impérissable.

4. — Ce n'est pas là tout Montesquieu. Bien d'autres raisons expliquent encore le caractère de son génie. D'abord n'oublions pas qu'il est aristocrate, qu'il l'est dans les moelles, absolument. La démocratie n'est pas son fait, et, malgré sa philosophie, Montesquieu n'eût jamais approuvé la Révolution. De là une sympathie instinctive pour cet état qui fut le modèle des gouvernements aristocratiques. Élevé dans l'admiration et le culte de l'antiquité, à l'aurore de ce XVIIIe siècle qui devait se tendre jusqu'à la fin dans l'imitation des fortes qualités romaines, il était enclin à considérer les mœurs romaines comme belles et nobles. Le spectacle des égarements et des passions complètes qui agitaient son époque ne fut pas étranger à cette sympathie systématique. Juriste et président de Parlement, Montesquieu devait être séduit par ce peuple qui fut, avant tout, esclave de l'esprit et de la lettre de la loi et qui fut toujours un peuple de juristes qui se résuma dans Justinien. Enfin n'oublions pas qu'il est né à Bordeaux, dans un pays profondément modifié par la domination et l'influence romaine, et que quelques gouttes de sang d'un sénateur formaliste coulaient peut-être dans ses veines de Gaulois patricien. Ainsi s'explique presque fatalement la religion de Montesquieu pour la puissance et le caractère des Romains.

5. — Que convient-il maintenant de dire de son style ? Il a été diversement jugé. Si Voltaire se demandait, à propos de l'*Esprit des Lois,* « s'il était légitime de faire le goguenard dans un ouvrage de jurisprudence »; et si Buffon l'accusait d'avoir « un style sautillant », d'autres proclamaient que la prose de Montesquieu était d'une perfection inimitable. Il est certain que son style est bizarre et brusque, qu'il mêle à des phrases grandioses et solennelles des phrases empruntées à la conversation, des tours négligés et des expressions triviales. Mais il n'est pas moins certain que son style est d'une propriété admirable, que tous ses mots sont choisis avec une

habileté peu commune, qu'il a rendu à la langue française le service de la préciser et de l'enrichir de termes oubliés, et qu'enfin il excelle à enfermer dans un petit nombre de mots bien choisis une pensée profonde et étendue. Il a su synthétiser ses phrases comme il avait synthétisé ses idées, et cela même le rend absolument original et unique.

6. — Le grand succès de Montesquieu s'explique donc. Sa logique, sa rigueur, sa philosophie, reposaient des phrases majestueuses, mais quelquefois purement formelles, du XVII[e] siècle, et il a donné à la langue et à la pensée des qualités de fond et de réflexion qui sont devenues celles du XIX[e] siècle.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES
DE LA
GRANDEUR DES ROMAINS
ET DE LEUR DÉCADENCE

CHAPITRE PREMIER

Commencements de Rome. — Ses guerres.

Montesquieu compare d'abord Rome aux villes de Crimée, « faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne ». Ses maisons étaient petites et sans ordre, mais « on commença de bonne heure à bâtir la ville éternelle ».
C'est avec Romulus que commencent les guerres des Romains, et leur force s'accrut bien vite par leur union avec les Sabins. Suit l'énumération des principaux rois, Numa, « très propre à laisser Rome dans sa médiocrité », et Tarquin, qui rendit le pouvoir absolu et qui amena la révolution.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté; son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie; mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyait; sa douceur pour les peuples vaincus; sa libéralité envers les soldats; cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation; ses ouvrages publics; son courage à la guerre; sa constance dans son malheur; une guerre de vingt ans, qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple romain, sans royaume et sans biens; ses continuelles ressources, font bien voir que ce n'était pas un homme méprisable.

L'établissement des consuls contribua à la gloire de Rome. Car, cette magistrature ne durant qu'un an, les consuls faisaient leurs efforts pour mériter l'admiration de leurs concitoyens et gagner de nouveaux titres. « Il n'y avait pas un moment de perdu pour l'ambition. »

Or, la guerre était presque toujours agréable au peuple, parce que, par la sage distribution du butin, on avait trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, et presque sans arts, le pillage était le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avait donc mis de la discipline dans la manière de piller, et on y observait à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin était mis en commun, et on le distribuait aux soldats : rien n'était perdu, parce qu'avant de partir, chacun avait juré qu'il ne détournerait rien à son profit. Or les Romains étaient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin, les citoyens qui restaient dans la ville jouissaient aussi des fruits de la victoire. On confisquait une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisait deux parts : l'une se vendait au profit du public ; l'autre était distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisaient la guerre avec une impétuosité extrême : on allait droit à l'ennemi, et la force décidait d'abord.

Rome était donc dans une guerre éternelle et toujours violente : or, une nation toujours en guerre, et par principe de gouvernement, devait nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étaient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par là les Romains acquirent une profonde connais-

sance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, et on oublie ses fautes, et ses vertus même.

Les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs. Plus ils étaient vaincus, plus ils s'obstinaient, et par là consternaient leurs ennemis.

« Si les Romains avaient rapidement conquis toutes les villes voisines, » ils se seraient trouvés dans la décadence très rapidement. Mais les villes d'Italie opposèrent une résistance opiniâtre, et Rome fut obligée de continuer ses efforts.

Tous les peuples d'Italie n'étaient pas également belliqueux : les Toscans étaient amollis par leurs richesses et par leur luxe; les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie et de la Grande Grèce, languissaient dans l'oisiveté et dans les plaisirs; mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Èques et les Volsques aimaient passionnément la guerre; ils étaient autour de Rome; ils lui firent une résistance inconcevable, et furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étaient des colonies d'Albe, qui furent fondées par Latinus Sylvius. Outre une origine commune avec les Romains, elles avaient encore des rites communs; et Servius Tullius les avait engagées à faire bâtir un temple dans Rome pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance et une société de guerre avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendait de sa liberté. L'État sembla avoir perdu l'âme qui le faisait mouvoir.

Il n'y eut plus dans la ville que deux sortes de gens : ceux qui souffraient la servitude, et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchaient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère, et les peuples voisins ne trouvèrent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats, le siège de Véïes fut entrepris : il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains et une autre manière de faire la guerre; leurs succès furent plus éclatants; ils profitèrent mieux de leurs victoires, ils firent de plus grandes conquêtes, ils envoyèrent plus de colonies; enfin la prise de Véïes fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. Les alliés, Latins et Herniques, ayant les mêmes armes, la même discipline, abandonnèrent Rome; des ligues se formèrent; les Samnites, les peuples les plus belliqueux de l'Italie, firent la guerre avec fureur. — Quant aux conséquences des guerres, elles furent autres : le soldat romain ne reçut plus de terre, mais la paye; les peuples vaincus fournirent à l'armée une certaine solde.

Quant à la prise de Rome par les Gaulois, elle n'affaiblit pas l'armée, « plus dissipée que vaincue ». Ce fut plutôt « l'incendie de quelques cabanes de pasteurs ».

CHAPITRE II

De l'art de la guerre chez les Romains.

Les Romains se destinant à la guerre, et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un dieu, dit Végèce, qui leur inspira la légion.

Ils jugèrent qu'il fallait donner aux soldats de la légion des armes offensives et défensives plus fortes et plus pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût[1].

Mais, comme il y a des choses à faire dans la guerre dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la légion contînt dans son sein une troupe légère qui pût en sortir pour engager le combat, et, si la nécessité l'exigeait, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait et des frondeurs, pour poursuivre les fuyards et achever la victoire; qu'elle fût défendue par

1. Voir Polybe : « Il y a peu de différence entre les chevaux chargés et les soldats romains. »

toutes sortes de machines de guerre qu'elle traînait avec elle ; que chaque fois elle se retranchât, et fût, comme dit Végèce, une espèce de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il fallait qu'ils se rendissent plus qu'hommes : c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentait leur force, et par des exercices qui leur donnaient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a...

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs nous disent de l'éducation des soldats romains. On les accoutumait à aller le pas militaire, c'est-à-dire à faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches on leur faisait porter des poids de soixante livres. On les entretenait dans l'habitude de courir et de sauter tout armés ; ils prenaient dans leurs exercices des épées, des javelots, des flèches, d'une pesanteur double des armes ordinaires, et ces exercices étaient continuels [1].

Ce n'était pas seulement dans le camp qu'était l'école militaire : il y avait dans la ville un lieu où les citoyens allaient s'exercer (c'était le champ de Mars). Après le travail, ils se jetaient dans le Tibre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, et nettoyer la poussière et la sueur [2].

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante chez eux d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuple aussi aguerri qu'eux-mêmes, Manlius songe à augmenter la force du commandement, et fait mourir son fils qui avait vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance, Scipion Émilien les prive d'abord de tout ce qui les avait amollis [3]. Les légions romaines ont-elles passé sous le joug

1. Marius, déjà vieux, allait chaque jour au champ de Mars. Pompée, à l'âge de 58 ans, combattait tout armé et montait des chevaux fougueux.

2. Tous ces détails sont empruntés à Végèce.

3. Il fit porter à ses soldats du blé pour trente jours, et sept pieux. De plus, il vendit toutes les bêtes de somme de l'armée. (D'après Florus).

en Numidie, Métellus répare cette honte dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres et les Teutons, commence par détourner les fleuves; et Sylla fait si bien travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandèrent le combat comme la fin de leurs peines...

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avaient construits, les mettaient en état de faire des marches longues et rapides. Leur présence inopinée glaçait les esprits : ils se montraient surtout après un mauvais succès, dans le temps que leurs ennemis étaient dans cette négligence que donne la victoire...

Chaque Romain, plus robuste et plus aguerri que son ennemi, comptait toujours sur lui-même; il avait naturellement du courage, c'est-à-dire de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il était difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains...

Enfin jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, et ne la fit avec tant d'audace.

CHAPITRE III

Comment les Romains purent s'agrandir.

Montesquieu recherche les raisons de la supériorité des Romains. La première, pense-t-il, est que les fondateurs des anciennes républiques avaient également partagé les terres, ce qui fait que chacun avait un intérêt très grand à défendre sa patrie. Rome conserva longtemps la force de cette institution. Dans un dénombrement de Rome fait quelque temps

après l'expulsion des rois, il se trouva à peu près le même nombre d'habitants à Rome et à Athènes. Rome en avait 450,000, Athènes 431,000. Mais le nombre des citoyens valides faisait à Rome le quart de ses habitants, et à Athènes, alors en décadence, un peu moins du vingtième. « Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement ; et cela se sentit bien, quand elle fut corrompue. »

CHAPITRE IV

Des Gaulois; de Pyrrhus. — Parallèle de Carthage et de Rome. — Guerre d'Annibal.

Montesquieu parle des guerres que les Romains livrèrent aux Gaulois, et s'étonne que ceux-ci se soient laissé détruire les uns après les autres, sans jamais connaître, chercher ni prévenir la cause de leur malheur. La guerre avec Pyrrhus, qui ne devait sa grandeur qu'à ses qualités personnelles, apprit aux Romains l'art des grandes guerres. Puis Montesquieu commence le parallèle entre Rome et Carthage.

Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avait été aussi plus tôt corrompue ; ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu et ne donnaient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendait à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y était payé par le public...

Les anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales ; mais à Carthage des particuliers avaient les richesses des rois.

De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix, et l'autre toujours la guerre ; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage[1]...

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires ; à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple voulait tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait, par cela même, du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étaient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice ; les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir ; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affaiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvaient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures ; mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux, elle ne se déterminait que par sa gloire; et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandait pas, il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée...

Les Carthaginois se servaient de troupes étrangères, et les Romains employaient les leurs. Comme ces derniers n'avaient jamais regardé les vaincus que comme des instruments pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avaient soumis ; et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes, devenir les auxiliaires des Romains;

1. La présence d'Annibal fit cesser parmi les Romains toutes les divisions; mais la présence de Scipion aigrit celles qui étaient déjà parmi les Carthaginois.

et, quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirèrent d'eux et de leurs alliés, c'est-à-dire d'un pays qui n'était guère plus grand qne les États du pape et de Naples, sept cent mille hommes de pied et soixante et dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois[1].

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paraît par Tite-Live que le cens n'était pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employait plus de forces pour attaquer, Rome pour se défendre; celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et Annibal qui l'attaquaient, et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois : ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays était moins solide que celui de Rome dans le sien : cette dernière avait trente colonies autour d'elle, qui en étaient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avait abandonnée: c'est que les Samnites et les autres peuples d'Italie étaient accoutumés à sa domination...

Chez les Carthaginois, les armées qui avaient été battues devenaient plus insolentes; quelquefois elles mettaient en croix leurs généraux, et les punissaient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimait les troupes qui avaient fui, et les ramenait contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois était très dur, et ils avaient si fort tourmenté les peuples d'Espagne que, lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs; et si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues...

1. Ils levèrent 300,000 hommes dans la ville et chez les Latins.

La cavalerie carthaginoise valait mieux que la romaine, par deux raisons : l'une, que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux d'Italie ; et l'autre, que la cavalerie était mal armée : car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de Polybe.

Dans la première guerre punique, Régulus fut battu dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie : et dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires[1].

Scipion ayant conquis l'Espagne, et fait alliance avec Massinissa, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama, et finit la guerre.

Les Carthaginois avaient plus d'expérience sur la mer, et connaissaient mieux la manœuvre que les Romains ; mais il me semble que cet avantage n'était pas pour lors si grand qu'il le serait aujourd'hui...

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochaient soudain, et les soldats combattaient des deux parts; on mettait sur une flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que Régulus et son collègue gagnèrent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les soldats étaient pour beaucoup, et les gens de l'art pour peu; à présent les soldats sont pour rien, ou pour peu, et les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duillius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avaient aucune connaissance de la navigation; une galère carthaginoise échoua sur leurs côtes; ils se servirent de ce modèle pour en bâtir : en trois mois de temps leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée; elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, et la battit...

La seconde guerre punique est si fameuse que tout le

1. Des corps entiers de Numides passèrent du côté des Romains.

monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébies et de Trasimène; après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples de l'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes : il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il serait en Italie ; et je trouve dans Denys d'Halicarnasse que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violerait point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvait faire de paix tandis que les ennemis étaient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiraient, on accorderait tout ce qui serait juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie[1].

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avait fui honteusement jusqu'à Venouse; cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du

1. « Après la bataille de Cannes, où tout autre État eût succombé à sa mauvaise fortune, il n'y eut pas un mouvement de faiblesse parmi le peuple, pas une pensée qui n'allât au bien de la république. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions, s'épuisèrent volontairement : l'honneur était à retenir le moins, la honte à garder le plus. » (SAINT-ÉVREMOND.)

peuple ; il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république[1]...

On dit qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue? Alexandre, qui commandait à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avait que des troupes mercenaires, ne pouvait pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit que Kouli-kan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevait très peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains; mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites; et il perdit en détail une partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

1. Le sénat l'en remercia publiquement; et dès lors on résolut, selon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triste état aucune proposition de paix. L'ennemi fut étonné, et le peuple reprit cœur.

CHAPITRE V

De l'état de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie et de l'Égypte, après l'abaissement des Carthaginois.

« Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres.

« Il y avait dans ce temps-là, dit Montesquieu, comme deux mondes séparés : dans l'un combattaient les Carthaginois et les Romains ; l'autre était agité par les querelles qui duraient depuis la mort d'Alexandre : on n'y pensait point à ce qui se passait en Occident[1]. » Mais les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples.

Il n'y avait pour lors dans l'Orient que quatre puissances capables de résister aux Romains : la Grèce, et les royaumes de Macédoine, de Syrie, et d'Égypte. Il faut voir quelle était la situation de ces deux premières puissances, parce que les Romains commencèrent par les soumettre.

Il y avait dans la Grèce trois peuples considérables : les Étoliens, les Achaïens, et les Béotiens ; c'étaient des associations de villes libres, qui avaient des assemblées générales et des magistrats communs. Les Étoliens étaient belliqueux, hardis, téméraires, avides de gain, toujours libres de leur parole et de leurs serments, enfin faisant la guerre sur la terre comme les pirates la font sur la mer. Les Achaïens étaient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenaient le moins de part qu'ils pouvaient aux affaires générales : uniquement conduits par le sentiment présent du bien et du mal, ils n'avaient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile

1. L'historien Josèphe remarque, en effet, que ni Hérodote ni Thucydide n'ont jamais parlé des Romains.

aux orateurs de les agiter; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenait dans l'anarchie même[1].

Quant à Lacédémone, elle conservait son humeur belliqueuse. « D'ailleurs la Grèce était redoutable par sa situation, sa force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses lois; elle aimait la guerre; elle en connaissait l'art; et elle aurait été invincible si elle avait été unie. »

Mais la Macédoine s'obstinait à vouloir la dominer, et les rois de ce pays étaient ordinairement des princes habiles. « Philippe pourtant, qui, dans le commencement de son règne, s'était attiré l'amour et la confiance des Grecs, devint un cruel tyran. » Les Étoliens furent les plus irrités; les Romains firent alliance avec eux et vainquirent le roi de Macédoine à la journée de Cynocéphales. « Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. » Alors les Romains ne craignirent pas d'abaisser leurs anciens alliés, les Étoliens, qui, désespérés, appelèrent dans la Grèce Antiochus, roi de Syrie.

Les rois de Syrie étaient les plus puissants des successeurs d'Alexandre; car ils possédaient presque tous les États de Darius, à l'Égypte près; mais il était arrivé des choses qui avaient fait que leur puissance s'était beaucoup affaiblie.

Séleucus, qui avait fondé l'empire de Syrie, avait, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se soulevèrent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce et de Bithynie se formèrent. Mais ces petits États timides regardèrent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie

1. Les magistrats, pour plaire à la multitude, n'ouvraient plus les tribunaux, les mourants léguaient à leurs amis leurs biens pour être employés en repas. Voir Polybe, livre XX.

extrême la félicité du royaume d'Égypte, ils ne songèrent qu'à le conquérir; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent plusieurs provinces, et furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin les rois de Syrie tenaient la haute et la basse Asie; mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale et les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes; et que, quand le siège de l'empire est dans les hautes, on s'affaiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses et celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avait qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avait pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus était resté à Babylone et avait laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses aurait été invincible pour les Grecs, et celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux États pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passèrent, les Parthes les firent presque toujours périr[1]; quand les Parthes osèrent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir; et, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie et d'Égypte avaient dans leurs pays deux sortes de sujets : les peuples conquérants et les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de l'idée de leur origine, étaient très difficilement gouvernés; ils n'avaient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait désirer de changer de maître.

Mais la faiblesse principale du royaume de Syrie venait de celle de la cour, où régnaient des successeurs de Darius, et non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité et la mollesse, qui en aucun siècle n'a quitté les cours d'Asie,

1. « J'en dirai les raisons au chapitre XV. Elles sont tirées en partie de la disposition géographique des deux empires. » (MONTESQUIEU.)

régnaient surtout dans celle-ci. Le mal passa au peuple et aux soldats, et devint contagieux pour les Romains mêmes, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Après l'abaissement d'Antiochus, il ne restait plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Égypte; mais les forces des rois d'Égypte consistaient surtout dans leurs auxiliaires grecs. Pour les priver de ces auxiliaires, les Romains leur défendirent de faire aucune levée chez les alliés des Romains, ce qui réduisit les Égyptiens à leurs troupes nationales.

CHAPITRE VI

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

Dans le cours de tant de prospérités, le sénat agissait toujours avec la même profondeur; et pendant que les armées consternaient tout, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugeait tous les peuples. Quand il avait plusieurs ennemis sur les bras, il accordait une trêve au plus faible. Lorsqu'il était occupé à une grande guerre, le sénat dissimulait toutes sortes d'injures et attendait que le temps de la punition fût venu.

Comme les Romains ne faisaient jamais la paix de bonne foi, leurs traités n'étaient que des suspensions de guerre. Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinaient ses finances par des taxes excessives ou un tribut. Quand ils accordaient la paix à quelque prince, ils prenaient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage. Quand quelque sujet s'était soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordaient d'abord le titre d'allié du peuple romain, ce qui le rendait sacré et inviolable.

Ils avaient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étaient unis par des privilèges et une participation de leur gran-

deur, comme les Latins et les Herniques; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns par les bienfaits, comme furent Massinissa, Euménès et Attalus, qui tenaient d'eux leur royaume ou leur agrandissement; d'autres, par des traités libres : et ceux-là devenaient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Égypte, de Bithynie, de Cappadoce, et la plupart des villes grecques; plusieurs enfin par des traités forcés, et par la loi de leur sujétion, comme Philippe et Antiochus.

Lorsqu'ils laissaient la liberté à quelque ville, ils y faisaient d'abord naître deux factions, et s'appuyaient sur une d'entre elles.

Quand quelque prince avait fait une conquête qui souvent l'avait épuisé, un ambassadeur romain survenait d'abord qui la lui arrachait des mains.

Lorsqu'ils voyaient que deux peuples étaient en guerre, même quand ils n'avaient rien à y voir, ils intervenaient toujours, même sans motif, et prenaient le parti du plus faible.

Mais surtout leur maxime constante fut de diviser. Lorsqu'il y avait quelque dispute dans un État, ils jugeaient d'abord l'affaire; et par là ils étaient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avaient condamnée.

Ils ne faisaient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquaient. Ainsi ils n'exposaient qu'une très petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettait au hasard toutes les siennes.

Ils abusaient quelquefois de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avaient promis de conserver la cité, et non pas la ville. Ils pouvaient même donner à un traité une interprétation arbitraire.

Ils désavouaient leurs généraux qui avaient signé la paix pour sauver une armée prête à périr; le sénat profitait de la paix et continuait la guerre.

Quelquefois ils traitaient de la paix à des conditions raisonnables; mais lorsque le prince les avait exécutées, ils en ajoutaient de telles qu'il était forcé de recommencer la guerre.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors.

Rome s'enrichissait toujours, et chaque guerre la mettait en état d'en entreprendre une autre.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. « Elle mit les rois dans le silence et les rendit comme stupides. »

C'était une manière lente de conquérir. On vainquait un peuple, et on se contentait de l'affaiblir; on lui imposait des conditions qui le minaient insensiblement; s'il se relevait, on l'abaissait encore davantage; et il devenait sujet sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

« Ainsi Rome n'était pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde.

« Rome n'imposant aucune loi générale, les peuples n'avaient point entre eux des liaisons dangereuses: ils ne faisaient un corps que par une obéissance commune; et sans être compatriotes, ils étaient tous Romains. »

CHAPITRE VII

Comment Mithridate put leur résister.

De tous les rois que les Romains attaquèrent, Mithridate seul se défendit avec courage, et les mit en péril.

La situation de ses États était admirable pour leur faire la guerre. Ils touchaient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvait se servir; de là ils s'étendaient sur la mer du Pont : Mithridate le couvrait de ses vaisseaux, et allait continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Asie était ouverte à ses invasions; il était riche, parce que ses villes sur le Pont-Euxin faisaient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts; il forma des légions, où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes.

D'un autre côté, Rome, travaillée par ses dissensions civiles, occupée de maux plus pressants, négligea les affaires d'Asie, et laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien n'avait plus perdu la plupart des rois que le désir manifeste qu'ils témoignaient de la paix; ils avaient détourné par là tous les autres peuples de partager avec eux un péril dont ils voulaient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il était ennemi des Romains et qu'il le serait toujours.

Enfin les villes de Grèce et d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissait tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelait à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices et l'orgueil, comme Antiochus et Tigrane, ou par la crainte, comme Philippe, Persée et Jugurtha, mais un roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en était que plus indigné.

Elles sont singulières, parce que les révolutions y sont continuelles et toujours inopinées; car, si Mithridate pouvait aisément réparer ses armées, il arrivait aussi que, dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance et de discipline, ses troupes barbares l'abandonnèrent; s'il avait l'art de solliciter les peuples, et de faire révolter les villes, il éprouvait à son tour des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfants et de ses femmes; enfin, s'il eut affaire à des généraux romains malhabiles, on envoya contre lui, en divers temps, Sylla, Lucullus et Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux romains, et fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine et de la Grèce, ayant été vaincu à son tour par Sylla, réduit par un traité à ses anciennes limites, fatigué par les généraux romains, devenu encore une fois leur vainqueur et le conquérant de

l'Asie, chassé par Lucullus, suivi de son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane; et, le voyant perdu sans ressource après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres États, et s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, et Mithridate en fut accablé : il fuit de ses États : et, passant l'Araxe, il marcha de péril en péril par le pays des Laziens; et, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de Barbares, il parut dans le Bosphore, devant son fils Maccharès, qui avait fait sa paix avec les Romains[1].

Dans l'abîme où il était, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'elles tinrent.

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, et par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises et des hasards qu'il allait chercher, il mourut en roi..

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis : ce qui servit plus au spectacle de la magnificence romaine qu'à sa vraie puissance; et, quoiqu'il parût par les écriteaux portés à son triomphe qu'il avait augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, et la liberté publique n'en fut que plus exposée.

CHAPITRE VIII

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

« Pendant que Rome conquérait l'univers, il y avait dans ses murailles une guerre cachée. » Montesquieu veut parler de la lutte entre les patriciens et les plébéiens. Les patriciens

1. « Mithridate l'avait fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son père, il se donna la mort. » (MONTESQUIEU.)

occupaient toutes les magistratures, toutes les dignités, et par conséquent tous les honneurs militaires et civils.

Le peuple, mécontent des patriciens, se retira sur le mont Sacré : on lui envoya des députés qui l'apaisèrent; et comme chacun se promit secours l'un à l'autre en cas que les patriciens ne tinssent pas les paroles données, ce qui eût causé à tous les instants des séditions, et aurait troublé toutes les fonctions des magistrats, on jugea qu'il valait mieux créer une magistrature qui pût empêcher les injustices faites à un plébéien[1]. Mais, par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens, qui avaient obtenu des tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaquer; ils enlevèrent peu à peu toutes les prérogatives des patriciens : cela produisit des contestations continuelles. Le peuple était soutenu, ou plutôt animé par ses tribuns, et les patriciens étaient défendus par le sénat, qui était presque tout composé de patriciens, qui était plus porté pour les maximes anciennes, et qui craignait que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employait pour lui ses propres forces et sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses lois, enfin ses jugements contre ceux qui lui avaient fait trop de résistance. Le sénat se défendait par sa sagesse, sa justice et l'amour qu'il inspirait pour la patrie; par ses bienfaits et une sage dispensation des trésors de la république; par le respect que le peuple avait pour la gloire des principales familles et la vertu des grands personnages[2]; par la religion même, les institutions ancien-

1. C'est l'origine des tribuns du peuple.

2. « Le peuple, qui aimait la gloire, composé de gens qui avaient passé leur vie à la guerre, ne pouvait refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel il avait combattu. Il obtenait le droit d'élire des plébéiens, et il élisait des patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y aurait toujours un consul plébéien : aussi les familles plébéiennes qui entrèrent dans les charges y furent-elles ensuite continuellement portées; et quand le peuple éleva aux honneurs quelque homme de néant, comme Varron et Marius, ce fut une espèce de victoire qu'il remporta sur lui-même. » (M.)

nes, et la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avaient pas été favorables ; par les clients ; par l'opposition d'un tribun à un autre ; par la création d'un dictateur, les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissaient tous les intérêts ; enfin par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres.

Dans la suite des temps, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple et les principales familles patriciennes et plébéiennes, qu'on appela nobles.

Montesquieu parle alors de l'institution des censeurs, qui, d'après lui, contribua plus que toute autre magistrature à maintenir la république. « Les censeurs jetaient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république et distribuaient le peuple dans ses diverses tribus, de manière que les tribuns et les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, et que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir. »

L'auteur compare ensuite le gouvernement de Rome au gouvernement de Carthage et à celui d'Angleterre, et lui donne la préférence, parce que, « depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus de pouvoir y put toujours être corrigé ».

CHAPITRE IX

Deux causes de la perte de Rome.

Lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays qu'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens.

Les soldats fondèrent alors sur leur général toutes leurs espérances et virent la ville de plus loin : ce furent les soldats de Marius, de Pompée et de César. Toute la sagesse du sénat devint inutile, et la république fut perdue.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avait donné en différents temps divers privilèges. La plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains, et quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages[1]. Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne; les autres alliés allaient les suivre[2]. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient pour ainsi dire les mains avec lesquelles elle enchaînait l'univers, était perdue ; elle allait être réduite à ses murailles : elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles[3] ; et peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur[4]. La ville

1. Les Èques disaient dans leurs assemblées : « Ceux qui ont pu choisir ont préféré leurs lois au droit de la cité romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. » (Tite-Live, liv. IX, chap. xlv.) (M.)

2. Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, etc.

3. « Les Toscans, les Ombriens, les Latins. Cela porta quelques peuples à se soumettre; et comme on les fit aussi citoyens, d'autres posèrent encore les armes; et enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés. » (M.)

4. « Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisait le reste du monde ! » (M.)

déchirée ne forma plus un tout ensemble; et comme on n'en était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.

Les assemblées furent de véritables conjurations; on appela *comices* une troupe de quelques séditieux; l'autorité du peuple devint une chose chimérique. Ce fut, en somme, la grandeur de la république qui fit tout le mal; car « demander, dans un État libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles ». Rome n'était faite que pour s'agrandir et était admirable pour cela; mais elle perdit la liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPITRE X

De la corruption des Romains.

Je crois que la secte d'Épicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains [1]. Les Grecs en avaient été infatués avant eux: aussi avaient-ils été plus tôt corrompus. Polybe nous dit que, de son temps, les serments ne pouvaient donner de la confiance pour un Grec, au lieu qu'un Romain en était pour ainsi dire enchaîné [2].

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus,

1. « Cinéas en ayant discouru à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. » (PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*.) (M.)

2. « Si vous prêtez aux Grecs un talent, avec dix promesses, dix cautions, autant de témoins, il est impossible qu'ils gardent leur foi; mais, parmi les Romains, soit qu'on doive rendre compte des deniers publics ou de ceux des particuliers, on est fidèle, à cause du serment que l'on a fait. On a donc sagement établi la crainte des enfers; et c'est sans raison qu'on la combat aujourd'hui. » (POLYBE, liv. VI.) (M.)

qui nous montre combien les Romains avaient changé à cet égard depuis le temps de Polybe.

« Memmius, dit-il, vient de communiquer au sénat l'accord que son compétiteur et lui avaient fait avec les consuls, par lequel ceux-ci s'étaient engagés de les favoriser dans la poursuite du consulat pour l'année suivante ; et eux, de leur côté, s'obligeaient de payer aux consuls quatre cent mille sesterces, s'ils ne leur fournissaient trois augures qui déclareraient qu'ils étaient présents lorsque le peuple avait fait la loi *curiate*[1], quoiqu'il n'en eût point fait, et deux consulaires qui affirmeraient qu'ils avaient assisté à la signature du *sénatus-consulte* qui réglait l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu. » Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat !

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avait ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêlaient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avaient pour leur patrie. Cette ville, fondée sous les meilleurs auspices ; ce Romulus, leur roi et leur dieu ; ce Capitole, éternel comme la ville ; et la ville, éternelle comme son fondateur, avaient fait autrefois sur l'esprit des Romains une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'État fit la grandeur des fortunes particulières. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs, et non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissaient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe et des profusions qui n'en avaient point[2]. Ceux qui avaient d'abord été corrompus par leurs richesses le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon ci-

1. « La loi *curiate* donnait la puissance militaire, et le *sénatus-consulte* réglait les troupes, l'argent, les officiers, que devait avoir le gouverneur : or, les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, voulaient fabriquer une fausse loi et un faux *sénatus-consulte.* » (M.)

2. « La maison que Cornélie avait achetée 75,000 drachmes, Lucullus l'acheta, peu de temps après, 2,500,000. » (PLUTARQUE, *Vie de Marius.*) (M.)

toyen ; avec les désirs et les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats ; et, comme le dit Salluste, on vit une génération de gens qui ne pouvaient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étaient pas introduits ; car la force de son institution avait été telle qu'elle avait conservé une valeur héroïque, et toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse et de la volupté, ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens romains regardaient le commerce [1] et les arts comme des occupations d'esclaves [2] : ils ne les exerçaient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis qui continuaient leur première industrie ; mais en général ils ne connaissaient que l'art de la guerre, qui était la seule voie pour aller aux magistratures et aux honneurs [3]. Ainsi les vertus guerrières restèrent après qu'on eut perdu toutes les autres.

CHAPITRE XI

De Sylla. — De Pompée et de César.

Montesquieu détourne ses yeux des horreurs des guerres de Marius et de Sylla. Il admire les lois de Sylla « qui augmentaient l'autorité du sénat, tempéraient le pouvoir du peuple et réglaient celui des tribuns ». Mais, en retour, il ruina la discipline militaire, en accoutumant les soldats au pillage, entra dans Rome à main armée, donna les terres des citoyens aux soldats et inventa les proscriptions. « Il vint après lui, dit

1. « Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres, l'agriculture et la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenaient une maison à louage, les cabaretiers, n'étaient pas du nombre des citoyens. » (DENYS D'HALICARNASSE, liv. II ; *idem*, liv. IX.) (MONTESQUIEU.)

2. « Cicéron en donne les raisons dans ses *Offices*, liv. III. » (M.)

3. « Il fallait avoir servi dix années, entre l'âge de seize ans et celui de quarante-sept. Voyez Polybe, livre VI. » (M.)

Cicéron, un homme qui... ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entières.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne savait pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les lois de Sylla qui bornaient le pouvoir du peuple ; et quand il eut fait à son ambition un sacrifice des lois les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut, et la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les lois de Rome avaient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures qui se soutenaient, s'arrêtaient, et se tempéraient l'une l'autre ; et comme elles n'avaient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen était bon pour y parvenir; et le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumait à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le système de la république changea : les plus puissants se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires, ce qui anéantit l'autorité du peuple et des magistrats, et mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul ou de peu de gens.

Fallut-il faire la guerre à Sertorius, on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate, tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des blés à Rome, le peuple croit être perdu si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates, il n'y a que Pompée. Et lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour et n'espère plus qu'en Pompée.

Montesquieu retrace alors la carrière de Pompée, « qui avait une ambition plus lente et plus douce que celle de César ». Mais il n'en fit pas moins trois choses également funestes : il corrompit le peuple à force d'argent, mit dans les élections un prix aux suffrages de chaque citoyen et se servit de la po-

pulace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions. Mais ce qui perdit surtout Pompée « fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César il eût manqué de prévoyance ».

Ce qui, au contraire, mit César en état de tout entreprendre « fut qu'on avait joint à son gouvernement de la Gaule Cisalpine, celui de la Gaule d'au delà des Alpes ». Cela lui donna une armée considérable, alors que la politique défendait qu'il y eût des armées auprès de Rome.

Si César n'avait point eu le gouvernement de la Gaule Transalpine, il n'aurait point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avait pas eu celui de la Gaule Cisalpine, Pompée aurait pu l'arrêter au passage des Alpes; au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie, ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui dans les guerres civiles est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée, éperdu, ne vit, dans les premiers moments de la guerre, de parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sut que céder et que fuir; il sortit de Rome, y laissa le trésor public; il ne put nulle part retarder le vainqueur; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César; mais cet homme extraordinaire avait tant de grandes qualités, sans un seul défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, et qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenants de Pompée en Espagne, alla en Grèce le chercher lui-même. Pompée, qui avait la côte de la mer et des forces supérieures, était sur le point de voir l'armée de César détruite par la faim; mais comme il avait souverainement le faible de vouloir être approuvé, il ne pouvait s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le rail-

laient ou l'accusaient sans cesse[1]. « Il veut, disait l'un, se perpétuer dans le commandement, et être, comme Agamemnon, le roi des rois. — Je vous avertis, disait un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. » Quelques succès particuliers qu'il eut achevèrent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avait vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandait, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il risqua tout, et perdit tout; et lorsque Brutus et Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisième fois[2].

Vous remarquerez que dans ces guerres civiles, qui durèrent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restaient encore.

L'auteur essaye de prouver par des exemples historiques que l'État le plus menaçant est celui qui sort de la guerre civile, parce que tout le monde y devient soldat et que les grands hommes naissent souvent de cet état de choses.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne la république romaine, elle fut opprimée par César.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature; car les hommes ne sont guère touchés que par des noms. Et comme les peuples d'Asie abhorraient ceux de consul et de proconsul, les peuples d'Europe détestaient celui de roi; de sorte que, dans ces temps-là, ces noms faisaient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. Cé-

1. « Voyez Plutarque, *Vie de Pompée*. » (M.)

2. « Cela est bien expliqué dans Appien, *de la Guerre civile*, liv. IV. L'armée d'Octave et d'Antoine aurait péri de faim si l'on n'avait pas donné la bataille. » (M.)

sar ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadème sur la tête; mais, voyant que le peuple cessait ses acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres tentatives[1], et je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avaient fait.

Un jour que le sénat lui déférait de certains honneurs, il négligea de se lever ; et pour lors, les plus graves de ce corps achevèrent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes que lorsqu'on choque leurs cérémonies et leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

Désormais tous les hommes marquants de la république furent contre lui, même ceux qui avaient d'abord appartenu à son parti ; aussi lui fut-il impossible de défendre sa vie.

CHAPITRE XII

De l'état de Rome après la mort de César.

« Les conjurés n'avaient formé de plan que pour la conjuration, et n'en avaient point fait pour la soutenir. » Aussi Antoine put-il s'emparer du pouvoir et abuser du décret du sénat qui avait approuvé tous les actes de César. De plus, les conjurés avaient laissé le corps de César dans le Tibre, et il fallut bien permettre ses obsèques. Or Antoine, en faisant porter devant son cercueil les images des ancêtres, comme c'était la coutume, excita le peuple en sa faveur. Cette agitation ne fit que grandir après la lecture du testament par lequel César laissait au peuple ses immenses jardins. Enfin Cicéron, qui conduisait tout le sénat en cette affaire, « avec des parties admirables pour un second rôle, était incapable du premier... Si Caton s'était réservé pour la république, il aurait donné aux choses tout un autre tour... Quand Caton prévoyait, Cicéron craignait; là où Caton espérait, Cicéron

1. Il cassa, par exemple, les tribuns du peuple.

se confiait; le premier voyait toujours les choses de sang-froid, l'autre au travers de cent petites passions. »

Antoine fut, il est vrai, défait; mais Cicéron laissa Octave grandir et, par malheur, « Brutus et Cassius se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable ». De là le triomphe d'un nouveau tyran.

CHAPITRE XIII

Auguste.

« Octave gagna les soldats de Lépidus, et le dépouilla de la puissance du triumvirat. » Montesquieu se réjouit de la défaite de Lépidus, qu'il appelle « le plus méchant citoyen qui fût dans la république ».

« Octave, continue-t-il, est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'affection des soldats en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là les soldats faisaient plus de cas de la libéralité de leur général que de son courage. » Quant à Antoine, il fut trahi par Cléopâtre d'abord, ensuite par les capitaines et les rois qu'il avait faits. La guerre fut, d'ailleurs, terminée par une seule bataille, tandis qu'en France les guerres civiles durent plus longtemps, parce que le motif subsiste après la victoire, et que les guerres romaines n'avaient pas proprement de motif.

Telles sont les raisons qui expliquent le succès d'Octave. Tandis qu'il eut les armes à la main, il craignit les révoltes des soldats et non pas les conjurations des citoyens; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers et fut si cruel aux autres.

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'est-à-dire une servitude durable; car dans un État libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul, et on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets...

On a mis en question si Auguste avait eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire. Mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il était impossible qu'il n'y eût réussi?

Ce qui fait voir que c'était un jeu, c'est qu'il demanda tous les dix ans qu'on le soulageât de ce poids, et qu'il le porta toujours. C'étaient de petites finesses pour se faire encore donner ce qu'il ne croyait pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste; et, quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très rarement qu'ils renoncent dans un moment à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses règlements, tendaient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature; mais dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain; tous ses règlements, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté; Auguste, rusé tyran [1], les conduit doucement à la servitude. Pendant que sous Sylla la république reprenait des forces, tout le monde criait à la tyrannie; et pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté...

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie romaine; il fit des lois pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves; il recommanda par son testament que l'on gardât ces deux maximes, et qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étaient très bien liées ensemble : dès qu'il n'y avait plus de guerres, il ne fallait plus de bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissements...

Le nombre du petit peuple, presque tout composé d'affranchis ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'était une circulation des hommes de tout l'univers. Rome les recevait esclaves, et les renvoyait Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les

1. Ce mot a le sens que lui donnaient les Grecs et les Romains.

élections, Auguste mit dans la ville un gouverneur et une garnison; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontières, et établit des fonds particuliers pour les payer; enfin il ordonna que les vétérans recevraient leur récompense en argent, et non pas en terres.

Enfin Montesquieu donne quelques détails sur l'organisation de la marine sous Auguste. Il termine par cette remarque tirée de Dion qu'à partir des empereurs, qui tinrent à peu près tous les détails de leur gouvernement secrets, il devient de plus en plus difficile d'écrire l'histoire.

CHAPITRE XIV

Tibère.

Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservaient, ainsi la puissance souveraine sous Auguste agit insensiblement, et renversa sous Tibère avec violence.

Il y avait une *loi de majesté* contre ceux qui commettaient quelque attentat contre le peuple romain. Tibère se saisit de cette loi, et l'appliqua, non pas aux cas pour lesquels elle avait été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étaient pas seulement les actions qui tombaient dans le cas de cette loi, mais des paroles, des signes, et des pensées même; car ce qui se dit dans ces épanchements de cœur que la conversation produit entre deux amis ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves; la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout, l'amitié fut regardée comme un écueil; l'ingénuité, comme une imprudence; la vertu, comme une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédents.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois, et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va pour ainsi dire noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés.

Et, comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instruments de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la république, le sénat, qui ne jugeait point en corps les affaires des particuliers, connaissait, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputait aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qu'il appelait crime de *lèse-majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer : les sénateurs allaient au-devant de la servitude; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisaient le métier de délateurs.

A partir de ce moment-là, l'esprit de servitude prit un grand développement. C'est que « les sénateurs n'avaient plus tous ces grands clients qui les comblaient de biens... Cependant... les dépenses subsistaient toujours; le train de vie était pris, et on ne pouvait plus le soutenir que par la faveur de l'empereur. »

Tibère ôte aux citoyens même le privilège d'élire les magistrats « et le donna au sénat, c'est-à-dire à lui-même ». Cependant Tibère ne paraît pas avoir voulu avilir le sénat; il se plaint lui-même « du penchant qui entraînait ce corps à la servitude »; mais « sa politique générale n'était pas d'accord avec ses passions particulières ». Il aurait voulu un sénat libre, mais aussi un sénat qui satisfît à tous les moments ses craintes, ses jalousies et ses haines. « Enfin l'homme d'État cédait continuellement à l'homme. »

Quant au peuple romain, qui « n'avait plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis ou de gens sans industrie, qui vivaient aux dépens du trésor public, il ne sentait que son impuissance ». Souvent « il s'affligeait comme les enfants et les femmes qui se désolent par le sentiment de leur faiblesse; il était mal; il plaça ses craintes et ses espérances sur la personne de Germanicus; et, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir. »

CHAPITRE XV

Des empereurs depuis Caligula jusqu'à Antonin.

Caligula succéda à Tibère. « On disait de lui qu'il n'y avait jamais eu un meilleur esclave ni un plus méchant maître. » Mais la tyrannie ne fit que s'aggraver sous son règne.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venait de l'esprit général des Romains. Comme ils tombèrent tout à coup sous un gouvernement arbitraire, et qu'il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander et servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces : l'humeur féroce resta; les citoyens furent traités comme ils avaient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, et furent gouvernés sur le même plan. Sylla entrant dans Rome ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athènes : il exerca le même droit des gens. Pour les États qui n'ont été soumis qu'insensiblement, lorsque les lois leur manquent, ils sont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendait les Romains extrêmement féroces; on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le sang, à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur, qui était d'un naturel doux et qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son temps était différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine dans la personne de leurs enfants et de leurs esclaves[1], ne pouvaient guère connaître cette vertu que nous appelons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitants de nos colonies, que de cet usage continuel des châtiments sur une malheureuse partie du genre humain? Lorsque l'on est cruel

1. « Voyez les lois romaines sur la puissance des pères et celle des maîtres. » (M.)

dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur et de la justice naturelle ?

On est fatigué de voir dans l'histoire des empereurs le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens. Nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces et à une religion plus réprimante; et, de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avaient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres : nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens[1].

Le peuple de Rome, ce qu'on appelait *plebs,* ne haïssait pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avait perdu l'empire, et n'était plus occupé à la guerre, il était devenu le plus vil de tous les peuples; il regardait le commerce et les arts comme des choses propres aux seuls esclaves; et les distributions de blé qu'il recevait lui faisaient négliger les terres : on l'avait accoutumé aux jeux et aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, et son oisiveté lui en augmenta le goût. Or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étaient regrettés du peuple à cause de leur folie même; car ils aimaient avec fureur ce que le peuple aimait, et contribuaient de tout leur pouvoir, et même de leur personne, à ses plaisirs; ils prodiguaient pour lui toutes les richesses de l'empire; et, quand elles étaient épuisées, le peuple voyait sans peine dépouiller toutes les grandes familles; il jouissait des fruits de la tyrannie, et il en jouissait purement, car il trouvait sa sûreté dans sa bassesse. De tels princes haïssaient naturellement les gens de bien : ils savaient qu'ils n'en étaient pas moins approuvés[2]; indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austère, enivrés

1. « Le duc de Bragance avait des biens immenses dans le Portugal : lorsqu'il se révolta, on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il allait avoir. » (M.)

2. « Les Grecs avaient des jeux où

des applaudissements de la populace, ils parvenaient à s'imaginer que leur gouvernement faisait la félicité publique, et qu'il n'y avait que les gens malintentionnés qui pussent le censurer.

[1] Caligula était un vrai sophiste dans sa cruauté : comme il descendait également d'Antoine et d'Auguste, il disait qu'il punirait les consuls s'ils célébraient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, et qu'il les punirait s'ils ne le célébraient pas ; et Drusille, à qui il accorda des honneurs divins, étant morte, c'était un crime de la pleurer, parce qu'elle était déesse, et de ne la pas pleurer, parce qu'elle était sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres ? Quoi ! ce sénat n'avait fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts ! On n'élève donc sa puissance que pour la voir mieux renversée ! Les hommes ne travaillent à augmenter leur pou-

il était décent de combattre, comme il était glorieux d'y vaincre ; les Romains n'avaient guère que des spectacles, et celui des infâmes gladiateurs leur était particulier. Or, qu'un grand personnage descendît lui-même sur l'arène, ou montât sur le théâtre, la gravité romaine ne le souffrait pas. Comment un sénateur aurait-il pu s'y résoudre, lui à qui les lois défendaient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudissements mêmes du peuple avaient flétris ? Il y parut pourtant des empereurs ; et cette folie, qui montrait en eux le plus grand dérèglement du cœur, un mépris de ce qui était beau, de ce qui était honnête, de ce qui était bon, est toujours marquée chez les historiens avec le caractère de la tyrannie. » (M.)

1. *Passage supprimé* : Lorsqu'un empereur fit voir sa force et son adresse, comme quand Commode tua devant le peuple tant de bêtes à coups de traits, avec une facilité si singulière, il devait s'attirer l'admiration du peuple et des soldats, parce que l'adresse et la force étaient des qualités nécessaires pour l'art militaire de ces temps-là. (*Édit. de* 1734.)

voir que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains !

Avec Claude, la direction de l'empire tombe dans les mains des officiers, et les dépositions des empereurs par les militaires commence. « Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. » La puissance civile qu'on avait sans cesse abattue se trouva hors d'état de contre-balancer la militaire : chaque armée voulut faire un empereur.

« Galba, Othon, Vitellius, ne firent que passer ; Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats... Titus, qui lui succéda, fut les délices du peuple romain ; Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avaient précédé, parce qu'il était plus timide. »

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne ; il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'État, grand capitaine, ayant un cœur bon qui le portait au bien, un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur, une âme noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune ; enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, et représenter la divine.

Montesquieu poursuit par une étude sur la guerre des Parthes.

Il rappelle que les Parthes n'avaient pas d'infanterie, mais qu'ils se servaient admirablement de leur arc. Leurs flèches portaient fort loin, et ceux qui les lançaient étaient hors de la portée des armes romaines ; « inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir, c'était combattre [1] ». Aussi cette nation fut la seule qui évita le joug des Romains.

1. De là l'expression très connue : lancer la flèche du Parthe.

CHAPITRE XVI

De l'état de l'empire depuis Antonin jusqu'à Probus.

Dans ces temps-là, la secte des stoïciens s'étendait et s'accréditait dans l'empire. Il semblait que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui était comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin que Marc-Aurèle, qu'il adopta. On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur ; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès ; et les soldats qui avaient vendu l'empire assassinèrent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

Suit une énumération rapide des empereurs qui se succédèrent sur le trône, et quelques considérations sur les proscriptions inaugurées par Sylla et continuées par les empereurs. Puis Montesquieu parle des guerres civiles continuelles de cette époque, et constate que « ceux qui avaient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avaient les légions d'Asie ».

Puis Montesquieu parle de la religion.

Ceci, indépendamment des voies secrètes que Dieu choisit et que lui seul connaît, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne ; car il n'y avait plus rien d'étranger dans l'empire, et l'on y était préparé à

recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudrait introduire.

On sait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérants; ils les faisaient porter dans les triomphes ; mais lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sait, de plus, que les Romains avaient coutume de donner aux divinités étrangères les noms de celles des leurs qui y avaient le plus de rapport ; mais lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adopter à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts ; et ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

En ce qui concerne Caracalla qu'on pourrait appeler « non pas un tyran, mais le destructeur des hommes », Montesquieu étudie la paye des soldats romains et ses variations à travers l'histoire. Caracalla ayant accordé une nouvelle augmentation, « l'empire se trouva dans cet état que, ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvait subsister avec eux ».

La décadence se précipite.

Ce qu'on appelait l'empire romain dans ce siècle-là était une espèce de république irrégulière, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait et défait un magistrat qu'on appelle le dey ; et peut-être est-ce une règle assez générale que le gouvernement militaire est à certains égards plutôt républicain que monarchique[1].

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenaient de part au gouvernement que par leur désobéissance et leurs révoltes ; les harangues que les empereurs leur faisaient ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls et les tribuns avaient faites autrefois au peuple ?

1. « Casaubon remarque, sur l'*Histoire augustale*, que, dans les cent soixante années qu'elle contient, il y eut soixante et dix personnes qui eurent, justement ou injustement, le titre de César. Ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu en douze cents ans de temps que soixante-trois rois. » (M.)

Et quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu et agissant beaucoup, ne disposaient-elles pas en souveraines de la fortune publique ? Et qu'était-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats ?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe, qui était préfet du prétoire du troisième Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, et il ne put l'obtenir ; il harangua l'armée pour que la puissance fût égale entre eux, et il ne l'obtint pas non plus ; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, et on le lui refusa ; il demanda d'être préfet du prétoire, et on rejeta ses prières ; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugements, exerçait la magistrature suprême.

Les Barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étaient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avait si bien anéanti tous les peuples, que lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

CHAPITRE XVII

Changement dans l'État.

Grâce aux réformes de Dioclétien, qui régla qu'il y aurait toujours deux empereurs et deux Césars ; grâce aussi à Constantin, qui abaissa fort les préfets du prétoire, « la vie des empereurs commença à être plus assurée ; ils purent mourir dans leur lit, et cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs ».

Mais il s'établit un nouveau genre de corruption. « Les premiers empereurs aimaient les plaisirs : ceux-ci la mollesse. » Enfin l'affabilité des premiers empereurs disparut absolument. Le faste et la pompe asiatique s'établirent après

le séjour de plusieurs empereurs en Asie. Enfin Constantin donna le dernier coup à l'empire romain en portant en Orient sa capitale.

Auguste, par sa conquête d'Égypte, avait augmenté les fonds publics, grâce aux trésors des Ptolémées, et cela y avait fait à peu près la même révolution que la découverte des Indes a faite en Europe. Mais lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses allèrent à Constantinople. « Ainsi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la division qu'on en fit le ruina. » Constantin, après avoir affaibli la capitale, frappa un autre coup sur les frontières, car il ôta les légions qui étaient sur les bords des grands fleuves, et ouvrit la porte aux Barbares. Par l'isthme que le Tanaïs a formé sur le Bosphore simmérien passèrent les Scythes et les Huns. Les Goths, chassés par eux, entrèrent dans l'empire et exterminèrent Valens et son armée.

CHAPITRE XVIII

Nouvelles maximes prises par les Romains.

Quelquefois la lâcheté des empereurs, souvent la faiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à apaiser par de l'argent les peuples qui menaçaient d'envahir[1]. Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore...

La milice, comme on l'a déjà vu, était devenue très à charge à l'État; les soldats avaient trois sortes d'avantages : la paye ordinaire, la récompense après le service, et les libéralités d'accident, qui devenaient très souvent des droits pour des gens qui avaient le peuple et le prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges fit que l'on prit une milice moins chère. On fit des traités avec des nations barbares qui n'avaient ni le luxe des soldats romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions...

1. On donna d'abord tout aux soldats; ensuite on donna tout aux ennemis.

Les premiers Romains[1] ne mettaient point dans leurs armées un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de romaines; et, quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne voulaient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non seulement ils n'observèrent pas cette proportion des troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de soldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi, ils établissaient des usages tout contraires à ceux qui les avaient rendus maîtres de tout; et comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire, et d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisaient pour lors chez eux, et l'établissaient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains : ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes; mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put subsister; il fallut changer de gouvernement, et des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes; et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un État, il y avait une cause générale qui faisait que cet État devait périr par une seule bataille. En un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers...

Enfin, les Romains perdirent leur discipline militaire...

1. « C'est une observation de Végèce, et il paraît par Tite-Live que, si le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu. » (M).

Il me semble que plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; et que moins elle le connaît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légère n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre même[1]. L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité et un certain choc; celle de l'autre, dans sa résistance et une certaine immobilité : c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus longtemps; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir longtemps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire et pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la faiblesse et la tyrannie de leurs princes, ils conservèrent ce qu'ils avaient acquis; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un État est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir, de même, lorsqu'il est en paix et qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer : il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à espérer et tout à craindre, et souvent même il cherche à l'affaiblir.

C'était une règle inviolable des premiers Romains que quiconque avait abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, était puni de mort. Julien et Valentinien avaient à cet égard rétabli les anciennes peines. Mais les Barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire

1. « La cavalerie tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait dans tous les temps de grandes choses. Voyez les relations, et surtout celle de la dernière conquête de la Chine. » (M.)

la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur[1], étaient incapables d'une pareille discipline.

Telle était la discipline des premiers Romains, qu'on y avait vu des généraux condamner à mourir leurs enfants pour avoir sans leur ordre gagné la victoire; mais quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contractèrent un esprit d'indépendance qui faisait le caractère de ces nations; et, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

CHAPITRE XIX

Grandeur d'Attila. — Causes de l'établissement des Barbares. — Raisons pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu.

Comme, dans le temps que l'empire s'affaiblissait, la religion chrétienne s'établissait, les chrétiens reprochaient aux païens cette décadence, et ceux-ci en demandaient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens disaient que Dioclétien avait perdu l'empire en s'associant trois collègues, parce que chaque empereur voulait faire d'aussi grandes dépenses et entretenir d'aussi fortes armées que s'il avait été seul; que par là, le nombre de ceux qui recevaient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnaient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, et se changèrent en forêts. Les païens, au contraire, ne cessaient de crier contre un culte nouveau, inouï jusqu'alors; et comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuait les débordements du Tibre et les autres effets de la na-

1. « Ils ne voulaient pas s'assujettir aux travaux romains. Voyez Ammien Marcellin, liv. XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien, qui voulait mettre des places en état de défense. » (M.)

ture à la colère des dieux, de même, dans Rome mourante, on imputait les malheurs à un nouveau culte et au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui fit valoir, dans une lettre citée par Montesquieu, les raisons populaires contre la religion chrétienne, et, malgré la réponse de saint Augustin, le peuple se montra d'abord opposé à la religion chrétienne.

Pendant que l'empire se divisait ainsi sur la question religieuse, Attila envahissait l'empire romain.

Il ne faut pas croire que ce fût par modération qu'Attila laissa subsister les Romains : il suivait les mœurs de sa nation, qui le portaient à soumettre les peuples, et non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois où nous le représente Priscus, maître de toutes les nations barbares, et en quelque façon de presque toutes celles qui étaient policées, était un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

On voyait à sa cour les ambassadeurs des Romains d'Orient et de ceux d'Occident, qui venaient recevoir ses lois, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandait qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les esclaves romains qui s'étaient évadés; tantôt il voulait qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avait mis sur l'empire d'Orient un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevait les appointements de général des armées romaines. Il envoyait à Constantinople ceux qu'il voulait récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il était craint de ses sujets, et il ne paraît pas qu'il en fût haï. Prodigieusement fier, et cependant rusé; ardent dans sa colère, mais sachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenait à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre quand la paix pouvait lui donner assez d'avantages; fidèlement servi des rois même qui étaient sous sa dépendance, il avait gardé pour lui seul l'ancienne simplicité de mœurs des Huns. Du reste, on ne

peut guère louer sur la bravoure le chef d'une nation où les enfants entraient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, et où les pères versaient des larmes parce qu'ils ne pouvaient pas imiter leurs enfants.

Après sa mort, toutes les nations barbares se redivisèrent; mais les Romains étaient si faibles, qu'il n'y avait pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une invasion qui perdit Rome, ce furent toutes les invasions. Les Barbares devaient marcher en avant; car lorsqu'une province avait été ravagée, les Barbares qui succédaient, n'y trouvant plus rien, devaient passer à une autre. Ce qui explique qu'il ne se fit point, sous Gallus et Gallien, d'établissements de Barbares, c'est qu'ils trouvaient encore de quoi piller. (Montesquieu compare ici les invasions du v[e] siècle à celles des Normands.)

L'empire d'Occident fut le premier abattu, parce que, les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refoulait vers l'Europe. De plus, les empereurs d'Orient, « qui avaient des alliances avec les Barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'Occident ». Ceux qui gouvernaient en Occident ne manquèrent pas de politique; ils jugèrent qu'il fallait sauver l'Italie, « qui était en quelque façon le cœur de l'empire ». Malheureusement l'armée d'Italie forma sous Odoacre « une aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie, et ce fut le coup mortel porté à cet empire ».

Parmi tant de malheurs, on cherche avec une curiosité triste le destin de la ville de Rome. Elle était pour ainsi dire sans défense; elle pouvait être aisément affamée; l'étendue de ses murailles faisait qu'il était très difficile de les garder. Comme elle était située dans une plaine, on pouvait aisément la forcer; il n'y avait point de ressource dans le peuple, qui en était extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui.

Le peuple romain, presque toujours abandonné de ses souverains, commença à le devenir, et à faire des traités

pour sa conservation : ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souveraine puissance. C'est ainsi que l'Armorique et la Bretagne commencèrent à vivre sous leurs propres lois.

Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome s'était agrandie parce qu'elle n'avait eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avait été ruinée. Rome fut détruite parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois et pénétrèrent partout.

CHAPITRE XX

Des conquêtes de Justinien. — De son gouvernement.

Comme tous ces peuples entraient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodaient réciproquement : et toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres : ce qui était aisé, à cause de leur férocité et de leur avarice. Ils s'entre-détruisirent pour la plupart avant d'avoir pu s'établir ; et cela fit que l'empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs, le Nord s'épuisa lui-même, et l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord ; car, après les premières invasions des Goths et des Huns, surtout depuis la mort d'Attila, ceux-ci et les peuples qui les suivirent attaquèrent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui s'étaient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affaiblirent beaucoup ; répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquérir l'Afrique et l'Italie, et fit ce que nos

Français exécutèrent aussi heureusement contre les Wisigoths, les Bourguignons, les Lombards et les Sarrasins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux Barbares, la secte arienne était en quelque façon dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion et leur établissement, cette secte fut en quelque sorte détruite chez les Romains : les Barbares ariens, ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection ; et il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces Barbares, dont l'art et le génie n'étaient guère d'attaquer les villes, et encore moins de les défendre, en laissèrent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avaient été démantelées par Genséric, comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa, dans l'idée de s'assurer de ses habitants.

Justinien tira parti des Barbares, et en particulier des Huns. Mais il n'avait pas beaucoup de soldats, et entreprit l'expédition d'Afrique avec cinquante vaisseaux et cinq mille hommes. Mais « les grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guère jamais réussi ». Bélisaire tenta l'aventure, et conquit l'Afrique.

Justinien fut encore aidé de Narsès. Malheureusement, la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions et sa fureur de bâtir rendirent ses succès inutiles et sa gloire vaine. « Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide. »

Montesquieu parle ensuite des factions (bleus et verts) qui désolaient la ville de Constantinople.

Ce qui fit plus de tort à l'état politique du gouvernement, ce ne fut pas les variations constantes de la jurisprudence, mais « le projet que conçut l'empereur de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matières de religion ». Par la destruction des Samaritains, par exemple, la Palestine

devint déserte du côté où, quelques règnes après, les Arabes pénétrèrent pour la détruire.

L'empire était menacé de toutes parts, et il n'y avait de sécurité qu'autour des places fortes, et alors on eut plus de places et moins de forces, plus de retraites et moins de sûreté. Ainsi toutes les listes de forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entières, ne sont que des monuments de la faiblesse de l'empire.

CHAPITRE XXI

Désordres de l'empire d'Orient.

Dans ce temps-là, les Perses étaient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils ne craignaient plus les peuples du Nord, et ils étaient tranquilles du côté de l'Orient. Ils n'avaient donc proprement d'ennemis que les Romains.

Autant les Romains avaient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avaient cultivé. « Ils prirent dans les négociations la même supériorité que dans la guerre » et firent obstacle aux Romains.

« L'histoire de l'empire grec... n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies...

« Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire ; on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les paysans, par le peuple de Constantinople...

« La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner...

« Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre et les traités honteux dans la paix à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernaient.

« Les révolutions même firent les révolutions, et l'effet devint lui-même la cause. »

CHAPITRE XXII

Faiblesse de l'empire d'Orient.

A peine Phocas avait-il donné quelque remède à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays. Jamais on ne vit des progrès si rapides ; ils conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, et envahirent la Perse.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Ils avaient d'abord la meilleure cavalerie du monde, tandis qu'une bigoterie universelle abattit les courages et engourdit tout l'empire. Or la différence est totale entre une armée fanatique et une armée bigote. (Montesquieu place ici l'exemple de l'armée de Cromwell.) De plus, les Grecs avaient une confiance stupide dans le culte des images et se querellaient sur des questions théologiques insignifiantes, comme sur la question de savoir si la lumière qui apparut autour de Jésus-Christ sur le Thabor était créée ou incréée.

« L'impératrice Théodora rétablit les images, et les moines recommencèrent à abuser de la piété publique ; ils parvinrent jusqu'à opprimer le clergé même ; ils occupèrent tousles grands sièges et exclurent peu à peu tous les ecclésiastiques de l'épiscopat : c'est ce qui rendit ce clergé intolérable...

« Aucune affaire d'État, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage ne se traita que par le ministère des moines. »

(Montesquieu parle ensuite des règnes d'Andronic et de Michel Paléologue.)

« La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que lorsque Cantacuzène prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean et l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines... Les empereurs grecs eurent si peu de prudence que, quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller... La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique et de la séculière. Ce qui fit que l'on tomba de part et d'autre dans des égarements continuels. »

CHAPITRE XXIII

Raison de la durée de l'empire d'Orient. Sa destruction.

Après ce que je viens de dire de l'empire grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si longtemps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, et en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputèrent le califat ; et le feu de leur premier zèle ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, et s'y étant divisés ou affaiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui était venu de Syrie à Constantinople, ayant trouvé la composition d'un feu que l'on soufflait par un tuyau, et qui était tel que l'eau et tout ce qui éteint les feux ordinaires ne faisait qu'en augmenter la violence, les Grecs, qui en firent usage, furent en possession pendant plusieurs siècles de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, surtout celles des Arabes, qui venaient d'Afrique ou de Syrie les attaquer jusqu'à Constantinople.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'État, et Constantin Porphyrogénète, dans son ouvrage dédié à Romain, son fils, sur l'administration de l'empire, l'avertit que lorsque les Barbares lui demanderont du *feu grégeois,* il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner, parce qu'un ange qui l'apporta à l'empereur Constantin défendit de le communiquer aux autres nations, et que ceux qui avaient osé le faire avaient été dévorés par le feu du ciel dès qu'ils étaient entrés dans l'église.

Constantinople faisait le plus grand et presque le seul commerce du monde dans un temps où les nations gothiques d'un côté, et les Arabes de l'autre, avaient ruiné le

commerce et l'industrie partout ailleurs. Les manufactures de soie y avaient passé de Perse; et depuis l'invasion des Arabes elles furent fort négligées dans la Perse même. D'ailleurs les Grecs étaient maîtres de la mer, et cela mit dans l'État d'immenses richesses, et par conséquent de grandes ressources; et, sitôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparaître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnène était le Néron des Grecs ; mais, comme parmi tous ses vices il avait une fermeté admirable pour empêcher les injustices et les vexations des grands, on remarqua que, pendant trois ans qu'il régna, plusieurs provinces se rétablirent.

Enfin, les Barbares qui habitaient les bords du Danube s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, et servirent même de barrière contre d'autres Barbares.

Ainsi, pendant que l'empire était affaissé sous un mauvais gouvernement, des causes particulières le soutenaient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe se maintenir, malgré leur faiblesse, par les trésors des Indes; les États temporels du pape, par le respect que l'on a pour le souverain; et les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes [1].

L'empire des Turcs est à présent à peu près dans le même degré de faiblesse où était autrefois celui des Grecs; mais il subsistera longtemps : car, si quelque prince que ce fût mettait cet empire en péril en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connaissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur-le-champ [2]...

1. Ils troublaient la navigation des Italiens dans la Méditerranée.

2. « Ainsi, les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le pontificat de Léon X, par lequel l'empereur devait se rendre par la Bosnie à Constantinople; le roi de France par l'Albanie et la Grèce; d'autres princes, s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étaient pas sérieux, ou étaient faits par des gens qui ne voyaient pas l'intérêt de l'Europe. » (M.)

On était dans ces circonstances, lorsque tout à coup il se répandit en Europe une opinion religieuse, que les lieux où Jésus-Christ était né, ceux où il avait souffert, étant profanés par les infidèles, le moyen d'effacer ses péchés était de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe était pleine de gens qui aimaient la guerre, qui avaient beaucoup de crimes à expier, et qu'on leur proposait d'expier en suivant leur passion dominante : tout le monde prit donc la croix et les armes.

Les croisés, étant arrivés en Orient, assiégèrent Nicée, et la prirent; ils la rendirent aux Grecs ; et dans la consternation des infidèles, Alexis et Jean Comnène rechassèrent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avait pas d'empereur qui ne frémît du péril de voir passer au milieu de ses États, et se succéder, des héros si fiers et de si grandes armées.

Ils cherchèrent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises ; et les croisés trouvèrent partout des trahisons, de la perfidie, et tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les Français, qui avaient commencé ces expéditions, n'avaient rien fait pour se faire souffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnène contre nous, on voit, dans le fond, que chez une nation étrangère nous ne nous contraignions point, et que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte français alla se mettre sur le trône de l'empereur ; le comte Baudouin le tira par le bras, et lui dit : « Vous devez savoir que, quand on est dans un pays, il en faut suivre les usages. — Vraiment, voilà un beau paysan, répondit-il, de s'asseoir ici, tandis que tant de capitaines sont debout ! »

Les Allemands, qui passèrent ensuite, et qui étaient les meilleures gens du monde, firent une rude pénitence de

nos étourderies, et trouvèrent partout des esprits que nous avions révoltés.

Enfin la haine fut portée au dernier comble; et quelques mauvais traitements faits à des marchands vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zèle, déterminèrent les Français et les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouvèrent aussi peu aguerris que dans ces derniers temps les Tartares trouvèrent les Chinois. Les Français se moquaient de leurs habillements efféminés : ils se promenaient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portaient à la main une écritoire et du papier, par dérision pour cette nation, qui avait renoncé à la profession des armes; et, après la guerre, ils refusèrent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'Occident, et y élurent empereur le comte de Flandre, dont les États éloignés ne pouvaient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'Orient, séparés des Turcs par les montagnes, et des Latins par la mer.

Les Latins, qui n'avaient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repassèrent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople et presque tout l'Occident.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, et n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guère en Asie que les provinces qui sont en deçà du Méandre et du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, et les conquérants occupés à la guerre, le commerce passa entièrement aux villes d'Italie, et Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, et qui craignaient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la

liberté de trafiquer sans payer des droits; et les Vénitiens, qui n'acceptèrent point de paix, mais quelques trêves, et qu'on ne voulut pas irriter, n'en payèrent pas non plus.

Quoique, avant la prise de Constantinople, Manuel Comnène eût laissé tomber la marine, cependant, comme le commerce subsistait encore, on pouvait facilement la rétablir ; mais quand dans le nouvel empire on l'eut abandonnée, le mal fut sans remède, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet État, qui dominait sur plusieurs îles, qui était partagé par la mer, et qui en était environné en tant d'endroits, n'avait point de vaisseaux pour y naviguer. Les provinces n'eurent plus de communication entre elles; on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; et quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs.

Les Turcs faisaient pour lors aux Grecs une guerre singulière : ils allaient proprement à la chasse des hommes; ils traversaient quelquefois deux cents lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étaient divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvait pas, par des présents, faire la paix avec tous, et il était inutile de la faire avec quelques-uns. Ils s'étaient faits mahométans ; et le zèle pour leur religion les engageait merveilleusement à ravager les terres des chrétiens... Enfin, ils avaient été de tout temps adonnés aux brigandages; et c'étaient ces mêmes Huns qui avaient autrefois causé tant de maux à l'empire romain.

Les Turcs inondant tout ce qui restait à l'empire grec en Asie, les habitants qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; et ceux qui trouvèrent des vaisseaux se réfugièrent dans la partie de l'empire qui était en Europe : ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitants. Mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions

appelèrent divers sultans turcs, sous cette condition, aussi extravagante que barbare, que tous les habitants qu'ils prendraient dans les pays du parti contraire seraient menés en esclavage; et chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs auraient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II, s'ils n'avaient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent; je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux faubourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan[1].

1. Comme on aperçoit dans les *Lettres persanes* le germe de l'*Esprit des Lois*, on croit voir aussi dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* une partie détachée de cet ouvrage immense qui absorba la vie de Montesquieu. Il est probable qu'il se détermina à faire de ces *Considérations* un traité à part, parce que, tout ce qui regarde les Romains offrant par soi-même un grand sujet, d'un côté, l'auteur, qui se sentait capable de le remplir, ne voulut rester ni au-dessous de sa matière ni au-dessous de son talent; et de l'autre, il craignit que les Romains seuls ne tinssent trop de place dans l'*Esprit des Lois* et ne rompissent les proportions de l'ouvrage. C'est ce qui nous a valu cet excellent traité, dont nous n'avions aucun modèle dans notre langue, et qui durera autant qu'elle : c'est un chef-d'œuvre de raison et de style, et qui laisse bien loin Machiavel, Gordon, Saint-Réal, Amelot de La Houssaie, et tous les autres écrivains politiques qui avaient traité les mêmes objets. Jamais on n'avait encore rapproché dans un si petit espace une telle quantité de pensées profondes et de vues lumineuses. Le mérite de la concision, dans les vérités morales, naturalisé dans notre langue par La Rochefoucauld et La Bruyère, doit le céder à celui de Montesquieu, à raison de la hauteur, de la difficulté du sujet. Ceux-là n'avaient fait que circonscrire dans une mesure prise et une expression remarquable, des idées dont le fond est dans tout esprit capable de réflexion, parce que tout le monde en a besoin : celui-ci adapta la même précision à de grandes choses, hors de la portée et de l'usage de la plupart des hommes, et où il portait en même temps une lumière nouvelle : il faisait voir dans l'histoire d'un peuple qui a fixé l'attention de toute la terre ce que nul autre n'y avait vu, et ce que lui seul semblait capable d'y voir, par la manière dont il le montrait. Il sut démêler dans la politique et le gouvernement des Romains ce que nul de leurs historiens n'y avait aperçu. Celui d'eux tous qui eut le plus de rapport avec lui, et qu'il paraît même avoir pris pour modèle dans sa manière d'écrire, Tacite, qui fut, comme lui, grand penseur et grand peintre, nous a laissé un beau traité sur les mœurs des Germains; mais qu'il y a

loin du portrait de peuplades à demi sauvages, tracé avec un art et des couleurs qui font de l'éloge des Barbares la satire de la civilisation corrompue, à ce vaste tableau de vingt siècles, depuis la fondation de Rome jusqu'à la prise de Constantinople, renfermé dans un cadre étroit, où, malgré sa petitesse, les objets ne perdent rien de leur grandeur, et n'en deviennent même que plus saillants et plus sensibles! Que peut-on comparer en ce genre à un petit nombre de pages où l'on a pour ainsi dire fondu et concentré tout l'esprit de vie qui soutenait et animait ce colosse de la puissance romaine, et en même temps tous les poisons rongeurs qui, après l'avoir longtemps consumé, le firent tomber en lambeaux sous les coups de tant de nations réunies contre lui?

La Harpe.

JUGEMENTS

SUR LA GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ROMAINS DE MONTESQUIEU

1. Nul n'est mieux entré que Montesquieu dans l'idéal du génie romain; il est, par inclination, favorable au sénat et un peu patricien de l'antique république. Il est à remarquer que lui qui a si admirablement parlé d'Alexandre, de Charlemagne, de Trajan et de Marc-Aurèle, est moins généreux au sujet de César; il n'en parle pas du moins comme de ces autres grands mortels, avec une sorte d'enchantement. Il lui en veut encore d'avoir été l'instrument puissant de la grande transformation du monde romain. Montesquieu a toujours eu pour le christianisme de belles paroles, et, en avançant, il en a de plus en plus accepté et comme épousé les bienfaits en tout ce qui est de la civilisation et de l'humanité. Pourtant il a pour la nature romaine pure et antérieure à toute action chrétienne, pour la nature romaine stoïque, une prédilection qu'il ne dissimulera pas. Ces suicides des Caton et des Brutus lui inspirent des réflexions où il entre peut-être quelque idolâtrie classique et quelque prestige : « Il est certain, s'écrie-t-il, que les hommes sont devenus moins portés aux grandes entreprises, » etc. Il le redira jusque dans l'*Esprit des Lois,* à propos de ce qu'on appelait vertu chez les anciens : « Lorsqu'elle y était dans sa force, on y faisait des choses que nous ne voyons plus aujourd'hui et qui étonnent nos petites âmes. »

SAINTE-BEUVE.

2. La *Grandeur et Décadence des Romains* était un chef-d'œuvre de composition et de style ; une langue nouvelle faite pour des pensers nouveaux, une langue nouvelle, non par le néologisme, mais par le rajeunissement et la concision des formes, par la saillie originale des locutions; l'auteur traite les idiotismes français comme des monnaies usées par le frot-

tement et qu'on refait pour leur donner un relief nouveau. Par Voltaire et par lui, la prose française atteint un genre de perfection inconnu dans les langues modernes. Excepté chez Pascal, qui a tous les styles, la phrase du XVIIe siècle était encore un peu lente d'allure, dans la majesté de son ample vêtement ; chez Voltaire et chez Montesquieu, la prose du XVIIIe siècle, vêtue de court comme une guerrière, court au but aussi rapide que le vers même. Plus gracieuse et plus simple chez Voltaire, plus nerveuse et plus tendre chez Montesquieu, presque également brève et coupée chez tous deux, elle n'est plus la langue du récit, mais la langue de combat.

Quant à la valeur philosophique des *Considérations*, presque tout ce qui s'y trouve est admirable, mais il s'en faut bien que tout s'y trouve. Comme théorie de la politique des Romains, les faits généraux de l'histoire n'avaient jamais été si vigoureusement condensés, ni éclairés d'une telle lumière ; mais les origines de ce peuple, l'essence de sa religion, les transformations de son droit, n'y sont pas.

HENRI MARTIN.

3. Montesquieu a fait surtout la *philosophie de l'histoire* dans ses *Considérations sur la grandeur et décadence des Romains*. Jusqu'à lui, on avait étudié l'histoire de Rome uniquement au point de vue du poète tragique ou du moraliste ; on y cherchait des exemples de haute vertu et d'héroïque abnégation. Montesquieu est sorti des admirations convenues pour saisir les vraies causes de cette puissance énorme. Il a montré par quelles maximes de gouvernement Rome avait grandi et subjugué le monde. Il a mis en lumière les deux forces de son génie organisateur autant que conquérant : la politique et le droit. Son ouvrage est venu avant celui de Beaufort : il accepte donc comme ses devanciers les autorités historiques et les faits que Beaufort devait contester ; mais c'est sur la foi des éruditions que porte sa pénétrante critique. Aussi, malgré les découvertes de l'érudition moderne, les grandes lignes de l'œuvre de Montesquieu sont-elles restées intactes. A. RAMBAUD.

4. Ce qu'aime Montesquieu dans l'antiquité,... c'est ce qu'elle a d'imposant. Il aime le grand. Il aime l'histoire grecque, surtout l'histoire romaine. Il aime Tite-Live et Tacite. Le développement d'un grand peuple fort par ses vertus, sa

patience et son courage, les grands consuls, les durs tribuns, les censeurs rigides, et ce sénat qui, vu d'un peu loin, semble un seul homme, une seule pensée traversant les âges, toute pleine d'une forme inébranlable et d'un dessein éternel : voilà ce qui le ravit. Il a le sens et le goût de l'éternité. Un grand monument fondé sur une grande force, l'empire romain fondé sur la vertu romaine, le Capitole éclatant rivé à un rocher indéracinable, cela plaît à ce Méridional, à ce Gallo-Romain, à ce juriste, né en terre latine, au pays des Ausone et des Girondins.

Il y a une antiquité d'une certaine espèce non point fausse, mêlée seulement d'un peu de convention et vraie d'une vérité dramatique et oratoire, une antiquité faite de la naïveté de Plutarque, de la noblesse de Tite-Live, et des regrets de Tacite et des colères de Juvénal, et des grands airs des stoïciens, qui met dans l'esprit des lettrés un idéal excellent et précieux de vertu austère, de simplicité hautaine, de frugalité un peu fastueuse, d'énergie et de constance infatigables, qui, par l'image répétée qu'elle place sous nos yeux du désintéressement en vue d'une fin supérieure, tend à devenir une manière de religion. Montesquieu en est très pénétré en un temps où on l'a complètement mise en oubli. Est-il arriéré? est-il précurseur? Il est en cela l'un et l'autre... Montesquieu, en 1720, gardait comme une superstition domestique ce qui avait été un culte national et devait devenir un fanatisme.

E. Faguet.

5. Voici venir le *Romain*, l'adorateur de l'antiquité latine. Tout ce qui se rapporte au gouvernement républicain dans son livre est tiré de l'étude qu'il a faite et de la vision qu'il a gardée de la vieille Rome. Grandes vertus civiques, législation forte, amour de la patrie, respect de la loi, un grand courage et un grand dessein ; lorsque l'une et l'autre faiblissent, décadence et décomposition, substitution de la monarchie à la République : pour Montesquieu, voilà toute l'histoire romaine. E. Faguet.

6. Montesquieu compte parmi les grands maîtres de l'histoire moderne. La perfection de son style a fait de lui un des classiques de notre littérature. Il n'a nulle part été plus entièrement lui-même, c'est-à-dire plus foncièrement Latin et

plus franchement Français que dans les *Considérations*. On a loué dans ce livre la manière vive et nerveuse, la fermeté et la grandeur des mouvements, la largeur dans l'ordonnance du sujet et l'image magnifique et brève. Dans l'exposition, cette concision qui rappelle Tacite et Salluste, cet art à retremper les expressions et à leur redonner toute leur force primitive, à les saisir, pour ainsi parler, dans le plein, à les jeter dans la phrase avec leur métaphore initiale, à en doubler l'effet par l'application inattendue à de grands objets, du mot peuple et populaire, obscurci et comme rongé par l'usage et par la rouille des temps. « Rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence et les rendit comme stupides. » On relèverait des traits de ce genre à toutes les pages des *Considérations*. A. SOREL.

7. L'ensemble des jugements de Montesquieu est resté juste comme la méthode de son livre et comme son style... On lira les historiens modernes de Rome ; on ne les entendra jamais si bien qu'après une lecture de Montesquieu ; on n'entendra jamais si bien Montesquieu qu'après les avoir lus. On pourrait comparer son livre à un temple antique dont le seuil s'est écroulé en partie ; les murs de refend sont ruinés ; l'intérieur est ouvert à tous les vents ; mais les colonnes de marbre du pourtour sont debout ; ces chapiteaux n'ont point souffert ; le fronton subsiste ; la frise est intacte, et, considéré à la distance qu'il faut, l'édifice garde toutes les grandes lignes de son architecture. La restauration que l'on en essayerait d'après les modèles et les pièces des musées risquerait d'ébranler le monument sans en augmenter en rien la beauté. A. SOREL.

8. On a quelquefois accusé de sa ruine, comme de celle de l'*Histoire naturelle* de Buffon, le progrès même de la science ; mais on n'a pas fait attention que l'érudition moderne avait renouvelé de fond en comble l'histoire romaine, et qu'en dépit d'elle ces *Considérations* demeurent toujours debout. C'est que les *Considérations* font un ensemble, et qu'à défaut d'une idée maîtresse, la chronologie toute seule y mettrait encore cette unité qu'on exige d'un livre.

BRUNETIÈRE.

SUJETS DE DEVOIRS

1. Montrer comment Montesquieu a pu être disposé par son origine, son éducation et son entourage, à aimer l'antiquité.

2. Les œuvres de Montesquieu ont-elles beaucoup contribué au mouvement de la Révolution ? L'admiration pour la république romaine l'a-t-elle poussé à l'amour de la démocratie ?

3. Montesquieu est-il un historien critique en ce qui concerne les sources et les textes, ou serait-il plutôt un philosophe et un politique ? Comparez-le sur ce point avec Voltaire.

4. Montrer quelles sont, d'après Montesquieu, les causes générales qui expliquent la vie des peuples et quelle est, d'après lui, la place du hasard dans la succession des événements.

5. Que pensez-vous du style et de la composition de Montesquieu dans la *Grandeur et la Décadence des Romains ?*

6. Comparer l'*Histoire universelle* de Bossuet et la *Grandeur et Décadence des Romains,* au point de vue des idées et du style.

Plan. — 1° Les deux historiens ont en vue un résultat complètement différent. Pendant que Bossuet poursuit, en réalité, un but aussi religieux que philosophique, Montesquieu n'écrit en réalité que dans un simple intérêt de recherche intellectuelle. L'un est un Père de l'Église jusque dans ses œuvres historiques, l'autre est un homme du monde qui réfléchit et qui consigne ses réflexions par écrit.

2° Aussi, dès le début, les deux écrivains se séparent. Ils ont une manière différente de juger le christianisme. Bossuet en fait la cause d'où tout vient et le but vers lequel tout converge. Montesquieu a toujours eu une certaine sympathie pour le christianisme, surtout en avançant en âge, et il en a aimé les bienfaits. Mais il a pour la nature humaine antérieure à toute action chrétienne, pour la nature romaine avant le Christ

une prédilection qu'il ne cherche pas à cacher. L'un est un croyant absolu ; l'autre pratique une *idolâtrie classique*.

3° Bossuet juge toujours de haut et condamne au nom du Seigneur. Montesquieu pénètre dans l'intimité de son sujet; il vit et pense avec ses personnages. Bossuet examine avec une sérénité religieuse, Montesquieu avec passion. L'un est presque divin, l'autre tout à fait humain.

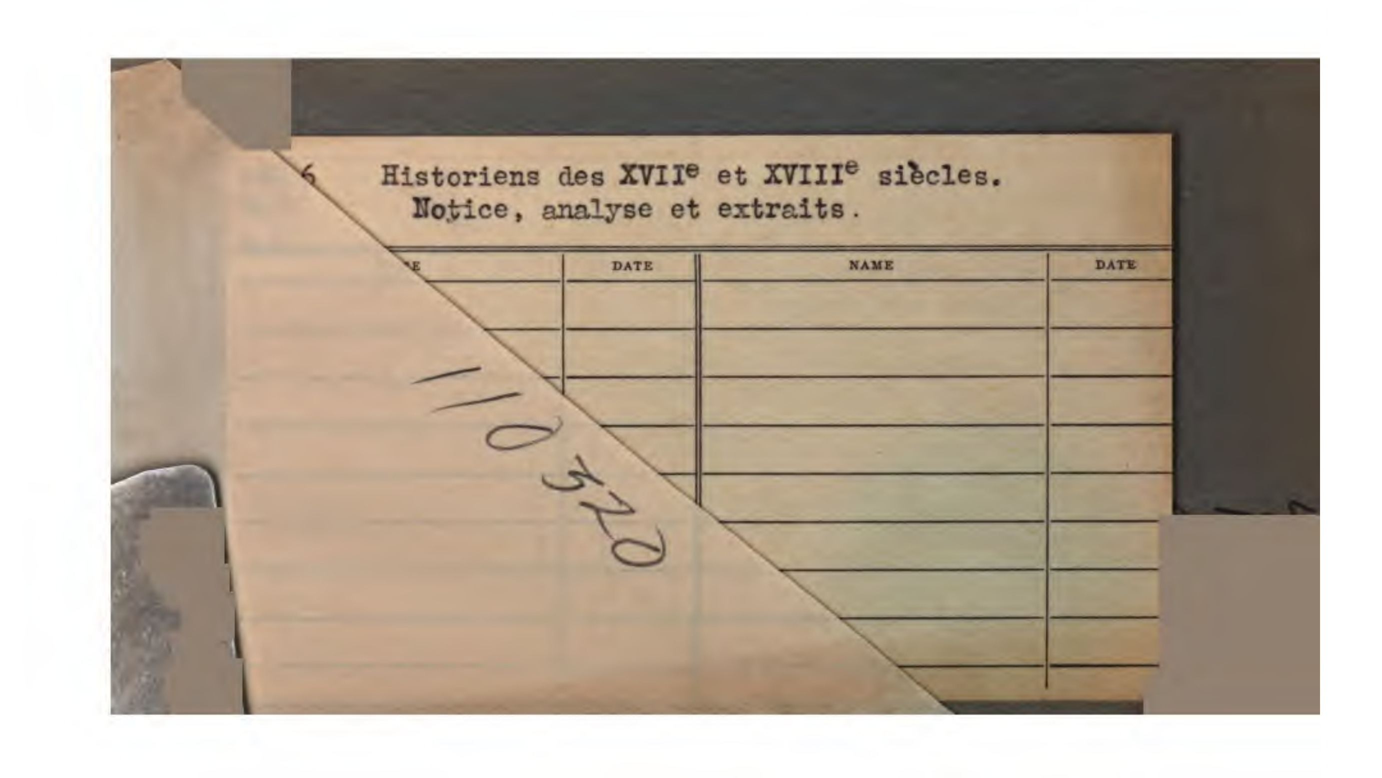
4° Bossuet et Montesquieu « croient tous deux à un conseil souverain dans les choses humaines ». Mais Bossuet met ce conseil dans Dieu qui a son secret, et Montesquieu dans des causes générales, soit morales, soit physiques. Ni l'un ni l'autre ne font assez de place aux causes fortuites et imprévues. A ce point de vue, Machiavel leur est supérieur.

5° La différence de style est également très curieuse. Bossuet roule avec solennité les périodes sonores et majestueuses de son style; la phrase est ample, large et admirablement pondérée. Le style de Montesquieu est plus sautillant, avec quelques traces d'affectation. Il s'occupe trop de la force de ses expressions, mais pas assez de leur gradation. En revanche, son style est d'une admirable propriété et d'une concision qui rappelle celle de Tacite.

6° *Conclusion*. — Tous deux ont deviné la philosophie de l'histoire en rattachant à une idée d'ensemble, clef de voûte de tout l'édifice, la longue suite des événements de l'histoire. Mais Montesquieu fait les hommes un peu plus grands qu'ils ne le sont réellement; Bossuet les humilie trop sous la main de Dieu.

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.





Historiens des XVIIe et XVIIIe siècles.
Notice, analyse et extraits.
DATE
NAME
DATE
110520

